24me Année — N° 19 — 1er Octobre 1917

NOV 6 1917
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Edith Wharton	*Plein Été* (1re partie)	449
Henri Grappin	*Le Général Pilsudski et les Légions polonaises.*	488
Edmond Jaloux	*Fumées dans la Campagne* (fin)	516
Marc Henry	*Les Bords du Rhin.*	571
Pierre de Bouchaud	*Poèmes*	600
Altiar	*Journal d'une Française en Amérique.* — III.	611
Georges Beaulavon	*Les Idées de J.-J. Rousseau sur la Guerre.*	641
A. W. Monod et M. Dewavrin	*La Marine marchande du Japon*	657

Copyright 1917, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1917

LIVRES NOUVEAUX

HISTOIRE AMOUREUSE DE FANFAN,
par **Abel Hermant.**

C'est un bien joli livre de guerre et d'amour, dont l'action se passe à cette époque où quelque chose du XVIIIe siècle, de sa fantaisie, de son élégance et de son humeur aventureuse, persiste dans les héros du siècle nouveau qui se lève. Le beau cavalier Fanfan est vraiment, de tous les dons Juans le plus irrésistible ; ses conquêtes féminines feraient merveille dans la collection des *Mille e tre* du grand séducteur. Et ces histoires, qui sentent à la fois la poudre de guerre et la poudre à la maréchale, nous sont contées dans la langue exquise dont M. Abel Hermant garde le secret.

LE MARÉCHAL DE RICHELIEU,
par **Paul d'Estrée.**

A l'aide des mémoires du temps et de documents inédits, M. d'Estrée dépeint la curieuse figure d'un grand seigneur qui incarne à merveille les caractères de l'aristocratie française du XVIIIe siècle. Ami de Voltaire, courtisan brillant et spirituel, Richelieu excelle dans les intrigues et devient favori du roi ; doué d'un grand pouvoir de séduction, il apparaît comme l'un des don Juan les plus habiles d'une époque qui en connut beaucoup. Ce fut aussi un adroit diplomate et un homme de guerre heureux ; moins d'apathie ou de générosité lui auraient permis de battre Frédéric II, et d'éviter Rosbach à la France. L'étude de M. d'Estrée éclaire une importante période de l'histoire des mœurs sous Louis XV : elle est érudite, fort agréable à lire et souvent piquante.

L'ÉTERNELLE PRÉSENCE,
par **André Dumas.**

On retrouvera avec plaisir dans cette brochure les vers de M. André Dumas, naguère applaudis à la Comédie-Française. La présence éternelle dont il s'agit est celle de nos morts héroïques. Car, ainsi que le dit l'auteur avec éloquence, sur terre les hommes ne possèdent éternellement que ce qu'ils ont perdu.

LA COTE 304,
par **André Dollé.**

Ces notes de campagne rapportent divers traits de bravoure dont les zouaves furent les héros à la célèbre cote 304 et sur l'Yser. L'auteur, qui s'est battu au milieu d'eux, exalte leurs faits d'armes dans un style enflammé, vibrant comme des appels de clairon ; il traduit bien l'enthousiasme guerrier et l'esprit de sacrifice qui animent nos excellentes troupes d'Afrique.

L'ALLEMAGNE AU-DESSUS DE TOUT,
par **Arthur Chuquet.**

M. Chuquet apporte une contribution intéressante à l'étude de la mégalomanie germanique, dans quelques-unes de ses manifestations les plus populaires et les plus significatives. Il raconte l'histoire des chants fameux où s'exalte le patriotisme allemand : le *Deutschland über Alles*, le *Wacht am Rhein* et le plus récent *Hassgesang gegen England* il résume et commente les ouvrages où les écrivains pangermanistes, tels que Rohrbach et Meineke exposent avec cynisme les ambitions allemandes. De telles analyses éclairent et avertissent utilement l'opinion française sur les prétentions du « peuple mondial » d'outre-Rhin.

LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
(4e série)
par **Albert Soubies.**

Cette quatrième série comprend les peintres, sculpteurs, architectes et graveurs entrés à l'Institut pendant la fin du XIXe siècle, c'est-à-dire de 1876 à 1901. Il s'agit donc fort souvent de maîtres dont la carrière dure encore et dont l'œuvre n'est pas achevée. C'est ce qui rendait, on le conçoit, la tâche de M. Albert Soubies particulièrement délicate. Il s'en est acquitté avec le tact et la conscience qu'on lui connaît. Il nous donne un résumé excellent, aussi substantiel qu'impartial, des opinions les plus autorisées sur les artistes célèbres ; il y joint sa propre documentation, dont on appréciera la richesse. Voici une excellente contribution à l'histoire de notre art national.

JUSQU'A L'YSER,
par **Max Deauville (Dr M. Duwez).**

Écrits par un médecin, engagé volontaire dès le début des hostilités, ces souvenirs de campagne sont le récit fidèle et poignant d'une année de guerre vécue dans les rangs de l'armée belge. C'est d'abord la retraite sur Anvers, les combats malheureux autour de la ville ; puis de nouveau, la retraite sur l'Yser sous la pression des masses allemandes et les terribles journées de l'automne 1914 ; enfin la guerre de tranchées dans les plaines inondées des Flandres. Observateur pénétrant à qui n'échappe aucun détail, le Dr Duwez apporte sur les combats qu'il a vus un témoignage direct, dans une langue qui atteint un vigoureux relief par la justesse des notations ; il excelle à peindre la triste réalité des ambulances où il a pansé tant de blessures : aussi une profonde sympathie pour le soldat qui souffre et meurt traverse-t-elle ce beau livre, dédié à « ceux dont l'héroïsme dort dans la boue de l'Yser ».

PLEIN ÉTÉ

I

La porte de la maison de l'avocat Royall, située à l'extrémité de l'unique rue du village de North-Dormer, venait de s'ouvrir. Une jeune fille parut et, un instant, s'arrêta sur le seuil.

Du ciel printanier et transparent, les rayons d'une lumière argentée s'écrasaient sur les toits du village, sur les bois de mélèzes et les prairies environnantes. Au-dessus des collines, entre les nuages blancs et floconneux, une brise légère flottait, chassant leurs reflets à travers champs et le long de la route herbue qui traverse North Dormer. Le village, élevé et à découvert, ne jouit pas de l'ombre abondante qui abrite les régions mieux protégées de la Nouvelle Angleterre. Les saules pleureurs au bord de l'étang à canards, et les sapins de Norvège qui se dressent devant la grille de la propriété de miss Hatchard, forment les seules taches d'ombre entre la maison de l'avocat et le point où, à l'autre extrémité du village, après avoir dépassé l'église, la route contourne le massif noir des sapins du Canada qui bordent le cimetière.

La brise de juin, soulevant la poussière de la rue, secouait dans sa course les branches maussades des sapins devant la demeure de miss Hatchard. Soudain, un remous plus vif fit sauter le chapeau de paille d'un jeune homme passant par là, le fit tournoyer un instant et le déposa au beau milieu de l'étang.

Comme le jeune homme courait, cherchant à repêcher son

chapeau, Charity Royall remarqua que c'était un étranger. Il était élégamment vêtu et riait à belles dents, comme la jeunesse sait rire de pareilles mésaventures.

Le cœur de la jeune fille s'était contracté. Elle avait eu ce mouvement de recul qui s'emparait d'elle presque toujours à la vue de visages insouciants et heureux. Intriguée, elle rentra dans la maison et feignit de chercher une clef qu'elle savait avoir dans sa poche.

Un petit miroir, légèrement verdi, surmonté d'un aigle doré, pendait au mur du vestibule. Avec attention, elle s'y examina et souhaita pour la millième fois d'avoir les yeux bleus comme Annabel Bach, la jeune fille qui venait quelquefois de Springfield passer une semaine avec la vieille miss Hatchard ; puis, assurant son vieux chapeau de paille brûlé sur sa petite tête brune, de nouveau elle sortit au soleil.

— Comme j'ai horreur de tout ! — murmura-t-elle.

Cependant le jeune homme qui avait reconquis son chapeau franchissait la grille de la maison Hatchard. La rue était vide. North Dormer, à toute heure, est un désert ; et au milieu de l'après-midi, en juin surtout, les quelques hommes valides qui n'ont pas émigré sont dans les champs ou dans les bois, tandis que les femmes, demeurées à la maison, vaquent sans entrain à leurs menues corvées d'intérieur.

Charity Royall avait repris sa marche, regardant tout autour d'elle avec cette attention soudaine que fait naître la présence d'un étranger dans un endroit qui vous est familier. Tout en jouant négligemment avec la clef pendante à son doigt elle tâchait de saisir l'effet que pouvait bien produire North Dormer sur des gens qui venaient de la ville. Elle-même y vivait depuis l'âge de cinq ans. Longtemps elle avait cru que c'était un endroit de quelque importance ; mais l'année précédente Mr Miles, le nouveau pasteur du temple protestant de Hepburn, qui venait tous les quinze jours célébrer le culte dans l'église de North Dormer, — si toutefois les routes n'étaient pas rendues impraticables par le transport des arbres abattus — avait proposé un beau jour d'emmener les jeunes gens à Nettleton pour entendre une conférence sur la Terre Sainte, avec projections. Les quelques jeunes filles et garçons représentant l'avenir de North

Dormer avaient donc été empilés dans un char à bancs et conduits, de l'autre côté des collines, jusqu'à Hepburn, d'où un train omnibus les avait menés à Nettleton. Au cours de cette inoubliable journée, Charity Royall, pour la première fois de sa vie, avait fait connaissance avec le chemin de fer. Elle avait regardé des magasins de nouveautés à grandes baies vitrées, mangé de la tarte à la noix de coco ; puis, pénétrant dans une salle de conférences, elle avait écouté un monsieur qui disait des choses incompréhensibles devant des tableaux qu'elle aurait eu grand plaisir à regarder si les explications du conférencier ne l'avaient empêchée de les comprendre. Cette initiation lui avait démontré que North Dormer n'était qu'un pauvre petit village, et avait éveillé en elle une soudaine honte de son ignorance, honte que jamais ses visites à la bibliothèque du village n'avaient pu susciter. Fiévreusement, pendant un mois ou deux, elle se plongea, au hasard, dans l'étude des volumes poussiéreux de la petite bibliothèque fondée en souvenir du jeune Honorius Hatchard, qui donnait à l'obscur village un certain cachet de culture vieillotte. Mais bientôt le souvenir de Nettleton s'affaiblit, et plutôt que de continuer à s'instruire, Charity se résigna à considérer North Dormer comme la mesure de toute chose.

La vue de l'étranger, en ravivant les images de Nettleton, réduisit North Dormer à ses véritables proportions. Tout en promenant ses regards d'un bout à l'autre de la rue, depuis la maison de Mr Royall, aux murs d'un rouge lavé jusqu'à l'église toute blanche, la jeune fille en mesura impitoyablement les limites. Pauvre village des montagnes, battu par les vents et brûlé par le soleil, abandonné des hommes, dédaigné par le chemin de fer, le trolley, le télégraphe, et toutes les forces qui relient entre elles les agglomérations humaines ! Il n'y avait à North Dormer ni boutiques, ni théâtres, ni conférences, ni centre d'affaires, rien qu'un temple qui s'ouvrait tous les deux dimanches, si toutefois l'état des chemins le permettait. Il y avait bien la bibliothèque, mais on n'avait pas acheté de nouveaux livres depuis vingt ans, et le tout moisissait en paix sur les rayons humides. Cependant on avait toujours dit à Charity Royall qu'elle devait considérer comme un privilège d'habiter North Dormer. Elle savait que, com-

parativement au lieu d'où elle venait, le village possédait tous les avantages d'une civilisation raffinée. Depuis qu'enfant elle y avait été amenée, tous les gens du pays n'avaient cessé de le lui ressasser. Même la vieille miss Hatchard, à une heure terrible de la vie de Charity, lui avait dit :

— Ma petite, n'oubliez jamais que Mr Royall vous a ramenée de la « Montagne ».

On l'avait en effet ramenée de la « Montagne », de cette falaise qui dressait sa tragique muraille au-dessus des collines plus basses de la Chaîne de l'Aigle (Eagle Range) faisant à la vallée solitaire comme un fond perpétuel de mélancolie. La « Montagne » était bien à vingt kilomètres de là, mais elle se dressait de façon si abrupte que son ombre semblait se projeter jusque sur North Dormer. Et c'était comme un grand aimant attirant les nuages pour les disperser en tempête à travers la vallée. Si jamais, dans le ciel d'été le plus pur, traînait une légère vapeur sur North Dormer, elle filait droit sur la Montagne comme une barque entraînée par un tourbillon, et là se trouvait accrochée aux rochers, déchirée et multipliée, pour être balayée ensuite sur la vallée qu'elle noyait de pluie et de ténèbres.

Charity n'avait pas d'idées bien nettes sur la Montagne, mais elle savait que c'était un endroit mal famé, que le fait d'en être venue était une honte, et qu'en toute circonstance elle devait — comme le lui avait justement rappelé autrefois miss Hatchard — se souvenir qu'on l'en avait arrachée, et s'en estimer heureuse. Les yeux fixés sur la Montagne, elle faisait, comme d'habitude, un violent et sincère effort pour éprouver de la reconnaissance. Mais la vue du jeune homme qui venait d'entrer chez miss Hatchard avait ressuscité la vision des rues brillantes de Nettleton, et Charity se sentit honteuse de son vieux chapeau, écœurée de North Dormer, et jalouse d'Annabel Bach de Springfield, dont les yeux bleus s'ouvraient chaque jour sur des spectacles plus brillants encore que ceux de Nettleton.

— Comme j'ai horreur de tout ! — répéta-t-elle.

A mi-chemin de la rue elle s'arrêta devant une grille basse, la poussa et suivit un sentier pavé conduisant à une petite construction en briques, avec des colonnes de bois blanc

supportant un fronton où se lisait en lettres dédorées : « *Fondée en souvenir de Honorius Hatchard. 1832.* »

L'illustre Honorius avait été le grand-oncle de la vieille miss Hatchard ; et celle-ci ne concevait pas pour elle-même d'autre titre de distinction que d'être sa petite-nièce. Car Honorius Hatchard, dans les premières années du dix-neuvième siècle, avait joui d'une modeste célébrité. Ainsi qu'une plaque de marbre fixée à l'intérieur de la bibliothèque l'apprenait aux rares visiteurs, il avait possédé de remarquables dons littéraires. Auteur d'une série d'essais recueillis sous le titre du *Reclus de l'Eagle Range*, il avait entretenu des relations avec Washington Irving, Fitz-Greene Halleck et leur groupe littéraire. Ensuite il avait voyagé en Europe, était mort jeune, moissonné dans sa fleur par une maladie de langueur contractée en Italie. Tel était le seul lien rattachant North Dormer à la littérature, un lien commémoré pieusement par l'érection du monument où Charity Royall, chaque après-midi du mardi et du jeudi, s'installait à son bureau sous la gravure tachée de rouille représentant le jeune Hatchard, en se demandant lequel des deux était le plus mort, de lui dans son tombeau, ou d'elle dans sa bibliothèque !

Entrant d'un pas nonchalant, elle enleva son chapeau et en coiffa négligemment un buste de Minerve en plâtre ; puis elle ouvrit les volets, se pencha pour voir s'il y avait des œufs dans le nid d'hirondelles sous l'auvent d'une des fenêtres, et s'asseyant ensuite derrière son bureau, elle en sortit un rouleau de dentelle de coton et un crochet d'acier. Charity n'était pas une ouvrière experte : il lui avait fallu bien des semaines pour faire un demi-mètre de la dentelle étroite qu'elle gardait enroulée autour de la couverture arrachée à un exemplaire de *l'Allumeur de réverbères*[1]. Mais il n'y avait pas d'autre manière de se procurer de la dentelle pour garnir sa blouse d'été, et depuis que Ally Hawes, la fille la plus pauvre du village, s'était montrée le dimanche au temple avec un corsage ajouré, le crochet de Charity avait travaillé plus vite. Elle déroula l'ouvrage, s'attaqua à une maille et se pencha sur sa tâche en fronçant les sourcils.

1. Titre d'un roman américain qui eut un grand succès vers 1855.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et avant de lever les yeux elle devina que le jeune homme qu'elle avait vu entrer chez miss Hatchard venait de franchir le seuil de la bibliothèque.

Sans faire attention à elle, il se mit à parcourir lentement la petite salle voûtée, les mains derrière le dos, scrutant de ses yeux de myope les rangées de livres aux reliures fanées. Enfin il atteignit le bureau et s'arrêta devant la bibliothécaire.

— Avez-vous un catalogue par fiches, mademoiselle? — demanda-t-il d'une voix agréable, un peu brusque.

La question inattendue lui fit lâcher son crochet.

— Un *quoi*?

— Mais... un catalogue...

Elle eut conscience qu'il la regardait pour la première fois, l'ayant apparemment, à son entrée, comprise dans sa revue rapide comme faisant partie du mobilier de la bibliothèque.

En la regardant, il avait perdu le fil de sa remarque. Charity s'en aperçut et sourit. Le jeune homme sourit aussi.

— Mais, en effet, vous ne connaissez sans doute pas ce genre de catalogue, — reprit-il. — Du reste, cela vaut mieux...

Elle crut découvrir une légère condescendance dans son accent, et demanda sèchement :

— Mieux? Pourquoi?

— Parce que c'est si agréable, dans une petite bibliothèque comme celle-ci, de fouiller soi-même... avec l'aide de la bibliothécaire, naturellement.

Il prononça les derniers mots d'un ton si respectueux qu'elle s'adoucit et répondit en soupirant :

— J'ai peur de ne pas pouvoir vous être d'un grand secours.

— Pourquoi? — demanda-t-il à son tour.

Alors, elle expliqua que la bibliothèque ne contenait pas assez de livres pour que l'on en dressât un catalogue détaillé, et que, du reste, elle-même n'en avait lu que quelques-uns.

— ... D'ailleurs, les vers s'y mettent, — termina-t-elle d'un air sombre.

— Vraiment? C'est dommage, j'en ai déjà découvert d'intéressants.

Semblant ne plus se soucier de continuer la conversation,

il reprit sa promenade devant les casiers, paraissant avoir oublié la présence de la jeune fille. Son indifférence piqua Charity; elle se remit à son ouvrage, bien décidée à ne lui plus offrir son aide. Apparemment il n'en avait pas besoin, car il resta longtemps immobile devant les rayons, tournant le dos à la jeune fille, descendant, l'un après l'autre, les volumes poussiéreux juchés sur une planche du haut.

— Oh ! — s'écria-t-il tout à coup.

Relevant les yeux, elle vit qu'il essuyait avec son mouchoir les tranches d'un livre qu'il tenait à la main. Ce geste la frappa comme une critique indirecte du soin qu'elle devait avoir de ses livres. Elle dit vivement :

— Ce n'est pas ma faute s'ils sont sales.

Il se retourna et la regarda avec un renouvellement de curiosité.

— Ah !... vous n'êtes donc pas la bibliothécaire?

— Mais si... seulement je ne puis pas épousseter tous ces livres. D'ailleurs, personne ne les regarde, maintenant que miss Hatchard est trop infirme pour venir à la bibliothèque.

— Évidemment, — conclut-il.

Il reposa le livre qu'il avait essuyé et regarda Charity sans rien dire. Elle se demandait si miss Hatchard l'avait envoyé pour lui faire un rapport sur la manière dont la bibliothèque était tenue, et ce soupçon accrut sa rancœur.

— Je vous ai vu rentrer chez miss Hatchard tout à l'heure, n'est-ce pas? — demanda-t-elle.

Elle avait soudain résolu de savoir pourquoi cet étranger venait ainsi fouiller parmi ses livres.

— Chez miss Hatchard? Oui... c'est ma cousine, et je suis descendu chez elle, — répondit le jeune homme.

Il ajouta, comme pour désarmer sa méfiance visible :

— Je me nomme Harney... Lucius Harney. Ne vous a-t-elle jamais parlé de moi?

— Non, — dit Charity, ennuyée de ne pouvoir répondre affirmativement.

— Tant pis ! — dit en riant le cousin de miss Hatchard.

Et après un autre silence, pendant lequel Charity eut le temps de se rendre compte que sa réponse n'avait pas été encourageante, il ajouta :

— Je vois que vous n'avez pas beaucoup de livres sur l'architecture.

L'embarras de Charity devint extrême ; plus elle faisait effort pour le comprendre, plus ses remarques devenaient inintelligibles. Il lui rappelait le monsieur qui avait « expliqué » les tableaux de Nettleton... ; et de nouveau elle se sentit accablée par le poids de son ignorance.

— Je veux dire que je ne vois aucun livre sur les vieilles demeures de la région. Sans doute cette partie du pays n'a pas été beaucoup explorée. Tous les architectes s'occupent de Plymouth et de Salem. C'est pourtant stupide. La maison de ma cousine, par exemple, est vraiment intéressante. Ce village doit avoir eu un passé... il a dû même être plus qu'un village autrefois...

Il s'arrêta net, avec cette rougeur d'un jeune homme timide que surprend tout à coup le son de sa propre voix, et qui craint d'avoir trop parlé.

— Je suis moi-même un architecte, — expliqua-t-il, — et je fais la chasse aux vieilles maisons.

Elle ouvrit de grands yeux :

— Des vieilles maisons? Mais tout n'est-il pas vieux à North Dormer?

Elle répéta :

— Ici, tout est vieux.

Il rit et se mit à arpenter de nouveau la bibliothèque.

— N'auriez-vous pas un ouvrage sur ce pays? Je crois qu'il y a eu quelque chose d'écrit vers 1840, un livre ou une brochure sur la fondation de la commune de l'Eagle County.

Elle appuya son crochet contre sa lèvre et réfléchit. Oui, elle se souvenait en effet d'avoir vu un travail de ce genre : *North Dormer et les premières communes de l'Eagle County.* Elle nourrissait même une aversion toute spéciale pour ce livre, parce que c'était un pauvre volume déguenillé qui tombait toujours de son casier ou bien qui se glissait derrière les autres livres. La dernière fois qu'elle l'avait ramassé, elle s'était demandé comment l'auteur avait pu prendre la peine d'écrire un livre sur North Dormer et sur les humbles villages voisins : Dormer, Hamblin, Creston et Creston River ! Elle les connaissait tous, pauvres groupes de maisons perdues dans

les replis des montagnes désolées : Dormer, où North Dormer achetait ses pommes ; Creston River, où il y avait eu une fabrique de papier dont les murailles grises s'écroulaient au bord de la rivière, et Hamblin, où tombait toujours la première neige du long hiver des montagnes. Tels étaient leurs seuls titres à la renommée...

Charity se leva à son tour, et jeta un regard vague sur les rangées de livres. Mais il lui était impossible de se rappeler où elle avait placé le livre sur North Dormer. Elle se rendit compte qu'il lui avait joué le vilain tour de disparaître encore une fois. Décidément elle n'était pas dans un de ses bons jours.

— Il doit être pourtant quelque part, — dit-elle pour prouver son zèle.

Mais elle parlait sans conviction, et sentit que ses paroles n'en créaient aucune.

— Bon... bon... c'est bien, — répondit le jeune homme d'un air distrait.

Elle comprit qu'il s'en allait, et désira plus que jamais retrouver le livre.

— Ce sera pour la prochaine fois, — ajouta-t-il ; et prenant le volume qu'il avait posé sur le bureau, il le lui tendit.

— Ce livre a une certaine valeur. Il lui faudrait un peu d'air et de soleil.

Il salua en souriant et sortit.

II

Les heures de présence exigées de la bibliothécaire du *Hatchard Memorial* étaient de trois à cinq, et le sentiment du devoir arrivait, d'habitude, à tenir Charity Royall devant son bureau jusqu'à quatre heures et demie environ.

Mais elle n'avait jamais pu découvrir qu'un avantage pratique quelconque pût en résulter pour North Dormer ou pour elle-même ; et c'était sans scrupule qu'elle décidait, quand cela lui convenait, que la bibliothèque fermerait une heure plus tôt. Quelques minutes après le départ du jeune Harney, cette décision fut prise. Charity plia sa dentelle,

ferma les volets et tourna la clef dans la porte du temple des lettres.

La rue était encore déserte. Après avoir regardé à droite et à gauche, la jeune fille se dirigea vers sa maison. Mais au lieu d'y entrer, elle continua sa route et prit un sentier à travers champs qui montait vers une prairie s'étalant au flanc de la colline. Elle ouvrit la barrière et, le long d'un mur écroulé, suivit une piste jusqu'à un tertre où un bouquet de mélèzes secouait dans le vent ses feuilles nouvelles. Elle s'étendit à l'ombre, enleva son chapeau et enfonça son visage dans l'herbe.

Obscurément, elle se savait insensible à bien des choses ; mais à tout ce qui était air, lumière, parfum et couleur, chaque goutte de sang vibrait en elle. Elle aimait la sensation de l'herbe drue de la montagne sous ses paumes, l'odeur du thym dans lequel elle enfouissait son visage, le frôlement de la brise dans ses cheveux ou à travers sa blouse légère, et le craquement des mélèzes secoués par le souffle puissant du vent.

Elle gravissait souvent cette colline, et là, étendue sur l'herbe, seule, jouissait du plaisir de respirer le vent ou de frotter ses joues contre le thym. Oubliant sa vie, elle restait plongée dans un vague bien-être. Aujourd'hui cette sensation de bien-être s'augmentait encore de la joie de son évasion. Jamais elle n'avait davantage détesté sa prison. Certes, il ne lui était pas désagréable qu'une amie vînt de temps en temps la surprendre à la bibliothèque pour bavarder avec elle ; mais elle n'admettait pas qu'on l'ennuyât à propos de livres. Comment aurait-elle pu se souvenir sur quel rayon ils se trouvaient, alors qu'on les lui demandait si rarement? Orma Fry, quelquefois, emportait un roman ; son frère Ben, avait, lui, un faible pour les manuels de géographie, et aussi pour les livres traitant de commerce et de comptabilité ; mais personne d'autre ne s'avisait jamais de réclamer quoi que ce fût, sauf, parfois, *la Case de l'Oncle Tom*, ou les poèmes de Longfellow. Ces livres-là, elle les avait sous la main, et les aurait trouvés la nuit, sans lumière ; mais les demandes inattendues étaient si rares qu'elles l'exaspéraient comme une injustice.

Charity s'avouait que la physionomie du jeune architecte

lui était sympathique. Elle aimait ses yeux gris de myope aux regards très doux ; sa façon de parler un peu singulière, brusque et douce à la fois ; ses mains hâlées et nerveuses, mais avec des ongles polis et bien tenus comme ceux d'une femme. Elle se remémorait la couleur de ces cheveux, pareille à celle des fougères après la gelée, et qui avaient aussi l'air d'être comme brûlés par le soleil ; elle revoyait son sourire à la fois discret et confiant. Sous ce sourire elle devinait la connaissance de mille choses inconnues d'elle, mais nul sentiment d'orgueil; et la supériorité qu'elle y devinait lui procurait une agréable sensation. Pauvre et ignorante comme elle l'était, la plus humble parmi les humbles même à North Dormer, où le fait de venir de la « Montagne » était déjà la pire disgrâce, elle avait cependant toujours régné dans le monde étroit qui était le sien. L'avocat Royall était incontestablement l'homme le plus important de North Dormer : il était tellement au-dessus de son milieu que les étrangers, après s'être entretenus avec lui, s'étonnaient toujours de le voir végéter dans ce coin perdu. Malgré son passé — et malgré tout le prestige de miss Hatchard — Mr Royall régnait donc dans North Dormer; et Charity régnait dans la maison de l'avocat. Elle ne s'était jamais avoué à elle-même cette toute-puissance, mais elle en était consciente, et comme elle en savait la cause elle l'avait en horreur. Et voilà que confusément le jeune Harney lui avait fait sentir, pour la première fois, ce que pourrait être la douceur de la dépendance...

Elle se redressa, secouant la tête comme pour chasser une idée obsédante et aussi pour faire tomber de ses cheveux les quelques brins d'herbe qui s'y étaient logés. Soudain ses yeux s'abaissèrent vers la pauvre demeure où elle régnait. La maison, construite en bois comme toutes celles du village, et peinte d'un rouge délavé par le vent et la pluie, se dressait au pied de la colline. Un jardinet avec un sentier bordé de groseilliers séparait la façade de la route. D'un côté était le puits, dont l'arceau était recouvert d'une clématite, et de l'autre, le rosier grimpant attaché à une treille en forme d'éventail que Mr Royall lui avait apporté un jour de Hepburn. Derrière la maison un coin de terrain inégal servait à tendre le linge. Elle apercevait les cordes attachées à des

poteaux qui s'étendaient jusqu'à un mur croulant, au delà duquel un carré de maïs et quelques rangées de pommes de terre bordaient la terre en friche couverte de fougères et de rochers.

Charity ne pouvait se souvenir de l'impression qu'elle avait ressentie en voyant cette maison pour la première fois. On lui avait dit, plus tard, qu'elle était malade d'une fièvre quand on l'avait transportée de la « Montagne ». Elle se souvenait seulement de s'être réveillée un matin dans un lit-cage au pied du lit de Mrs Royall, et d'avoir ouvert des yeux étonnés sur la propreté glaciale de la chambre qui devait, plus tard, devenir la sienne.

Mrs Royall mourut sept ou huit ans plus tard. A cette époque Charity avait déjà saisi bien des choses qui se passaient autour d'elle. Elle savait que Mrs Royall était triste, timide et faible, et que l'avocat Royall était dur et violent, et encore plus faible que sa femme. Elle savait que, dans l'église blanche à l'autre bout du village, elle avait été baptisée du nom de Charity, pour commémorer le désintéressement des Royall et pour garder vivant en elle un juste sentiment de sa dépendance; elle savait surtout que Mr Royall, qui était son tuteur, ne l'avait pas légalement adoptée, bien que tout le monde l'appelât Charity Royall. Elle savait aussi pourquoi Mr Royall était revenu vivre à North Dormer, au lieu de rester à Nettleton, où il avait brillamment commencé sa carrière.

On avait parlé, après la mort de Mrs Royall, de placer Charity dans une pension de jeunes filles. Miss Hatchard avait même eu à ce sujet une longue conférence avec Mr Royall, et celui-ci, d'après les indications de miss Hatchard, était parti un jour à Starkfield visiter l'institution que la vieille demoiselle lui recommandait. Il en était revenu le lendemain soir, le visage sombre, plus sombre que Charity ne l'avait jamais vu, bien qu'elle eût déjà quelque expérience de son humeur maussade.

Lorsqu'elle lui demanda la date de son départ, il répondit brusquement :

— Vous ne partez pas.

Puis, sans proférer d'autre parole, il alla s'enfermer dans la petite pièce mal éclairée qu'il dénommait son cabinet de

travail. Le lendemain, la directrice de la pension de Starkfield écrivait, dans des termes d'une politesse glacée, qu'elle craignait de ne pas pouvoir recevoir miss Royall chez elle.

Charity se rendit compte aussitôt de ce qui avait dû se passer. Mr Royall avait certainement cédé une fois encore à son pernicieux penchant pour la boisson ; mais la jeune fille devina que ce n'était pas les médiocres tentations de Starkfield qui l'avaient poussé à s'enivrer, mais plutôt le chagrin de se séparer d'elle.

Mr Royall était un homme profondément taciturne et solitaire, et cela, la jeune fille l'avait compris, car elle l'était elle-même, et au même degré. Lui et elle, face à face dans cette triste maison, avaient sondé les profondeurs de l'isolement, et bien qu'elle ne ressentît pour lui aucune affection particulière, ni même la plus simple reconnaissance, elle le plaignait néanmoins, parce qu'elle avait conscience qu'il était supérieur aux gens qui l'entouraient, et qu'elle était le seul être humain dressé entre lui et la solitude. Aussi, quand miss Hatchard la fit venir quelques jours plus tard pour lui parler d'une pension à Nettleton, et lui dire que, cette fois, une de ses amies « ferait les arrangements nécessaires », Charity coupa court à cette offre en disant qu'elle avait pris la décision de ne pas quitter North Dormer.

Miss Hatchard, surprise, la sermonna doucement, mais sans résultat. Charity répéta simplement :

— Je ne peux pas laisser Mr Royall seul.

Miss Hatchard cligna des yeux derrière son pince-nez. Sur sa longue figure mince s'imprimèrent des petites rides d'inquiétude ; puis elle se pencha en avant, appuyée sur les bras de son fauteuil d'acajou, avec le désir évident d'accomplir jusqu'au bout son devoir vis-à-vis de sa protégée.

— Ce sentiment vous fait honneur, mon enfant, mais cependant...

Miss Hatchard s'était arrêtée, contemplant les pâles boiseries de son salon vieillot, comme pour demander conseil aux daguerréotypes de ses grands-parents suspendus aux murs. Le regard immobile de ses aïeux semblait accroître pour elle la difficulté de parler.

— Le fait est que ce n'est pas seulement... pas seulement à cause de votre éducation que je vous engage à aller à Nettleton. Il y a d'autres raisons... mais vous êtes trop jeune pour les comprendre... — balbutia-t-elle.

— Je les comprends, — interrompit Charity d'un ton brusque.

Miss Hatchard rougit ingénument jusque sous son bonnet de dentelles. Mais, devant son explication nettement coupée, elle était visiblement soulagée.

Elle conclut, après avoir de nouveau imploré du regard ses daguerréotypes :

— Dans tous les cas, je ferai toujours tout ce que je pourrai pour vous... Et si... si plus tard vous changez d'avis... vous pourrez toujours venir me trouver...

L'avocat attendait l'issue de la visite de Charity sur le perron de la maison rouge. Il s'était rasé et se tenait tout droit devant elle dans son habit noir soigneusement brossé. En ces moments c'était un magnifique vieillard, et Charity ne pouvait s'empêcher de l'admirer.

— Eh bien, — dit-il brusquement, — est-ce arrangé?

— Non. Je ne pars pas.

— Vous n'allez pas à Nettleton?

— Ni là, ni ailleurs...

Il demanda alors d'une voix basse et grave :

— Pourquoi?

— J'aime mieux rester ici, — fit-elle brièvement.

Et sans le regarder elle monta tout droit à sa chambre. La semaine suivante il lui rapporta le rosier grimpant de Hepburn : c'était le seul cadeau qu'il lui eût jamais fait.

Pendant les deux années qui suivirent, la vie de Charity s'écoula sans incident. Quand elle eut dix-sept ans, Mr Royall, qui redoutait toujours d'être obligé d'aller à Nettleton, venait d'y être appelé à propos d'un procès. Il exerçait encore sa profession, bien que les procès fussent plutôt rares à North Dormer et dans les hameaux environnants : toutefois, quand l'occasion de plaider à Nettleton s'offrait à lui, il lui était difficile de refuser.

Il passa trois jours à Nettleton, gagna son procès et revint d'une humeur charmante. Au souper il parla longuement du

chaleureux accueil que lui avaient fait ses vieux amis de la ville.

— Après tout, — dit-il sur un ton de confidence, — j'ai été un fameux imbécile de quitter Nettleton. C'est ma femme qui m'a fait faire cette sottise.

Charity comprit aussitôt que quelque chose d'humiliant et de pénible lui était arrivé, et qu'il ne parlait avec tant d'animation que pour chasser ce douloureux souvenir. Elle monta se coucher de bonne heure, le laissant assis dans la salle à manger, les coudes sur la toile cirée de la table, enfoncé dans ses pensées maussades. En montant, elle avait pris soin de retirer de la poche du pardessus de Mr Royall la clef du buffet où l'on enfermait la bouteille de whisky.

Au milieu de la nuit elle fut réveillée en sursaut par un bruit à sa porte ; elle sauta de son lit et entendit la voix de Mr Royall.

— Ouvrez ! — disait-il.

Il parlait à voix basse, mais d'un ton décidé. Elle ouvrit, craignant d'abord un accident... Aucune autre pensée ne lui vint. Mais quand elle l'aperçut sur le pas de la porte, éclairé par un rayon de la lune automnale qui tombait sur son visage défait, elle comprit...

Pendant un moment ils se regardèrent en silence ; puis, comme Mr Royall, s'avançant, posait déjà le pied sur le seuil, elle étendit brusquement le bras et l'arrêta :

— Allez-vous-en ! — s'écria-t-elle d'une voix perçante qui la surprit elle-même. — Vous n'aurez pas la clef du buffet.

— Charity, de grâce, laissez-moi entrer. Je ne veux pas la clef du buffet. Je suis un pauvre homme tout seul, — continua-t-il de cette voix profonde qui l'émouvait parfois.

D'un geste plein de mépris elle le tenait à distance.

— Je crois que vous vous trompez. Ce n'est plus ici la chambre de votre femme.

Charity n'avait pas peur ; elle ne ressentait qu'un immense dégoût. Peut-être le devina-t-il, ou le lut-il sur son visage, car, après l'avoir regardée fixement quelques secondes, il recula et s'en retourna lentement... L'oreille à la serrure, Charity l'entendit d'abord chercher son chemin en tâtonnant dans l'escalier obscur et puis se diriger vers la cuisine.

Elle s'apprêtait à entendre sauter le panneau du buffet sous un coup de poing exaspéré; mais elle ne perçut que le bruit de la porte de la maison qui s'ouvrait, et par la fenêtre elle entendit l'écho des pas lourds de Mr Royall. Cachée derrière les volets elle le vit, tout penché, descendre le sentier du jardin et monter la route déserte éclairée par la lune. Alors, tout à coup, la peur la prit et elle se blottit, en grelottant, sous les couvertures de son lit.

Un ou deux jours plus tard, la pauvre Eudora Skeff, qui avait été la gardienne de la bibliothèque Hatchard, mourait subitement d'une congestion pulmonaire. Le lendemain qui suivit l'enterrement, Charity se présenta chez miss Hatchard et lui demanda à être nommée bibliothécaire. La requête parut surprendre vivement la vieille demoiselle; évidemment, miss Hatchard doutait un peu des capacités de la nouvelle candidate.

— Mon Dieu, mon enfant, je ne sais pas... N'êtes-vous pas un peu jeune? — demanda-t-elle en hésitant.

— J'ai besoin de gagner de l'argent, — répondit brièvement Charity.

— Mr Royall ne vous donne-t-il pas tout ce dont vous avez besoin? Personne n'est riche à North Dormer.

— J'ai besoin de gagner assez pour m'en aller.

— Vous en aller?

Les petites rides inquiètes de miss Hatchard se creusèrent, et il y eut un silence pénible.

— Vous voulez donc quitter Mr Royall? — continua-t-elle, visiblement gênée.

— Oui... ou bien, je veux une autre femme avec moi dans la maison, — dit Charity d'un air résolu.

Les mains agitées de miss Hatchard se cramponnèrent au bras de sa chaise. Elle jeta un regard implorant vers les portraits fanés pendus au mur, et après un petit toussotement elle prononça :

— Les... les travaux de ménage sont sans doute trop durs pour vous?

Le cœur de Charity se glaça. Elle comprit que miss Hatchard ne voulait pas comprendre, et qu'elle devait dès lors trouver toute seule le moyen de sortir de sa situation

pénible. Un sentiment d'isolement plus profond l'accabla. Il lui semblait avoir soudain incroyablement vieilli.

« La pauvre ! Il faut lui parler comme à un enfant », pensa-t-elle, prise de compassion pour la longue puérilité de la vieille fille.

— Oui, c'est cela, — dit-elle tout haut, — le travail de la maison est trop dur ; j'ai beaucoup toussé cet automne.

Elle remarqua l'effet immédiat que produisirent ces dernières paroles. Miss Hatchard avait pâli au souvenir de l'enlèvement subit de la pauvre Eudora. Elle promit immédiatement de faire ce qu'elle pourrait pour obtenir le poste de bibliothécaire pour sa protégée. Évidemment, il y avait des gens qu'elle devait consulter : le pasteur, les conseillers municipaux de North Dormer, et aussi un parent éloigné des Hatchard, qui habitait Springfield.

— Si seulement vous aviez été au pensionnat ! — soupira-t-elle.

Elle accompagna Charity en boitant jusqu'à la porte, et là, comme rassurée par le fait que la conversation touchait à sa fin, elle ajouta, en posant sur la jeune fille son doux regard évasif :

— Je sais que Mr Royall est... difficile parfois ; mais sa femme le supportait chrétiennement. Suivez son exemple... et souvenez-vous toujours, Charity, que c'est Mr Royall qui vous a amenée de la « Montagne ».

Charity rentra. Dès qu'elle fut à la maison, elle alla tout droit au cabinet de travail de Mr Royall. Elle le trouva assis près du poêle, lisant les discours de Daniel Webster. Cinq jours s'étaient écoulés depuis la nuit où il était venu à sa porte. Depuis ce temps, ils s'étaient trouvés ensemble aux repas, et elle avait marché à côté de lui à l'enterrement d'Eudora Skeff ; mais jamais ils n'avaient échangé une parole.

En la voyant entrer Mr Royall eut un sursaut d'étonnement. Charity remarqua qu'il n'était pas rasé, et qu'il avait l'air plus vieux que d'habitude. Cependant, comme elle l'avait toujours considéré comme un vieillard, sa figure ravagée ne l'émut pas. Elle lui dit brièvement qu'elle avait été chez miss Hatchard, et lui expliqua le but de sa visite. Il parut surpris, mais ne fit aucun commentaire.

— Je lui ai dit que les travaux du ménage étaient trop durs pour moi, et que je voulais gagner de quoi payer une servante ; mais c'est vous qui la paierez. Je veux garder pour moi l'argent que je gagnerai...

Les sourcils broussailleux de Mr Royall se froncèrent, et ses doigts tachés d'encre tapotèrent le bord de son bureau...

— Pourquoi voulez-vous de l'argent? — demanda-t-il.

— Pour m'en aller quand j'aurai de quoi me chercher une situation ailleurs.

Il hésita et demanda d'une voix blanche :

— Pourquoi voulez-vous vous en aller, Charity?

Elle le toisa avec un ricanement de mépris.

— Vous imaginez-vous, que, sauf en cas de nécessité, un être humain resterait à North Dormer? Vous-même, vous ne le feriez pas... tout le monde le dit.

La tête basse, il demanda :

— Où iriez-vous?

— Là où je pourrai gagner ma vie. J'essaierai ici d'abord, et si ce n'est pas possible j'irai ailleurs, n'importe où... ; je retournerai à la Montagne, s'il le faut.

Elle s'arrêta sur cette menace, voyant qu'elle avait produit son effet.

— Je voudrais que vous plaidiez auprès de miss Hatchard et des conseillers pour que l'on m'obtienne la garde de la bibliothèque. Et je désirerais qu'il y ait ici une femme avec moi, — ajouta-t-elle.

Mr Royall était devenu très pâle. Quand elle eut fini, il se redressa pesamment, s'appuyant contre le bureau de ses deux mains musclées et velues. Pendant une seconde ils se regardèrent sans parler.

— Écoutez, — finit-il par articuler d'une voix sourde, comme si les mots qu'il voulait prononcer l'étouffaient, — j'ai quelque chose à vous dire. Il y a longtemps que j'ai voulu vous en parler... Voulez-vous que nous nous mariions?

La jeune fille, sans bouger, continuait à le regarder fixement.

— Je veux vous épouser, — répéta-t-il, et il toussa pour affermir sa voix.

Il continua :

— Le pasteur sera ici dimanche prochain. Nous pourrions

être mariés par lui, ou bien nous irons devant le juge de paix, à Hepburn, si vous préférez un mariage civil. Je ferai ce que vous désirez.

Haletant, il baissa les yeux sous l'impitoyable regard que Charity continuait à poser sur lui. Il se tenait là, devant elle, lourd, vieilli, presque sordide, sa toilette en désordre, les mains, où gonflaient ses veines, s'appuyant sur le bureau... Sa longue mâchoire d'orateur tremblait de l'effort qu'il avait dû s'imposer pour faire son aveu : il apparut à la jeune fille comme la lamentable caricature du vieillard paternel qu'elle avait connu jadis.

— Me marier avec vous? Moi? — lui jeta-t-elle dans un rire insolent. — Était-ce cela que vous veniez me dire l'autre nuit? Non, mais qu'est-ce qui vous prend, je me le demande... Depuis combien de temps ne vous êtes-vous pas regardé dans un miroir?

Elle se redressa triomphalement, consciente de sa jeunesse et de sa force.

— Sans doute avez-vous pensé que m'épouser vous coûterait moins que prendre une servante. Tout le monde sait que vous êtes l'homme le plus avare du pays ; mais soyez assuré que ce n'est pas moi qui vous recoudrai vos boutons pour rien.

Pendant qu'elle parlait, Mr Royall n'avait pas bougé. Son visage avait blémi ; ses sourcils noirs frémissaient, comme si l'insolent éclat du jeune regard de Charity l'aveuglait... Quand elle eut fini il leva péniblement la main.

— C'est bien, c'est bien, — dit-il.

Il se dirigea lentement vers le vestibule et prit son chapeau à la patère. Sur le seuil de la porte d'entrée il s'arrêta, et d'une voix accablée il constata :

— Les gens ont toujours été durs pour moi... toute ma vie durant on a été dur pour moi.

Il sortit.

Quelques jours plus tard, North Dormer apprenait avec surprise que Charity avait été nommée bibliothécaire du *Hatchard Memorial* et que la vieille Verena Marsh, une pauvresse de l'hospice de Creston, venait habiter chez l'avocat Royall pour y tenir l'emploi de servante.

III

Ce n'était pas dans la pièce exiguë de la maison rouge, dénommée « *le cabinet de travail* », que Mr Royall recevait ses rares clients.

Il fallait, pour sa dignité professionnelle et aussi pour son indépendance, que l'avocat eût son cabinet sous un autre toit, et sa situation d'unique avocat de North Dormer avait exigé qu'il s'installât dans le bâtiment qui abritait la mairie et le bureau de poste.

D'habitude, il s'y rendait deux fois par jour, le matin et l'après-midi. Le cabinet se trouvait au rez-de-chaussée de l'immeuble, avec une entrée séparée. Une plaque à demi effacée s'étalait sur la porte. Avant d'y entrer. Mr Royall passait toujours par le bureau de poste pour y prendre son courrier — cérémonie le plus souvent inutile — et entrait à la mairie pour dire deux mots au secrétaire qui se tenait dans le bureau de l'autre côté du vestibule. Ensuite, il se dirigeait vers la boutique en face, où Carrick Fry, l'épicier, lui gardait toujours une chaise. Il était sûr de trouver là un ou deux conseillers municipaux appuyés nonchalamment sur le long comptoir, au milieu d'une atmosphère chargée d'odeur de chanvre, de cuir, de goudron et de café. Mr. Royall, presque toujours silencieux chez lui, ne dédaignait pas, certains jours, de communiquer ses opinions à ses concitoyens ; peut-être aussi ne tenait-il pas à ce que ses clients le vissent assis tout seul, sans même un clerc, dans son triste et poussiéreux cabinet. En tous les cas, les heures qu'il passait là n'étaient pour lui ni plus longues ni plus régulières que celles durant lesquelles Charity se morfondait à la bibliothèque. Le reste du temps il le dépensait soit chez l'épicier, soit en carriole, à courir le pays pour des affaires intéressant les compagnies d'assurance qu'il représentait ; ou bien, il rentrait s'installer chez lui, et se plongeait dans la lecture de l'*Histoire des États-Unis* de Bancroft ou dans les discours de Daniel Webster.

Depuis le jour où Charity lui avait dit son désir de succéder à Eudora Skeff, leurs rapports avaient changé d'une façon

indéfinissable mais profonde. Mr Royall avait tenu sa parole. Il avait obtenu pour la jeune fille la place qu'elle convoitait, et cela non sans peine, à en juger par le nombre des candidates rivales, et l'hostilité que deux d'entre elles, Orma Fry et l'aînée des sœurs Targatt, n'avaient cessé de lui montrer. Il avait aussi pris comme cuisinière la vieille Verena Marsh, de Creston. Verena était une pauvre veuve, faible d'esprit et sans ressources ; Charity devina tout de suite qu'elle ne recevait que sa pension en paiement de ses services. Mr Royall était trop avare pour donner quelques dollars par mois à une jeune servante quand il pouvait obtenir, pour rien, les services d'une pauvre sourde. Mais enfin, Verena était dans la maison, logée dans la mansarde au-dessus de la chambre de Charity, et le fait qu'elle était sourde ne gênait pas beaucoup la jeune fille, car celle-ci savait qu'elle n'avait nullement besoin d'être protégée contre les tentatives de Mr Royall.

Elle comprenait parfaitement que ce qui était arrivé la nuit dont elle gardait un si pénible souvenir ne se reproduirait plus. Elle sentit que, si profondément qu'elle pût mépriser Mr Royall, celui-ci se méprisait lui-même encore davantage. Si elle avait demandé la présence d'une femme dans l'habitation, c'était bien moins pour sa propre défense que pour humilier Mr Royall. Elle n'avait besoin de personne pour la défendre : l'orgueil humilié de Mr Royall serait toujours sa plus sûre protection. Il n'avait jamais prononcé un mot pour s'excuser ou pour atténuer sa faute. Entre eux, l'incident était oublié. Mais ses conséquences étaient latentes, et dans les paroles qu'ils échangeaient et dans les regards qu'ils détournaient l'un de l'autre instinctivement. Rien, dès ce jour, n'ébranlerait plus l'autorité de Charity dans la maison rouge.

•

Le soir de sa rencontre avec le cousin de miss Hatchard, couchée dans son petit lit de bois, les bras nus croisés sous sa tête, elle continuait à penser à lui. Sans doute avait-il l'intention de séjourner quelques temps à North Dormer, puisqu'il lui avait dit qu'il voulait étudier les vieilles maisons des environs. Elle ne saisissait pas, au juste, ce qu'il voulait dire par là, puisque toutes les maisons du pays étaient vieilles, et lui semblaient également laides et tristes ; mais elles comprit qu'il

avait besoin de s'aider de lectures, et tout de suite elle prit la résolution de rechercher dès le lendemain matin le volume qu'elle n'avait pu trouver, ainsi que tous les autres qui lui sembleraient traiter du même sujet. Jamais son ignorance de la vie et de la littérature n'avait tant pesé sur elle que lorsqu'elle se souvenait de leur conversation...

— Cela ne sert à rien d'essayer d'être quelque chose ici, — gémit-elle, toute frémissante à la pensée de la vie inconnue des grandes villes — de villes encore plus brillantes que Nettleton, où des jeunes filles plus élégantes encore que Belle Bach discouraient sur l'architecture avec des jeunes gens aux mains aussi soigneusement tenues que celles de Lucius Harney !

Puis elle se rappela la façon brusque dont il s'était arrêté devant elle, en posant son regard sur elle pour la première fois. Brusquement il avait oublié ce qu'il allait lui dire... Charity revit le changement subit de son visage... sautant de son lit elle courut sur le plancher nu jusqu'à la commode, alluma une bougie et l'éleva à la hauteur du carré du miroir accroché au mur blanc. Sa figure, d'habitude si pâle, s'épanouissait comme une rose sous la lumière ; et sous sa chevelure en désordre ses yeux semblaient plus profonds et plus grands que dans le jour. Peut-être avait-elle tort de regretter qu'ils ne fussent pas bleus... Un col étroit fermé par un bouton serrait au cou sa chemise de nuit en coton écru. Elle l'ouvrit, mit à nu ses minces épaules, et se vit en robe de mariée, sortant du temple au bras de Lucius Harney. Sur le seuil de l'église il s'arrêtait et posait un baiser sur ses lèvres... Elle remit soudain la bougie sur la commode et se couvrit le visage avec les mains, comme pour y emprisonner le baiser rêvé. A ce moment, elle entendit le pas pesant de Mr Royall qui montait dans sa chambre. Une réaction violente la bouleversa toute. Jusqu'alors elle l'avait seulement méprisé ; maintenant une haine profonde emplissait son cœur. Il n'était plus pour elle qu'un vieillard grotesque et repoussant...

Le lendemain, quand Mr Royall rentra pour le repas de midi, ils se firent vis-à-vis en silence, comme d'habitude : la présence de Verena leur servait de prétexte pour ne pas parler, bien que sa surdité eût permis une complète liberté de parole. Mais le repas terminé, quand Mr Royall se leva de

table, il se tourna vers Charity, restée auprès de la vieille femme pour l'aider à desservir.

— Je voudrais vous parler, — dit-il.

Elle le suivit, étonnée, et entra dans son cabinet de travail.

Il s'était assis dans le grand fauteuil de cuir. Charity s'appuya nonchalamment contre la fenêtre, d'un air indifférent. Elle était impatiente, cette fois, de gagner la bibliothèque, afin de chercher le livre sur North Dormer que le jeune Harney lui avait demandé.

— Dites-moi, — fit l'avocat, — pourquoi n'êtes-vous pas à la bibliothèque les jours où vous devez y être?

Cette question inattendue arracha Charity brutalement à son rêve. Sans proférer une parole elle regarda fixement Mr Royall.

— Qui vous a dit que je n'y suis pas? — demanda-t-elle enfin.

— Il y a eu des plaintes, paraît-il. Miss Hatchard m'a fait demander ce matin à ce sujet.

La rancune de Charity éclata.

— Ah ! je comprends ! C'est Orma Fry, ou cette vilaine Ida Targatt... ou bien Ben Fry, ce rien du tout qui tourne autour d'elle. Ah, les sales espions !... Je n'ai jamais ignoré qu'ils cherchaient à me faire partir ! Comme si on s'en servait jamais, de cette ridicule bibliothèque, où, en somme, personne ne met les pieds !

— Pourtant, quelqu'un y est venu hier, et vous n'y étiez pas.

— Hier? — dit-elle distraitement, en souriant à ses heureux souvenirs. — A quel moment n'y étais-je pas hier?

— Vers quatre heures.

Charity se tut. Toute entière au souvenir de la visite du jeune Harney, elle avait complètement oublié que, dès le départ de celui-ci, elle avait quitté la bibliothèque et pris la clef des champs.

— Qui donc est venu à quatre heures? — demanda-t-elle, intriguée, cette fois, à son tour.

— Miss Hatchard.

— Miss Hatchard? Mais elle n'a jamais mis les pieds dans la bibliothèque depuis son accident. Elle n'aurait pas pu monter les marches...

— On l'aura aidée, sans doute. Elle y a été hier, en tous cas, avec le jeune homme qui est en ce moment en visite chez elle. Il paraît qu'il est allé à la bibliothèque au commencement de l'après-midi, et qu'en rentrant il a déclaré à miss Hatchard que les livres étaient en mauvais état, et la bibliothèque mal tenue. Elle s'en est émue, et a voulu s'y rendre immédiatement. Arrivée à la porte, elle a trouvé celle-ci fermée ; alors elle m'a fait venir, et m'a raconté la chose. Elle prétend, de plus, qu'il y a eu de nombreuses plaintes, et déclare qu'elle va vous faire remplacer par une bibliothécaire de métier.

Charity, désemparée, l'écoutait en silence. La tête appuyée contre le montant de la fenêtre, les bras pendants, elle se tenait immobile, serrant ses mains l'une contre l'autre.

De tout ce qu'avait dit Mr Royall elle n'avait retenu que la phrase : « Il a dit à miss Hatchard que les livres étaient en mauvais état. »

Que pouvaient bien lui faire les autres accusations? Malveillance ou vérité, elle les méprisait comme elle méprisait ses détracteurs. Mais que l'étranger vers qui elle s'était sentie si mystérieusement attirée l'ait ainsi soudainement trahie ! Qu'au moment même où elle s'était enfuie sur la colline pour mieux penser à lui, il soit rentré en hâte pour dénoncer sa négligence à miss Hatchard! Non, cela ne pouvait être... Elle se souvint de quelle façon, dans l'obscurité de sa chambre, elle s'était couvert le visage pour y emprisonner le baiser imaginé, et son cœur se mit à frémir de colère contre le jeune homme...

— C'est bien... je partirai, — conclut-elle tout à coup. — Je partirai tout de suite.

— Partir où ? — s'écria l'avocat.

Elle perçut l'effroi dans la voix de Mr Royall...

— Hors de leur bibliothèque, et tout de suite encore... et jamais je n'y remettrai les pieds. Vous entendez?... Je ne veux pas qu'ils s'imaginent que j'attendrai dans l'espoir de me faire pardonner.

— Charity !... Charity, écoutez... — supplia Mr Royall en se levant lourdement de sa chaise.

Mais elle fit un geste comme pour le repousser et sortit vivement de la pièce.

Elle monta prendre la clef de la bibliothèque à l'endroit où elle la cachait toujours, sous sa pelote. (Qui donc osait dire qu'elle n'avait pas d'ordre?) Puis, mettant son chapeau, elle descendit vivement dans la rue. Si Mr Royall l'entendit partir, il ne fit aucun mouvement pour la rappeler. Ses propres accès de colère lui faisaient probablement comprendre qu'il était inutile de raisonner avec ceux de Charity.

Elle atteignit le petit temple consacré à la mémoire du jeune Hatchard, et entra dans la pénombre glaciale.

— Au moins je ne serai plus obligée de me morfondre dans ce caveau tandis que les autres sont dehors, au soleil ! — dit-elle à voix haute, prise du petit frisson qui l'assaillait toujours quand elle franchissait le seuil de la bibliothèque.

Elle regarda avec dégoût les longues rangées de livres poussiéreux, la Minerve au profil de brebis sur son socle noir, et le jeune homme au sourire béat, engoncé dans sa grande cravate, dont l'effigie pendait au-dessus de son bureau. Elle voulait reprendre dans le tiroir son rouleau de dentelle et le registre de la bibliothèque, et se rendre tout de suite chez miss Hatchard afin de lui remettre sa démission. Mais soudainement un grand désespoir s'abattit sur elle et elle se laissa choir lamentablement sur sa chaise, le visage appuyé contre le rebord du bureau. Son cœur était ravagé par la découverte la plus cruelle que la vie ménage aux cœurs tendres : le premier être humain venu vers elle à travers le désert de son existence lui avait apporté l'angoisse au lieu de la joie. Elle ne pleurait pas ; elle avait les larmes difficiles des solitaires, et les orages de son cœur s'épanchaient intérieurement. Mais comme elle restait là dans sa douleur muette, elle sentit tout à coup sa vie par trop désolée, par trop laide et par trop intolérable...

— Qu'ai-je donc fait pour être si malheureuse? — gémit-elle, appuyant ses mains contre ses paupières, qui commençaient à se gonfler de larmes.

Et dans les sanglots qui lui barraient la gorge elle hoquetait :

— Non, je ne veux pas... je ne veux pas aller là-bas avec une telle figure !

Mais bientôt elle se redressa et poussa en arrière ses lourds cheveux épars, comme s'ils l'étouffaient ; puis elle ouvrit le

tiroir, s'empara du registre et se dirigea vivement vers le seuil...

A ce moment la porte s'ouvrit et le jeune cousin de miss Hatchard entra en sifflotant.

IV

Harney s'arrêta en face de la jeune fille et, avec un sourire embarrassé, se découvrit.

— Je vous demande bien pardon, — dit-il, — je croyais qu'il n'y avait personne.

Charity, brusquement redressée, lui barrait le chemin.

— Vous ne devez pas entrer. La bibliothèque n'est pas ouverte le mercredi.

— Je le sais ; mais ma cousine m'a donné sa clef...

— Miss Hatchard n'a, pas plus que moi, le droit de donner sa clef à une tierce personne. Je suis encore la bibliothécaire, et je connais le règlement de ma bibliothèque, je pense !

Le jeune homme la regarda d'un air surpris.

— Je le sais. Je suis désolé de constater que ma visite vous importune...

— Sans doute, — reprit-elle, toute frémissante, — êtes-vous venu voir si vous ne trouveriez pas encore quelque chose à rapporter contre moi... Ne vous en donnez pas la peine. Je suis bibliothécaire aujourd'hui, mais je ne le serai plus demain. Quand vous êtes entré j'étais sur le point de reporter à miss Hatchard la clef, le registre, et ma démission.

Le jeune homme cessa de sourire, mais son regard ne révéla pas la culpabilité consciente dont elle épiait le signe sur son visage.

— Je ne comprends pas, — dit-il doucement. — Voyons, il doit y avoir erreur. Pourquoi dirais-je du mal de vous à miss Hatchard... ou à qui que ce soit?

Cette réponse, qui lui parut évasive, mit le comble à l'exaspération de Charity.

— Je ne sais pas pourquoi vous le feriez, en effet; je le comprendrais mieux de la part d'Orma Fry, qui a toujours cherché à me faire renvoyer, bien qu'elle ait son chez elle, et qu'elle soit

nourrie par son père... et aussi d'Ida Targatt, qui ne me pardonne pas d'avoir pris cette place, elle, qui a hérité de son frère il y a un an ! En tous les cas, nous habitons tous le même endroit ; et quand on végète ensemble dans un pauvre petit endroit comme North Dormer il suffit, pour que les gens se haïssent, qu'ils se rencontrent tous les jours dans la rue. Mais vous, vous qui n'êtes pas d'ici, et qui ne nous connaissez pas, de quoi vous êtes-vous mêlé? Croyez-vous que ces autres jeunes filles auraient rempli leurs devoirs mieux que moi? Mais Orma Fry sait à peine distinguer un livre d'un fer à repasser ! Que je reste ici jusqu'à ce que cinq heures sonnent à l'église... ou que je ne reste pas... qui cela peut-il gêner? Qui se soucie à North Dormer de savoir si la bibliothèque est ouverte ou fermée? Pensez-vous sérieusement qu'on vient ici chercher des livres? Ce qu'elles voudraient toutes ici, ce serait que je leur laisse donner des rendez-vous aux jeunes gens du pays. Mais jamais je ne permettrai à ce rien du tout de Bill Sollas de venir s'installer dans cette salle pour y attendre la petite Targatt. Je le connais, ce garçon-là... même si je ne me connais pas en livres comme je le devrais, peut-être...

Elle s'arrêta, suffoquée. Un tremblement de rage la secouait, et pour qu'il ne la vît pas chanceler elle alla s'appuyer contre son bureau.

Le jeune homme, d'abord ahuri de cette sortie, parut profondément affecté. Il rougit sous son hâle et balbutia :

— Mais, miss Royall, je vous assure... je vous assure...

Son embarras ne fit qu'exciter la colère de Charity ; et la voix lui revint pour répliquer dédaigneusement :

— A votre place j'aurais au moins le courage de maintenir ce que j'ai rapporté...

Ce sarcasme parut rendre à Harney sa présence d'esprit.

— Peut-être aurais-je ce courage si je savais ce dont il s'agit. Il est évident qu'il vous est arrivé quelque chose de désagréable, de pénible, et que vous me croyez coupable... Mais je ne sais vraiment à quoi vous faites allusion, puisque je rentre seulement à l'instant de l'Eagle Range, où je me suis promené toute la matinée.

— Je ne sais où vous avez passé votre matinée, mais vous êtes venu hier à la bibliothèque, et c'est vous qui en ren-

trant avez dit à votre cousine que les livres étaient en mauvais état... c'est aussi vous qui l'avez amenée ici pour lui faire constater ma négligence...

Le jeune homme regarda Charity avec des yeux navrés.

— C'est cela que l'on vous a dit? Je ne m'étonne plus de votre colère. Il faut reconnaître que les livres sont en mauvais état, et c'est tout à fait dommage, car il y en a d'intéressants. J'ai en effet dit à miss Hatchard qu'ils souffraient de l'humidité et du manque d'air; et si je l'ai fait venir, c'est pour lui montrer combien il était facile d'aérer la pièce. Je lui ai dit aussi que vous aviez besoin de quelqu'un pour vous aider à épousseter les livres, et leur donner de l'air de temps en temps. Si l'on vous a mal répété ce que j'ai dit, je le regrette et j'en suis peiné ; mais j'aime tant les vieux bouquins que je préférerais les voir jetés au feu que livrés à la moisissure comme ceux qui sont ici.

Charity sentit qu'un sanglot lui montait à la gorge. Elle essaya de l'étouffer sous un flux de paroles.

— Je ne me soucie pas de ce que vous avez pu dire à votre cousine. Ce que je sais c'est que je vais perdre mon emploi parce qu'elle pense que tout cela est de ma faute. J'en avais pourtant besoin plus que n'importe qui à North Dormer, car je ne suis pas comme les autres, moi, je n'ai ni aisance, ni personne qui me soit proche. Tout ce que je désirais, c'était me mettre de côté assez d'argent pour m'en aller plus tard de cet affreux village. Sans cela, croyez-vous que je serais venue me morfondre tous les jours dans ce vieux caveau?

Le jeune homme ne parut retenir de ces plaintes que la dernière.

— C'est un vieux caveau, en effet; mais est-il bien nécessaire qu'il le soit? C'est probablement de cette question posée à ma cousine qu'est résulté ce stupide malentendu.

Son regard explora la pénombre mélancolique de la longue pièce étroite, s'arrêtant sur les murs humides, sur les rangs de livres aux reliures déteintes, et le triste bureau de palissandre que surmontait le portrait du jeune Honorius.

— Évidemment on ne peut rien faire de bien avec une construction adossée à un talus comme l'est ce mausolée grotesque ; on ne pourrait l'aérer qu'en perçant un trou dans

la montagne. Mais on peut tout de même faire entrer un peu d'air et de soleil ; et, si vous le voulez, je vous montrerai comment il faudrait s'y prendre...

Son zèle professionnel lui faisait perdre de vue le chagrin de la jeune fille ; déjà il se mettait à lui donner des explications, en désignant du bout de sa canne certains points de la corniche. Mais le silence de Charity lui ayant fait comprendre qu'elle ne s'intéressait nullement à la ventilation de la bibliothèque, il se retourna brusquement vers elle, et lui dit, en lui tendant les deux mains :

— Voyons... ce n'est pas sérieux, ce que vous avez dit? Vous ne pouvez pas croire que j'ai fait quoi que ce soit pour vous faire de la peine?

La voix du jeune homme était devenue très douce, et Charity se sentit faiblir ; personne ne lui avait encore parlé sur ce ton.

— Mais alors, pourquoi avez-vous parlé de la sorte à votre cousine? — demanda-t-elle.

Ses mains étaient restées dans celles de Harney et il lui serrait légèrement les doigts : c'était la douce étreinte dont elle avait rêvé la veille sur la colline.

— Mais pour rendre cet endroit plus habitable pour vous et meilleur pour les livres. Je suis désolé que ma cousine ait brodé sur ce que j'ai dit. Elle est nerveuse et exagère ce qu'on lui dit. J'ai eu tort de ne pas m'en souvenir.

Il ajouta, en la voyant prête à se rendre :

— Ne me punissez pas en lui laissant croire que vous la prenez au sérieux.

La jeune fille restait toute étonnée de l'entendre parler de miss Hatchard comme d'une enfant irresponsable. En dépit de son regard timide, Harney avait l'aplomb que devait, sans doute, donner l'expérience des grandes villes. Le fait de venir de Nettleton donnait à Mr Royall, malgré ses faiblesses connues, une supériorité incontestable sur tous les autres habitants de North Dormer ; et Charity devinait que Lucius Harney devait avoir habité des villes autrement importantes que Nettleton.

Elle sentit que si elle continuait à parler sur le même ton agressif il la classerait sûrement dans la catégorie des vieilles

filles ridicules comme sa cousine, et cette pensée la rendit tout à coup simple et sincère.

— Miss Hatchard se soucie peu de mon opinion, — déclara-t-elle. — Mr Royall prétend qu'elle veut prendre une autre bibliothécaire, et je préfère donner ma démission plutôt que d'entendre dire par tout le village que l'on m'a renvoyée.

— En cela, je vous comprends. Mais je suis persuadé qu'elle ne songe nullement à vous renvoyer. En tous les cas, voulez-vous me permettre de me renseigner d'abord? Vous aurez toujours le temps de donner votre démission si je me suis trompé.

Charity rougit : cette offre à peine déguisée d'une intervention en sa faveur la froissait.

— Je ne veux pas qu'on lui demande de me garder si je ne lui conviens pas.

Ce fut au tour de Harney de rougir.

— Je vous donne ma parole de ne pas le lui demander. Attendez seulement jusqu'à demain matin, voulez-vous? — Tout en parlant il la fixait de ses yeux timides : — Fiez-vous à moi, je vous en prie, — ajouta-t-il doucement, en la regardant toujours.

Brusquement toutes les rancunes de Charity se dissipèrent sous son regard, et elle murmura d'une voix sourde, en détournant les yeux :

— C'est bien ; j'attendrai.

V

Jamais l'Eagle County n'avait vu mois de juin plus radieux. D'habitude, dans cette région montagneuse, c'était une période de brusques changements. D'un froid septentrional on passait subitement à une chaleur de plein été ; mais cette année-là la température restait délicieusement douce et tempérée. Tous les matins, venant des collines, une forte brise soufflait jusqu'à midi, ramassant les nuages qui formaient comme d'immenses baldaquins inondés de lumière argentée, projetant une ombre fraîche sur les champs et les bois. Un peu

avant le soir, ces nuages se dissipaient, et l'or du couchant baignait alors de ses rayons obliques le ciel pur et la vallée.

C'est par un de ces après-midi que Charity Royall s'était étendue sur une hauteur, au-dessus d'une prairie ensoleillée. Son visage, caché dans l'herbe, se grisait de la chaude haleine de la terre, qui semblait courir dans ses veines. Juste en face d'elle, une branche de ronce profilait sur le ciel clair ses fleurs blanches, si frêles, et ses feuilles d'un vert bleuâtre. Un peu plus loin, une touffe de fougères se dressait parmi les herbes folles où voletait, comme une tache de soleil, un papillon jaune. C'était là tout ce qu'elle voyait ; seulement elle sentait, au-dessus d'elle, autour d'elle, la douce et forte vie de la nature, la croissance des hêtres couvrant le sommet de la colline, le gonflement des cônes d'un vert pâle sur les branches des sapins, la poussée des myriades de fougères dans les interstices des rochers dévalant sur la pente, l'éclosion des reines des prés et des iris d'eau dans les pâturages humides. Tout ce bouillonnement de sève, ces bourgeons éclatants, ces calices s'ouvrant, emplissaient l'air de mille odeurs confondues. On eut dit que chaque tige, chaque feuille, chaque bouton donnait sa note dans ce concert harmonieux, suave et pénétrant, où l'arome puissant des sapins dominait sur la senteur du thym et le parfum subtil des fougères, pour se perdre dans une odeur de terre humide pareille à l'haleine d'une bête géante se chauffant au soleil.

Charity était là depuis longtemps, ivre de chaleur, immobile et baignée de soleil comme le talus où elle s'était couchée, quand, brusquement, entre ses yeux et le papillon dansant, surgit la vision d'un gros soulier sale et usé, couvert de terre rougeâtre.

— Prenez donc garde ! — s'écria-t-elle, se redressant et allongeant le bras dans un geste de défense.

— A quoi donc? — demanda une voix rauque au-dessus de sa tête.

— Ne marchez pas sur ces fleurs, espèce de lourdaud, — répliqua-t-elle en se relevant sur les genoux.

Le pied s'arrêta, puis gauchement vint écraser la branche. Elle leva les yeux, et vit au-dessus d'elle un homme à la démarche chancelante. Il portait une barbe rare, au poil fauve,

et ses bras, à travers la chemise déchirée, montraient une peau très blanche.

— Vous êtes donc aveugle, Liff Hyatt? — lui dit-elle brutalement, tandis qu'il restait planté devant elle avec l'air d'un homme qui vient de marcher sur un nid de guêpes.

Il ricana :

— En tous les cas, je vous ai vue, vous; c'est même la raison qui m'a fait descendre.

— D'où cela? — questionna-t-elle, se penchant pour recueillir pieusement les pétales blancs que le pied de Hyatt avait fait tomber.

D'un geste il désigna les hauteurs.

— Je suis en train d'abattre des arbres pour Dan Targatt.

Charity, accroupie sur ses talons, le dévisageait d'un air absorbé. Certes, elle n'avait pas peur du pauvre Liff Hyatt, bien qu'il « vînt de la Montagne » et que les jeunes filles du pays prissent quelquefois la fuite à son apparition. Parmi les gens plus sensés il passait pour un être inoffensif. Il était une sorte de lien entre les sauvages de la Montagne et les habitants civilisés des vallées, qui, de temps en temps, descendait pour exécuter des travaux de bûcheron ou pour prêter son aide à un fermier quand on manquait de bras. D'ailleurs, Charity savait que, personnellement, elle n'avait rien à craindre des gens de la Montagne. Liff le lui avait dit quand elle était petite fille, un jour qu'il l'avait rencontrée à la lisière du pré de l'avocat Royall.

— Pas un, là-haut, qui vous toucherait s'il vous plaisait jamais d'y monter... mais je ne crois pas que vous y montiez jamais, — avait-il ajouté, en regardant les souliers neufs de Charity et le beau ruban rouge que Mrs Royall avait noué dans ses cheveux.

C'était vrai : Charity n'avait jamais eu le moindre désir d'aller voir le lieu de sa naissance. Elle ne se souciait pas de rappeler qu'elle était de la Montagne, et elle préférait, en général, qu'on ne la vît pas causer avec Liff Hyatt. Ce jour-là, cependant, elle l'aperçut sans regret. Bien des choses s'étaient passées depuis le jour où le jeune Lucius Harney avait franchi la porte du *Hatchard Memorial*. Elle commençait soudain à envisager la vie d'une manière toute nouvelle,

et l'utilité d'être en bons termes avec Liff Hyatt lui apparaissait pour la première fois. Curieusement, elle scrutait ce visage brûlé par le soleil et couvert de taches de rousseur, ces joues creuses, ces pâles yeux jaunes au regard vague d'un animal inoffensif.

« Je me demande s'il est de ma famille », pensa-t-elle avec un petit frisson d'écœurement.

Elle l'interrogea d'un ton indifférent :

— La maison brune près du marais, du côté de Porcupine, est-elle habitée?

Liff Hyatt la considéra un instant avec surprise, puis se gratta la tête, et répondit en se dandinant, avec un ricanement bête :

— Ce sont toujours les mêmes gens qui habitent la maison brune.

— Est-ce qu'ils ne sont pas un peu vos parents?

— Ils ont le même nom que moi, — répondit-il évasivement.

Mais Charity, le regardant bien en face, insista :

— Je veux y aller un de ces jours avec le jeune homme qui habite chez nous. Il est venu ici pour dessiner les vieilles maisons du pays.

Elle hésitait à entrer dans de plus amples explications, se doutant qu'elles auraient été absolument inintelligibles pour Liff Hyatt.

— Il désire visiter la maison brune et en faire une esquisse, — poursuivit-elle.

Liff, l'air perplexe, promenait toujours ses doigts dans ses cheveux couleur de paille lavée par les pluies. Il avait oublié son habituel et machinal geste de chercher dans ses poches du tabac à chiquer.

— Est-ce un gars de la ville? — finit-il par demander.

— Oui. Il fait des tableaux. Il s'occupe, en ce moment, de mettre debout une esquisse de la maison Bonner.

Elle montrait au loin, de son bras tendu, une cheminée qu'on apercevait par delà la pente de la prairie dévalant sous leurs pieds.

— La maison Bonner? — répéta niaisement Liff.

— Oui. Vous ne comprenez pas... mais cela ne fait rien.

Tout ce que j'ai à vous dire, c'est qu'il doit aller chez les Hyatt dans un jour ou deux.

Liff avait l'air de plus en plus perplexe.

— Bash Hyatt n'est pas toujours de bonne humeur l'après-midi, — conclut-il.

— Je sais. Mais je ne pense pas qu'il osera me refuser l'entrée de sa maison.

Elle avait redressé la tête, regardant Hyatt dans le blanc des yeux.

— J'accompagnerai Mr Harney : vous préviendrez Bash, n'est-ce pas? — continua-t-elle.

— Les Hyatt ne vous ennuieront pas. Mais pourquoi voulez-vous prendre un étranger avec vous?

— Je vous ai déjà dit pourquoi. Vous n'avez qu'à prévenir Bash.

Il contempla longuement les montagnes bleuâtres à l'horizon ; puis son regard hésitant tomba sur la cheminée que l'on apercevait au bas du pré.

— Il est là-bas en ce moment?

— Oui.

Il s'était remis à se balancer, les bras croisés, regardant toujours le paysage.

— Eh bien, on verra. Bonjour, — finit-il par prononcer.

Il remonta la pente d'un pas traînant, mais à la hauteur au-dessus de l'endroit où se trouvait Charity il s'arrêta et se retourna pour crier :

— A votre place, je n'irais pas à la maison brune un dimanche.

Puis il reprit sa marche lente, et s'enfonça dans la forêt. Très haut au-dessus d'elle, Charity entendit bientôt le bruit de sa hache.

Elle restait étendue sur la terre chaude, pensant aux choses lointaines que la venue du bûcheron avait réveillées en elle. De ses premières années elle ne savait rien, et aucune curiosité à ce sujet jusqu'alors n'était née en elle : elle sentait plutôt une répugnance instinctive à explorer les coins de sa mémoire où traînaient, par-ci, par-là, certaines images à demi effacées. Cependant, tout ce qui lui était arrivé depuis ces dernières semaines l'avait profondément remuée et troublée.

Elle se sentait prise pour elle-même d'un intérêt nouveau, absorbant, et cette soudaine curiosité projetait subitement sa lumière sur tout ce qui avait rapport avec son passé.

Même le fait de venir de la Montagne ne lui était plus indifférent. Tout ce qui d'une façon quelconque la touchait était devenu pour elle vivant et animé ; même les choses dont elle était le moins fière devenaient intéressantes, puisqu'elles étaient une partie de sa propre vie.

— Je me demande si Liff Hyatt a connu ma mère? — se dit-elle tout haut.

Un frisson d'étonnement la secoua en pensant qu'une femme, qui avait été jadis jeune et souple, avec un sang vif comme celui qui courait dans ses veines, l'avait portée dans son sein, et avait veillé sur ses premiers sommeils. Elle avait toujours pensé à sa mère comme à une morte devenue depuis longtemps une anonyme poignée de poussière; et elle se demandait maintenant si cette mère, jadis jeune, n'était pas vivante encore, et peut-être toute ridée et sordide, comme la pauvresse qu'elle avait quelquefois vue à la porte de la maison brune que Lucius Harney voulait dessiner.

Cette pensée la fit revenir à sa principale préoccupation, et elle ne songea plus aux conjectures qu'avait fait naître l'apparition de Liff Hyatt. Des spéculations concernant le passé ne pouvaient la retenir longtemps alors que le présent était si riche, l'avenir si radieux, et que Lucius Harney était là, tout près, penché sur son album, fronçant les sourcils, calculant, mesurant, et de temps en temps rejetant sa tête en arrière avec ce sourire qui la plongeait dans l'extase et faisait rayonner le monde autour d'elle.

Elle quitta sa pose alanguie et se mit debout. Juste à ce moment elle l'aperçut qui montait la pente. Elle s'assit de nouveau pour l'attendre. Quand il dessinait, relevant les plans d'une de « ses maisons », comme elle les appelait, elle s'écartait le plus souvent et s'en allait courir seule dans les bois ou sur les collines. C'était un peu par timidité, et aussi à cause du sentiment qu'elle avait de son insuffisance. Elle souffrait surtout quand son compagnon, oubliant son ignorance et son inaptitude à comprendre la moindre de ses allusions, se laissait aller à monologuer sur l'art et sur la vie.

Pour éviter l'embarras de l'écouter avec une figure qui trahissait son manque de compréhension, et surtout pour échapper au regard curieux des habitants des maisons devant lesquelles le jeune homme s'arrêtait tout à coup pour ouvrir son album, elle s'échappait vers quelque endroit d'où, sans être vue, elle pouvait le guetter, ou tout au moins apercevoir de loin la maison qu'il dessinait.

Il ne lui avait pas déplu, tout d'abord, que dans North Dormer et le voisinage on sut qu'elle conduisait le cousin de miss Hatchard à travers la campagne dans le buggy qu'il avait loué à l'avocat Royall. Elle avait toujours tenu à l'écart les amoureux de village, sans savoir exactement si son orgueil farouche prenait source dans le sentiment de son origine suspecte, ou si elle se réservait pour un plus brillant destin. Parfois, elle enviait aux autres filles leurs préoccupations sentimentales, leurs longues promenades silencieuses et les caresses gauches échangées avec les rares jeunes gens restés encore au village ; mais si elle se représentait se frisant les cheveux ou mettant un ruban neuf à son chapeau pour Ben Fry, ou l'un des fils Sollas, sa fièvre juvénile tombait et elle se renfermait de nouveau dans son indifférence.

Maintenant elle savait la signification de ses incompréhensibles dédains et de ses instinctives répugnances. Elle avait compris sa propre valeur quand Lucius Harney, la regardant pour la première fois, avait perdu le fil de son discours et s'était appuyé, tout rougissant, sur le bord du bureau. Mais une autre sorte de timidité, dans ce moment même, était née en elle : c'était la terreur d'exposer aux regards vulgaires les trésors sacrés de son bonheur. Il lui était indifférent que les voisins la soupçonnassent de flirter avec un jeune homme de la ville ; mais elle ne désirait pas que tout le pays sût le nombre d'heures qu'elle passait en sa compagnie pendant ces longues journées de juin. Ce que Charity craignait le plus, c'était les inévitables commentaires arrivant aux oreilles de Mr Royall. Elle avait l'intuition que rien de ce qui la concernait n'échappait aux yeux de l'homme silencieux sous le toit duquel elle vivait ; et, en dépit de la latitude que North Dormer accordait aux couples d'amoureux, elle avait deviné que le jour où elle montrerait une préférence trop

marquée, Mr Royall pourrait, suivant son expression, « *la lui faire payer* ». De quelle façon? elle ne s'en doutait pas ; et sa crainte était d'autant plus grande qu'elle ne pouvait la définir. Si elle avait accepté qu'un des jeunes gens du village lui fît la cour, elle aurait eu moins d'appréhension : Mr Royall ne pouvait l'empêcher de se marier quand il lui plairait. Mais tout le monde savait que « flirter avec un gars de la ville » était une affaire bien différente, et moins avouable. Pas un village qui n'eût à montrer une victime de cette périlleuse aventure. Aussi, la terreur qu'elle avait de l'intervention de Mr Royall rendait-elle plus aiguë la joie des heures qu'elle passait avec le jeune homme. Cette joie s'augmentait encore de la peur d'être vue trop souvent en sa compagnie.

Comme Lucius Harney approchait, elle s'agenouilla, repliant ses bras derrière sa tête, dans cette pose indolente qui était sa façon particulière d'exprimer un profond bien-être.

— Vous savez, je vais vous emmener à la maison qui est au-dessous de Porcupine, — annonça-t-elle, triomphante.

— Quelle maison? Ah ! oui, cette vieille masure près du marais, habitée par des gens qui ont l'air d'être des bohémiens. C'est tout de même curieux qu'une maison ayant encore des traces de véritable architecture ait été bâtie dans un pareil endroit. Ces gens me font l'effet d'être de vrais sauvages... Pensez-vous qu'ils nous laisseront seulement entrer?

— Ils feront tout ce que je leur dirai, — dit-elle avec assurance.

Souriant à sa réponse, il s'étendit sur l'herbe, à côté d'elle.

— Tant mieux, — fit-il gaîment. — Je suis curieux de voir s'il subsiste encore à l'intérieur de la maison quelques traces de vieilles boiseries. Qui donc me disait, l'autre jour, que ces gens venaient de la Montagne?

Charity lui lança un regard de côté. C'était la première fois qu'il parlait de la Montagne autrement que comme d'un détail du paysage. Que connaissait-il à ce sujet, et que savait-il surtout des rapports qu'elle-même pouvait avoir avec cette mystérieuse région? Son cœur se mit à battre sous l'impulsion de la résistance instinctive qu'elle éprouvait toujours quand elle se croyait attaquée.

— La Montagne? Je n'ai pas peur de la Montagne, moi !

Harney parut ne pas comprendre son air de défi. Il était couché à plat ventre sur l'herbe, arrachant des brindilles de thym et les mâchonnant entre ses lèvres. Là-bas, au-dessus des replis des collines plus proches, la Montagne profilait sa masse violacée sur le ciel embrasé par le couchant.

— Il faudra absolument que je m'y rende un de ces jours, à cette fameuse Montagne. Oui, je voudrais voir, — continua-t-il d'un ton rêveur.

Les battements de cœur de Charity s'apaisèrent et elle se retourna pour examiner les traits de Harney. Évidemment, il n'avait pas la plus légère intention de lui faire de la peine.

— Qu'y ferez-vous, à la Montagne? — demanda-t-elle.

— D'abord, ce doit être un endroit curieux. Il paraît qu'il y a une colonie, composée de hors-la-loi qui y ont fondé une petite république indépendante. Vous avez dû en entendre parler ; on m'a même assuré qu'ils s'arrangeaient pour n'avoir aucun rapport avec les gens des vallées. Ils les méprisent. Ce sont de véritables sauvages, m'a-t-on dit ; mais qui doivent avoir pas mal de caractère.

Charity ne saisissait pas très bien le sens des mots « avoir pas mal de caractère », mais la façon dont Harney les avait prononcés trahissait une secrète admiration qui l'étonnait. Elle sentit grandir sa curiosité. Pour la première fois elle s'étonna de savoir si peu de chose sur la Montagne. Jamais elle n'avait demandé de détails et personne ne lui en avait offert. North Dormer tenait la Montagne en suspicion et manifestait son mépris plutôt par des insinuations mystérieuses que par un commentaire explicite.

— Comme c'est curieux, — continua-t-il, — de songer que là-haut, si près, sur la crête de cette montagne que nous voyons d'ici, il y a un petit groupe d'individus qui se fichent de tout le monde...

Ces mots firent tressaillir Charity. Ils semblaient lui livrer la clef de ses révoltes et de ses obscurs défis, et elle se sentit impatiente d'en entendre davantage.

— Je ne connais pas grand'chose sur la Montagne et sur ceux qui l'habitent. Y a-t-il longtemps qu'ils sont là? — demanda-t-elle.

— Personne ne le sait exactement. On m'a dit, à Creston, que les premiers colons furent des cheminots employés à construire, il y a quarante ou cinquante ans, le chemin de fer entre Springfield et Nettleton. Certains d'entre eux, s'étant mis à boire, eurent des démêlés avec la police et s'enfuirent. Ils se cachèrent dans la forêt. Un ou deux ans plus tard, le bruit se répandit qu'ils habitaient la Montagne. Sans doute, d'autres vagabonds les rejoignirent... et des enfants sont nés. On dit qu'ils sont maintenant un peu plus d'une centaine. Ils semblent vivre tout à fait en dehors de la civilisation. Pas de juridiction, pas d'école, pas d'église; jamais un officier de la loi ne va là-haut s'enquérir de ce que l'on fait. On prétend que la crainte d'un mauvais coup entre pour beaucoup dans cette indifférence. Que raconte-t-on sur eux à North Dormer?

— Je ne sais pas. On dit que ce sont de méchantes gens.

— Vraiment? — fit-il en riant. — Eh bien, nous irons les voir ensemble, voulez-vous?

Elle rougit, et se tournant brusquement vers lui :

— Vous n'avez sans doute jamais entendu dire que moi, je viens de la Montagne. On m'en a ramenée quand j'étais toute petite.

— Vous?

Il s'était à demi relevé, la regardant avec un intérêt plus vif.

— Vous êtes de la Montagne? Comme c'est curieux! C'est sans doute à cause de cela que vous êtes si différente...

Elle sentit la joie la baigner jusqu'au fond de l'être. Il la louait... et parce qu'elle venait de la Montagne!

— Suis-je... si différente? — balbutia-t-elle, feignant l'étonnement.

— Oh! combien.

Il prit sa petite main hâlée et y mit un léger baiser.

— Allons! — dit-il, — en route.

Il se leva, secoua les brins d'herbe qui s'étaient attachés à ses vêtements et s'écria :

— Quelle bonne journée!... Où irons-nous demain?

(A suivre.)

EDITH WHARTON

UN CHEF POLONAIS

LE BRIGADIER JOSEPH PILSUDSKI

I

Ceux qui ont lu dans les histoires ou dans les romans du second Empire, dans Michelet ou dans Lamothe, le martyre épique de la Pologne, avec ses insurrections, ses sociétés secrètes, ses complots, ses faucheurs de la mort, ses déportations en Sibérie, se disent peut-être que tout cela est bien fini, et que la Pologne héroïque a fait son temps, comme beaucoup de choses pittoresques qu'ils pensent ne plus trouver que dans les livres.

Ceux-là se trompent. Il y a des Polonais — dont on saura l'œuvre demain — que les destins de leur patrie obligent aujourd'hui, en terre étrangère, à défendre la cause nationale, sans gouvernement, sans diplomatie officielle, sans fonctionnaires attitrés, rédigeant des mémoires, sollicitant des entrevues et habitués aux antichambres des chancelleries. Et puis il y a les rôles plus voyants, dans le style classique des grands agitateurs polonais. Entre beaucoup d'aventuriers médiocres se détache la figure d'un homme qui a présentement la cinquantaine et qui a déjà le nimbe de la légende autour du front. Celui-là est bien fait pour plaire aux nostalgiques

amants de la Pologne aventureuse. Sa popularité en Pologne, nous ne saurions l'imaginer. Son rôle, qui est de toute première importance, on l'ignore entièrement chez nous. Son nom, c'est à peine si quelques-uns le connaissent.

Jusqu'ici, semble-t-il, il eût été inutile et peut-être nuisible de parler avec quelque détail, en France, de Joseph Pilsudski. Nous sommes très mal informés des choses polonaises, qui sont complexes par elles-mêmes, et qui évoluent avec une grande rapidité. Pilsudski s'y trouve mêlé si étroitement, sa popularité extraordinaire a été exploitée de telle manière par certains partis hostiles aux Alliés, qu'il aurait été difficile de mettre en valeur le sens véritable de son action. Aujourd'hui la situation a changé, et les équivoques ne sont plus possibles. La révolution russe a clarifié la question polonaise. Les derniers événements placent la physionomie de Pilsudski dans son vrai jour. L'heure est venue de dire ce qu'il est.

II

« C'est un héros », disait de lui, voici deux ans, un journal de Varsovie dont la doctrine politique était radicalement opposée à la sienne. Un pareil hommage nous met à l'aise pour attirer l'attention sur cet homme qui a été notre ennemi, puisqu'il a combattu la Russie, contre laquelle il s'est jeté dès le 6 août 1914 avec une poignée de volontaires. Très connu avant cette équipée, il a vu croître de jour en jour une renommée qu'il n'a pas mise, hâtons-nous de le dire, au service des États du centre, mais au service de son pays. Chef d'une brigade des légions polonaises, puis membre du Conseil d'État de Varsovie, il n'a cessé de lutter pour l'indépendance pure et simple de la Pologne, en refusant de se livrer à ceux dont il avait cru devoir accepter la collaboration.

Pilsudski est pour beaucoup de Polonais un symbole, celui de l'irrédentisme national. Pour nous, il est le symbole de la situation terrible où a été mis son pays par les équivoques et les fautes de la diplomatie européenne. Né en Lithuanie, dans le gouvernement de Vilna (en 1867), il est de ceux qui,

ayant souffert et ayant connu la Sibérie, n'ont pas eu la force de dominer leurs souvenirs; le jour où est venue la grande guerre, malgré leur amour des démocraties occidentales, ils ont saisi l'arme qui s'offrait, et se sont aveuglément jetés contre le tsarisme exécré. Sa famille, qui appartenait presque à l'aristocratie terrienne, était passée au rang de la noblesse moyenne. Abandonnant leurs domaines, ses parents étaient venus s'établir à Vilna. C'est là qu'il fit ses études. Son enfance fut toute pleine de rêves héroïques. On parlait autour de lui de la dernière insurrection, celle de 1863. On commentait avec épouvante, et en secret, les actes de Mouraviev « le Pendeur ». Il étudia l'histoire de sa patrie, les questions sociales, les récits clandestins des persécutions russes. Avec un frère, il forma dans la jeunesse de Vilna un petit cercle où l'on apprenait ensemble toutes les choses qu'il fallait savoir pour être un jour de grands patriotes et secouer le joug des tyrans. Ce fut le premier acte de sa vie de conspirateur.

A dix-huit ans, en 1885, ses études secondaires étaient terminées. Il partait à l'Université de Kharkov pour y faire sa médecine. Mais des troubles éclatèrent parmi les étudiants, la police établit que Pilsudski était un des meneurs, et il fut expulsé de l'Université.

Le voilà revenu à Vilna, où il travaille seul, perfectionnant son instruction, mûri déjà par cette première épreuve. Une affaire plus grave arrive en 1887. Il s'aventure dans un maladroit complot contre le tsar Alexandre III, est arrêté et condamné à cinq ans de déportation en Sibérie Orientale. A son retour de captivité, loin d'être assagi, il est plus résolu que jamais à mener la lutte contre la Russie. A Vilna, où il s'établit de nouveau, il noue des rapports étroits avec les socialistes patriotes. C'est l'époque où se constitue en Pologne le « Parti Polonais socialiste » qui associe étroitement les revendications nationales aux revendications sociales. Pilsudski est un des organisateurs du parti, dont le rôle est aujourd'hui considérable. Il ne se contente pas d'y être affilié, il en devient très vite un des membres les plus militants.

Le 12 juillet 1894, il lance le premier numéro d'une feuille socialiste, le *Robotnik* (*l'Ouvrier*), dont il est à la fois l'imprimeur et le rédacteur. Pour être plus en sûreté, il transporte son

imprimerie de Vilna à Lodz. Mais la police russe le découvre, confisque tout. Pilsudski simule la folie. On l'enferme dans un pavillon spécial de la citadelle de Varsovie, puis à Pétrograd, à l'hôpital Saint-Nicolas. Parmi les étudiants en médecine de la capitale se trouve un certain Alexandre Sulkiewicz, qui appartient au Comité central du « Parti Polonais socialiste ». Sulkiewicz réussit à se faire admettre comme interne à l'hôpital Saint-Nicolas. Un jour, le 13 mai 1901, il fait venir Pilsudski chez lui pour une consultation. La visite se prolonge, on frappe, on finit par entrer. L'interne et son malade avaient disparu.

Par Revel, Riga, Kiev, Pilsudski arrive en Polésie, d'où il passe en Galicie. Il séjourne quelque temps à Cracovie, puis se transporte à Londres, puis revient à Cracovie, où il s'établit en 1902.

La Pologne allemande et la Pologne russe étaient sous le joug. On lui avait dit que la Galicie était le foyer de l'esprit national. Il la trouva surtout assoupie dans le loyalisme autrichien et livrée aux coteries de partis dont les horizons ne dépassaient guère la frontière. Quel abîme entre cette province presque heureuse, presque oublieuse, et la frémissante vie secrète de Posen, de Varsovie et de Vilna ! Étouffant dans ces cadres, il se reprit à rêver le large et l'aventure. Et soudain il lui sembla que l'heure des grandes œuvres était venue. La Russie maudite entrait en guerre avec le Japon.

Il avait un ami, Titus Filipowicz, que les Allemands viennent d'expulser de Varsovie. Avec lui il s'embarqua pour le Japon, et alla y proposer au mikado un plan de soulèvement de la Pologne, qui se jetterait sur les derrières de la Russie. Le projet n'ayant pas abouti, il retourna en Pologne russe et travailla fiévreusement, en courant mille risques, à y fomenter la révolution. Il créa dans le prolétariat ouvrier une première organisation de guerre. Cette œuvre hâtive ne donna aucun résultat appréciable. En novembre 1904, une démonstration inspirée par Pilsudski, à Varsovie, aboutit à une vaine et sanglante échauffourée sur la place du Théâtre.

L'échec des efforts entrepris pour mettre à profit la guerre russo-japonaise et la révolution russe ne découragea cependant pas Pilsudski. Il put se rendre compte que l'avènement du

régime constitutionnel en Russie ne modifiait à peu près en rien la situation de son pays. Il s'accrocha avec plus d'énergie que jamais à une conception qui était désormais très nette dans son esprit : préparer les masses ouvrières à un effort armé méthodique, les rendre capables de se mesurer avec des troupes régulières, c'est-à-dire mettre l'art militaire contemporain au service de la révolution politique. Il se plongea dans l'étude des questions techniques militaires, achetant les manuels allemands et français les plus récents, réfléchissant sur les leçons qui se dégageaient des dernières guerres. Ce qu'il apprenait dans les livres, il le répandait secrètement dans la jeunesse, parmi ceux qui avaient essayé d'agir en 1904 et 1905. Pendant deux ou trois ans, on voit des détachements révolutionnaires, insaisissables, méthodiquement organisés, opérer contre les caisses de l'État russe, contre la police, contre les services de l'armée, une série d'attentats dont l'audace est invraisemblable. Les sommes sur lesquelles ils mettent la main sont réunies à Minsk Mazowiecki, où elles alimentent le trésor de guerre. Au noyau des terroristes sincères se mêlent bientôt des éléments troubles. Le public s'affole, les socialistes eux-mêmes finissent par hésiter, et une scission se produit parmi eux. Pilsudski entraîne avec lui, dans la fraction révolutionnaire du parti, un grand nombre d'adeptes énergiques, mais c'est la fin des organisations terroristes.

III

Ce dernier mécompte marque une étape nouvelle dans les idées de Pilsudski. Il le convainc définitivement que la méthode du romantisme terroriste est infructueuse, qu'il faut trouver une base solide d'action, et qu'au lieu d'organiser dès aujourd'hui des coups de main, il convient de préparer l'avenir en constituant des cadres militaires réguliers, l'ossature d'une future armée de volontaires, qu'on lancera dans la mêlée européenne à la première occasion propice.

Ce programme positif et concret, lui et ses partisans ne pouvaient le réaliser en Pologne russe. Ils se tournèrent vers

la Galicie, où ils pouvaient espérer que le gouvernement de Vienne serait favorable à leurs plans. Avec deux hommes qui devaient jouer un rôle marquant dans la guerre européenne, Ladislas Sikorski et Casimir Sosnkowski, Pilsudski créa à Cracovie, en 1908, l' « Union de l'action armée » qui resta secrète jusqu'en 1910. Il profita de la crise politique due à l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine pour obtenir de Vienne que sa ligue, devenue « Union des Sociétés de tir », reçût l'autorisation légale; les magasins de l'État prêtèrent même à l' « Union » des fusils pour ses exercices. Si Pilsudski avait son plan, le gouvernement de François-Joseph avait aussi le sien. Les socialistes lui promettaient, en cas de guerre, de provoquer un soulèvement dans la Pologne russe, et il promettait, quant à lui, de les appuyer, de leur fournir des armes, et de contribuer à la réalisation d'un programme politique qu'il s'abstenait soigneusement de préciser.

Le jeu était délicat et pouvait réserver des surprises. On le vit assez dans la suite. En attendant, tout allait bien. Pilsudski et ses amis développent leurs plans tout à l'aise, créent un « Trésor militaire polonais », préparent dans deux écoles militaires un cadre d'officiers et de sous-officiers, et étendent à travers la Galicie leur réseau d'organisations avec le concours du ministère de la Guerre autrichien. Seules, certaines convenances les obligeaient à demeurer dans le demi-jour de la conspiration.

Quand l'œuvre eut pris forme en Galicie, Pilsudski se préoccupa d'assurer la liaison avec les organisations révolutionnaires de la Pologne russe, qui acceptèrent entièrement ses directives. Leurs affiliés se réunissaient en secret pour étudier les derniers manuels de stratégie et de tactique. Ils s'initiaient à la pratique de la guerre, la nuit, dans les bois, protégés par des sentinelles. Un essai de mobilisation générale fut tenté pendant l'hiver de 1913.

Pour obtenir une coordination plus étroite de leurs efforts, les socialistes des deux provinces et certains partis avancés constituèrent en 1912 une « Commission provisoire des partis indépendantistes fédérés ». L'année suivante, Pilsudski en devenait le chef. Animé d'une russophobie violente, qui n'était pas pour déplaire au gouvernement de Vienne, ce bloc de

partis, auquel beaucoup d'éléments nationaux restaient étrangers, inclina de plus en plus à l'austrophilisme, et l'on vit, peu de mois avant la guerre, les « Tirailleurs » de Pilsudski défiler dans les rues de Vienne, lors d'un congrès, en compagnie des *Jungschützen* et des *Schützenvereine*.

Si plus d'un Polonais, même dans ces milieux avancés, était un loyaliste autrichien sérieux, tel n'était pas le cas de Pilsudski. L'Autriche n'était pas pour lui une fin, mais un moyen. Les ambitions qu'elle avait, il voulait seulement les tourner au bénéfice de la cause nationale. Il trouvait dans la monarchie un point d'appui, rien de plus. Elle lui permettait de centraliser en Galicie une vaste entreprise de préparation militaire qui dépassait les limites de la Pologne elle-même pour s'étendre un peu partout, en Suisse, en Belgique, en France, en Allemagne, et jusque dans le nouveau monde.

Un ami de Pilsudski, grand romancier, cœur généreux, durci par douze ans de bagne en Sibérie, Venceslas Sieroszewski a publié récemment quelques souvenirs de cette époque. Il est de ceux qui ont connu de près la France et qui l'aiment d'instinct, mais que leurs infortunes personnelles et la haine du régime tsariste ont jetés dans les rangs de l'armée autrichienne. Il raconte que, dès 1911, des émissaires de Pilsudski venaient à Paris pour essayer d'y constituer, parmi la jeunesse de la colonie, un groupe de « Tirailleurs ». Les débuts ne furent pas encourageants. Sieroszewski trouva que la colonie polonaise était « pusillanime ». Dans l'hiver de 1912 le mouvement fit quelques progrès, encouragé qu'il était par la guerre balkanique et les perspectives d'une guerre européenne, qui semblait maintenant toute prochaine. On acheta des manuels et règlements militaires. On se procura des brownings et des fusils. Un lieutenant des armées autrichiennes donna des conseils. On s'exerçait dans un grand atelier de la rue Vercingétorix, et l'on suivait des cours théoriques dans un autre atelier de la rue Notre-Dame-des-Champs. Un officier de l'armée française, paraît-il, y faisait des conférences. Le dimanche et les jours de fêtes, on partait au petit jour à Meudon, à Neuilly, à Montreuil ou à Charenton. On y apprenait le métier de combattant, au grand ahurissement des paysans et des gardes champêtres. On cassait aussi beaucoup de pipes dans les

tirs de banlieue. La préparation continua ainsi pendant toute l'année 1913. Au commencement de 1914, Pilsudski vint passer en revue le groupe parisien de ses « Tirailleurs » et se montra satisfait de leur préparation. Il fit même, dans la salle de la Société de Géographie, une conférence à laquelle apparemment personne en France ne prit garde.

Nous étions tellement loin de nous douter des choses qui allaient arriver ! Cette année-là, en janvier, je me trouvais dans une petite maison des environs de Paris. Un soir, comme il faisait grand vent et qu'il tombait une pluie glacée, on frappa à la porte de cette maison, et un homme entra, qui était notre romancier socialiste. J'avoue bien que j'étais à cent lieues de penser que ce personnage-là faisait du maniement d'armes clandestin dans les ateliers du quartier Montparnasse, et que, peut-être, par cette nuit d'hiver, il venait de se livrer à des exercices de topographie et d'orientation pour se préparer au renversement du tsarisme. Savait-il lui-même, et ses amis savaient-ils, quand ils virent à Paris leur Pilsudski, qu'ils allaient le retrouver bientôt, au bord des Carpathes, et pour la vraie guerre appelée de tous leurs vœux? Et les indigènes de la banlieue, qui surprenaient ces étudiants et ces hommes mûrs, pacifiques abonnés des crèmeries du Quartier latin, en train de marcher par quatre ou de se déployer en tirailleurs, se doutaient-ils qu'ils avaient affaire à des fils héroïques et fous de cette Pologne dont on ne parlait plus chez nous depuis le second Empire? Dans les Légions polonaises qui ont combattu la Russie aux défilés des Carpathes et sur le Stockhod, on chantait — mais je crois qu'on ne la chante plus — une chanson de route qui est née, voici trois ou quatre ans, sur les bords de la Seine :

Regarde ces museaux-là,
C'est la Légion de Paris...

IV

Avant de suivre les actes de Joseph Pilsudski au cours de la guerre européenne, il est peut-être bon de se faire une idée

un peu précise de sa personne. Tous ceux qui l'ont approché gardent l'obsession de son regard. Sous des sourcils broussailleux, deux yeux bleus d'acier, enfoncés dans le crâne, et qui vous engourdissent. Ses soldats connaissent bien leur influence magnétique. Avec ses grosses moustaches, son allure carrée, sa prononciation défectueuse (il dit qu'il a laissé ses dents en Sibérie), il produit d'abord un effet singulier et contradictoire de rudesse et de bonté, de timidité et de résolution. Il y a bien de tout cela en lui, comme en beaucoup de sectaires et de héros, surtout slaves. Il a l'horreur du mal, et cependant, pour l'idée, il fera des choses terribles. Certains de ses actes ou de ses mots le font accuser par ses ennemis de poser parfois au Napoléon ou au Bismarck, et il a pourtant des modesties qui déconcertent et donneraient à croire qu'il n'a pas la conscience de son rôle. Il n'est pas orateur, et n'a écrit que des livres de stratégie. Il parle peu, il agit. Toute sa culture, générale ou technique, qui est très étendue, il la met au service de son œuvre. Son mysticisme polonais est discipliné et positif. Il a une espèce de génie d'organisation, le don d'animer les hommes jusqu'à la mort. Et cette vertu lui vient de deux qualités, qui sont le mépris complet du risque et une volonté formidable qui va droit.

Un Polonais, établi à Copenhague, écrivait en février dernier à un compatriote de Russie : « Cet homme se décide difficilement, il donne même l'impression d'être indécis, il aime de temps en temps « hamlétiser », mais quand une fois il s'est résolu à quelque chose, alors il est prêt à attraper le diable lui-même par les cornes. »

Parmi tous les documents qui témoignent de son extraordinaire ascendant sur ses troupes, je ne citerai que ce passage d'une lettre qu'écrivait un de ses soldats en novembre 1915 : « Notre Pilsudski ! je n'ai pas de mots pour apprécier notre chef. Il est tant aimé des soldats qu'un ordre de lui donne à tous je ne sais quel courage inouï, que les forces croissent jusqu'à l'impossible, que les yeux flambent, et que derrière lui nous sommes prêts à aller dans l'Enfer et à vaincre. Nous l'avons vu maintes fois, pendant la bataille, dans les tranchées de première ligne. Les regards brillaient, tournés vers le chef bien-aimé, le cœur se haussait, car nous étions sûrs qu'avec

notre Pilsudski rien de mal ne pouvait nous arriver. Il mène la bataille comme dans le creux de sa main. »

On pourrait dès aujourd'hui faire un volume ou tout au moins une forte plaquette avec les poésies auxquelles la légende de Pilsudski a donné naissance, et qui célèbrent pour le présent et pour l'avenir les péripéties notables de sa geste. Voici, en manière de spécimen, quelques strophes d'une de ces productions. Elle a paru l'année dernière dans une revue polonaise d'Amérique :

D'une toile de Matejko [1] on dirait que tu es descendu. — Tu nous regardes avec ton visage de Mars, — et dans tes yeux, qui songent à la Pologne, — se mêle à la gravité je ne sais quelle bonté triste.

Durant de longues années tu as tendu l'oreille, — rêvant à la vieille prophétie de Wernyhor, — que la tempête ferait gémir les bois polonais, — et que des cendres sacrées se lèverait l'Esprit-Vengeur.

Dans notre nation ont été beaucoup de fautes, — et le sommeil de la mort pesait sur elle. — Toi seul tu attendais, patient, et tu avais foi — que viendrait l'heure des œuvres du glaive.

Aux murs de nos aïeux se rouillait le sabre, — sur le dos de leurs neveux pendait le knout barbare. — La Pologne dormait, Messire Pilsudski veillait, — chef des Légions, effroi des hordes russes.

Comme la foudre, tu es tombé sur l'oppresseur — quand a sonné l'heure de la réparation... Tu t'es montré digne, toi notre dernier chef, — de ceux qui jadis menaient les housards à la danse... Dans les chaumières nous suspendons ton image.

Holà ! de nouveau siffle et tourne le sabre polonais. — La peur a convulsé l'engeance mauvaise des Kalmouks. — Messire Pilsudski mène ses aiglons, — Pilsudski, chef des Légions, l'effroi des hordes russes.

1. Célèbre peintre d'histoire qui a fixé dans une série de compositions gigantesques les scènes principales des annales polonaises. Il a été membre de l'Institut de France. Il est mort en 1893.

V

La rapidité foudroyante des événements européens, dans les derniers jours de juillet 1914, déconcerta complètement les patriotes révolutionnaires tant en Pologne russe qu'en Galicie. La mobilisation russe enleva aux organisations secrètes, avant qu'elles eussent le temps de s'orienter, un grand nombre de ceux qui auraient pu servir dans leur future armée.

Le 3 août, un placard était collé sur les murs de Varsovie : « Polonais ! A Varsovie s'est constitué un Gouvernement Provisoire. Le devoir de tous les Polonais est de se grouper solidairement sous son autorité. Le commandement des forces militaires polonaises a été donné à Joseph Pilsudski, aux ordres de qui tous doivent obéissance. »

Pilsudski ne perdit pas de temps. Immédiatement il décréta la mobilisation des sociétés galiciennes de préparation militaire. 1 500 à 2 000 hommes répondirent à son appel. Il les réunit à Krzeszowice, petite localité au nord-ouest de Cracovie et toute voisine de la frontière russe. L'autorité autrichienne leur distribua des fusils d'un vieux modèle, rouillés, sans baïonnettes, et quelques paquets de cartouches. Les ceinturons manquaient. Le mécontentement éclata parmi les volontaires. Pilsudski paya d'audace, réunit les mutins, annonça la proclamation à Varsovie d'un Gouvernement National qui lui avait confié le commandement suprême, et fit savoir, en menaçant les réfractaires, qu'il prenait la pleine responsabilité de ses actes... « Quoiqu'il faille marcher avec des Werndl (fusils de rebut) contre les canons, si le succès ne vient pas, j'en répondrai avec ma tête. » La majorité se laissa convaincre.

Le 6 août, cette poignée d'hommes franchit la frontière. Pilsudski avait confié le soin de former le premier escadron de lanciers à un de ses meilleurs seconds, Belina, qui était venu à Paris, trois ans plus tôt, pour y organiser le groupe de « Tirailleurs ». Le matin où Pilsudski donna le signal du départ, l'escadron de Belina était représenté par huit cava-

liers, étudiants d'université. Deux jours après, on était à vingt-cinq kilomètres de la frontière, et l'on prenait possession de la petite ville de Miechow. Poursuivant son raid, Pilsudski remontait vers le nord-est et enlevait rapidement Kielce.

Il s'arrêta là quelque temps, voulant se renforcer et préparer une poussée nouvelle, qui, cette fois, le porterait jusqu'au grand but, Varsovie. Il ouvrit des ateliers et des magasins, qui trouvèrent immédiatement le personnel professionnel voulu, préparé en temps de paix par les organisations militaires secrètes. A deux pas des Russes, il instruisit les volontaires nouveaux, acheva d'abord la formation d'un premier régiment, créa plusieurs escadrons ; il disposait, après moins d'un mois, de toute une brigade convenablement équipée. En même temps, dans les diverses localités qu'il occupait, il mettait sur pied des milices, organisait l'autorité civile et appelait les notables à l'administration publique.

Tout cela, évidemment, avait un intérêt stratégique médiocre, mais Pilsudski comptait exercer une forte impression morale et entraîner derrière lui la masse de ses compatriotes. En réalité, il avait mal mesuré la longueur du chemin qui le séparait de Varsovie. Il fallait, pour y atteindre, un ensemble de conditions, et il devait s'apercevoir bientôt qu'elles lui manquaient. La première était la sincérité du gouvernement viennois; la seconde, la bonne volonté de Berlin; la troisième, l'accord des Polonais entre eux. Pour ce qui est de l'Autriche et de l'Allemagne, on verra de reste, dans la suite, quel fond on pouvait faire sur leurs dispositions. Pilsudski ni aucun de ses amis ne se doutaient à quel point François-Joseph était asservi à Guillaume II. Derrière l'Autriche sournoise qui les avait dupés, ils n'allaient pas tarder à voir surgir la Prusse impérieuse et défiante. Quant à l'opinion polonaise elle-même, elle était infiniment moins cohérente que Pilsudski ne l'avait pensé.

En Pologne russe, où il venait d'entrer, l'immense majorité, par instinct ou par raison, répugnait profondément à se jeter dans les bras des puissances centrales. On détestait le tsarisme et ses *tchinovniks* (fonctionnaires), mais l'on n'avait point de haine pour le peuple russe, qui combattait maintenant le

germanisme avec les démocraties occidentales. Le Gouvernement Provisoire annoncé le 3 août ne vit jamais le jour. Pilsudski lança vainement, en passant la frontière, une proclamation « Au peuple polonais », l'invitant à briser ses fers. Le 22 août, à Kielce, dans un de ses premiers ordres du jour, il avouait à ses soldats que les Polonais étaient « passifs », incapables d'une action « homogène et vigoureuse ».

Puisque la Pologne russe (ou « Royaume[1] ») se dérobait, il ne restait à Pilsudski que la ressource de chercher son point d'appui en Galicie. De ce côté aussi l'attendaient de terribles désillusions. On a vu plus haut qu'en 1912 les partis socialistes et radicaux du Royaume et de Galicie avaient créé une « Commission provisoire des partis indépendantistes fédérés », et que cette Commission avait été l'âme de tout le mouvement militaire antérieur à la guerre. Une fois proclamé à Varsovie le Gouvernement Provisoire, elle publia le 10 août un manifeste, à Cracovie, pour annoncer qu'elle le représentait en Galicie. Les patriotes révolutionnaires semblaient donc à cette date être assurés de l'hégémonie. Mais ils se heurtèrent à un double obstacle. D'une part, en Galicie tout comme dans le Royaume, un grand nombre de patriotes indépendants n'étaient pas disposés à s'engager dans une lutte contre la Russie, et ils ne tardèrent pas à se retrancher dans la neutralité. D'autre part—et surtout—la représentation parlementaire des Polonais professait un loyalisme autrichien résolu, et ne concevait guère la cause polonaise qu'en fonction des intérêts de la monarchie. Le premier acte des députés polonais au Reichsrat avait été d'affirmer, le 2 août 1914, leur attachement indéfectible aux Habsbourg, en se bornant à une vague allusion au problème national polonais. Le radicalisme des socialistes les effrayait, mais ils applaudissaient à leur russophobie. Puissamment soutenus par Vienne, ils travaillèrent à les accaparer, et y réussirent à souhait. Six jours après s'être proclamée la représentante du Gouvernement Provisoire de Varsovie, la fameuse Commission des partis indépendantistes capitulait aux mains des partis bourgeois et

1. C'est ainsi que l'on désigne couramment la partie du domaine polonais attribuée à la Russie par les traités de 1815 sous le nom du « Royaume du Congrès ».

démocrates gouvernementaux. Ce jour-là, le 16 août, elle fusionnait avec le club des députés ou « Kolo », pour constituer un « Conseil National Suprême ». Le Gouvernement Provisoire cessait d'exister, et il était soigneusement stipulé que tous les groupes s'engageaient « à rester éloignés de toute ligue secrète analogue qui ne serait pas créée par un accord entre le Conseil National Suprême et les organisations du Royaume ». En même temps, il était décidé que l'on mettrait sur pied des « Légions polonaises » directement soumises à l'autorité du Conseil National Suprême.

Les archives nous diront peut-être un jour dans quelles conditions ce pacte a été conclu. D'ores et déjà il est vraisemblable que le gouvernement de Vienne, inspiré par celui de Berlin, y est intervenu activement pour se rendre maître d'un mouvement dont l'Allemagne, qui voyait loin, avait des raisons de s'alarmer. Ne savait-on pas en Pologne que, dès cette date, à propos d'un manifeste projeté de François-Joseph aux Polonais, le Ballplatz et la Wilhelmstrasse n'étaient pas d'accord? L'Allemagne prenait ombrage de tout ce qui pouvait encourager les ambitions nationales des Polonais. Pilsudski commençait à l'embarrasser. L'institution des Légions ruinait son œuvre à lui, et, tout en donnant aux Polonais une apparence de satisfaction, elle permettait de contrôler étroitement leurs actes.

Dès le début, il apparut que ces Légions, de la création desquelles une majorité de conservateurs et de démocrates galiciens porte la responsabilité, n'étaient pas autre chose qu'une sanglante mystification. Le généralissime des armées austro-hongroises, l'archiduc Frédéric, fixa leur organisation par un ordre du 27 août. A part le commandement qui était polonais, et certains détails d'uniforme, elles étaient assimilées aux unités du landsturm autrichien ; elles prêtèrent le même serment que celles-ci le 4 septembre, et la cérémonie avait été arrangée de telle manière que la plupart des soldats n'entendirent pas la formule. Malgré l'impression détestable produite par ces faits et un grand nombre de défections dans les éléments de Galicie Orientale, on réussit à mettre sur pied deux régiments. A peine étaient-ils instruits qu'on les expédiait, le 1er octobre, non pas dans le Royaume pour libérer la patrie,

mais dans les Carpathes pour couvrir l'empire de François-Joseph.

Pilsudski et ses amis socialistes n'ont-ils pas compris? Ont-ils été dupes du pacte du 16 août? On peut affirmer que non. Ils ont simplement cédé à des nécessités, et, s'ils renonçaient officiellement à toute initiative, ils étaient bien décidés à poursuivre leur action. Pilsudski, dans son ordre du jour du 22 août, annonce à ses troupes les décisions récentes, en leur recommandant la discipline. Pendant l'offensive autrichienne d'octobre 1914, il obtient pour sa brigade l'honneur de former l'avant-garde. Après de sanglants combats et une rude retraite, elle est transférée, comme les deux régiments galiciens, dans les Carpathes. Mais Pilsudski, obligé d'obéir, ne perd pas de vue son objectif. A la fin d'octobre, il réussit à faire pénétrer à Varsovie un officier de son état-major, le docteur Thadée Zulinski. Celui-ci s'affuble du pseudonyme de Roman Barski, prend le commandement des organisations de « Tirailleurs » que la Russie n'a pas mobilisés, et les groupe dans les cadres d'une nouvelle ligue clandestine, qui reçoit le nom d'« Organisation Militaire Polonaise ». Où était la promesse faite le 16 août de ne créer aucune organisation conspiratrice sans l'aveu du Conseil National Suprême de Cracovie? Pilsudski, indépendant, uniquement soucieux du bien national, s'émancipait des clans étroits et revenait à sa vieille méthode, hors du contrôle des loyalistes et de celui des puissances centrales. « L'Organisation Militaire Polonaise, dit le paragraphe 6 des statuts, est une ligue non politique, groupant des hommes à convictions diverses, et qui ne peut se soumettre qu'à un gouvernement national que reconnaîtront elles-mêmes les légions polonaises. Elle ne subit et ne peut subir l'influence d'aucune organisation politique indépendantiste. »

Cette ligue, qui est devenue dans la suite le cauchemar des partis galiciens, patrons officiels des Légions, a trouvé le moyen de créer plusieurs centres d'instruction militaire. Opérant sur les derrières de l'armée russe et menant une guerre de partisans, ses détachements volants réussirent plusieurs coups de main assez sérieux pour que le grand-duc Nicolas, dans un ordre du jour de mai 1915, attirât l'attention sur les « attentats des fourrageurs polonais armés ». Lorsque les

Russes évacuèrent le Royaume, l'Organisation Militaire Polonaise fit tous ses efforts pour retenir le plus grand nombre possible de mobilisables et pour acquérir un matériel de guerre. Elle en vint souvent aux mains avec les détachements en retraite. Depuis la prise de Varsovie, elle n'a pas cessé d'accumuler les moyens de lutte et de propager les doctrines de Pilsudski. Nous la retrouverons tout à l'heure à côté de lui, et en face des Allemands.

VI

Après une terrible campagne dans les Carpathes, au cours de l'hiver 1914-1915, les Légions furent appelées à participer à la grande offensive déclenchée en mai par les Austro-Allemands. Tout en reconnaissant les qualités manœuvrières de Pilsudski, on redoutait l'étonnant prestige qu'il avait aux yeux des volontaires polonais, et on le maintenait prudemment dans une situation de second plan, comme chef de sa première brigade. C'est à la tête de cette brigade qu'il fit tout le chemin des Carpathes aux marais de Polésie. On lui laissa la satisfaction d'entrer le premier à Lublin, enlevé par ses hommes, mais on lui refusa celle d'entrer à Varsovie. On fit prendre aux Légions la direction du nord-est. Elles traversèrent le Bug, et on les lança sur la Lithuanie.

Plus d'une fois, dans ses résolutions, le Comité National Suprême de Cracovie avait exprimé lui-même le vœu qu'au cas où Varsovie serait prise, l'honneur d'y entrer le premier fût réservé au corps de volontaires qui avaient ouvert la campagne. La déception fut profonde parmi eux, de voir que cet honneur était accordé aux Bavarois. Pilsduski en fut plus affligé encore que ses soldats. Dans l'ordre du jour qu'il leur adressait le 6 août 1915 pour l'anniversaire de leur entrée en Pologne russe, on sent l'amertume et un effort, un effort pour se raidir et aller quand même. « Il m'est pénible de ne pas pouvoir, après une année de guerre, vous annoncer des succès éclatants, de grands triomphes. Mais je suis fier de vous dire avec une assurance plus grande qu'il y a un an : En avant, mes

garçons ! Pour la vie ou pour la mort, pour la victoire ou la défaite, marchez, et par votre bravoure, réveillez la Pologne à une vie nouvelle et à la résurrection. »

Ni lui, ni ses amis politiques, tant dans le Royaume qu'en Galicie, ne pouvaient se méprendre sur le sens des derniers événements. C'était l'Allemagne, encore et toujours, qui s'offusquait de la gloire du « brigadier », et qui lui refusait l'auréole du triomphe.

L'Autriche, inerte, traînait à la remorque, incapable de soutenir le projet formé à Cracovie d'une réunion de la Galicie et du Royaume. En Galicie, la majorité loyaliste continuait à prôner les Légions sans réussir à en tirer aucun avantage pour la réalisation de son programme. Ses agents, répandus dans le Royaume, se mirent à y chercher des recrues. Pildsuski, lui, ne voulut pas ; il se mit en travers. Ses amis du Royaume, les indépendantistes, eurent le courage de publier le 1er septembre, moins d'un mois après la prise de Varsovie, un manifeste où ils condamnaient formellement la campagne d'enrôlement en faveur des Légions, et où ils déclaraient qu'une résolution définitive à cet égard ne pouvait être prise que par une représentation politique responsable. C'était désavouer et disqualifier publiquement le Comité National Suprême de Galicie. C'était dénoncer l'aveuglement de sa politique.

Il est vrai que ce Comité demandait avec insistance d'avoir la haute main sur le commandement des Légions. Mais on faisait la sourde oreille. Il est vrai qu'il réclamait la réunion sur le territoire du Royaume de toutes les unités de ces légions. Mais on ne les rassembla qu'en Volhynie où, après la campagne de Lithuanie, les troupes de Pilsudski allèrent rejoindre le 25 octobre les autres corps des Légions qui se battaient dans les Carpathes et à la frontière de Bessarabie. Jamais encore elles n'avaient subi d'aussi grandes pertes que celles que les Russes leur infligèrent sur ce nouveau théâtre de leurs opérations.

Après les épreuves de ce second hiver, Pilsudski et ses troupes se sentirent épuisés de corps et d'âme. A quoi bon cette tragédie? Où allait-on? Ni l'Autriche, ni l'Allemagne, quoiqu'elles eussent en main toute la Pologne, n'avaient encore manifesté l'intention de la rendre à elle-même, ni esquissé une solution quelconque du problème.

L'équivoque affreuse continuait. Il fallait en finir. En mars 1916, pour cause ou sous prétexte de maladie, Pilsudski obtenait une permission qui marque, en somme, la fin de son service actif. Il se rendait à Vienne, où il passait quatre jours en multiples visites auprès de personnages civils et militaires. Il arrivait ensuite à Cracovie, où les chefs du Comité National Suprême le fêtèrent bruyamment. Aux toasts dithyrambiques, il répondit par ces simples mots, qui durent sembler un peu amers : « Si je suis ici parmi vous, comme symbole de l'action militaire polonaise indépendante, je souhaite que la vôtre, poursuivie dans les limites définies, soit pareillement libre. » Deux ou trois jours plus tôt, le 25, ses amis d'extrême gauche du Royaume, groupés maintenant dans une vaste fédération, avaient adressé aux leaders galiciens un mémorandum où ils demandaient la dissolution pure et simple des Légions, dont l'aventure, disaient-ils, était peut-être « une des plus grandes tragédies que connaisse notre histoire ».

VII

Les choses en étaient au point qu'une crise prochaine paraissait inévitable. Pilsudski n'était pas homme à dévier. Il venait de sonder les milieux politiques galiciens, dont il avait vu l'étrange esprit, et les milieux militaires et diplomatiques de Vienne, où il avait touché du doigt l'incompatibilité des intérêts allemands et autrichiens, mieux que cela, l'entière subordination de ceux-ci à ceux-là. Et l'idée lui vint que, si Berlin s'obstinait à ne pas parler, le mieux qu'il aurait à faire serait de donner sa démission.

Il commença par ménager délibérément ses troupes, dont les Austro-Allemands faisaient un large emploi sur le Stockhod. Cette attitude lui valut une admonestation de son chef direct, le général Puchalski, par la voie de l'ordre du jour : « Un procédé de cette nature a des airs de résistance passive ; je ne le tolérerai pas. » Pilsudski prit prétexte de l'incident pour présenter sa démission.

C'était le 5 juillet 1916. L'Autriche, qui tenait à Pilsudski, ne voulut d'abord voir là qu'une démonstration irréfléchie.

Elle ne se décida que le 20 août à examiner sa lettre de démission. Pour mieux se faire comprendre, Pilsudski multiplia les actes d'indiscipline, retirant du front des éléments sans en aviser ses supérieurs. Les généraux allemands, qui le haïssaient, se décidèrent à demander sa mise à pied, dans un rapport où ils déclaraient « qu'ils ne pouvaient prendre, avec des brigadiers de cette sorte, la responsabilité du secteur qui leur avait été confié ». Ils y qualifiaient les actes de Pilsudski de « *Verneigerung der militarischen Diszisplin vor dem Feinde* » (refus d'observer la discipline militaire devant l'ennemi). Malgré l'insistance des généraux allemands, le haut commandant autrichien, qui connaissait les raisons profondes de l'attitude du brigadier, se contenta de lui accorder, « sur sa demande », un congé du 2 septembre au 15 octobre, à destination de Zakopane et Cracovie, en le chargeant de rédiger un mémoire sur les desiderata des Légions. Il alla même, paraît-il, jusqu'à lui offrir le commandement d'une division.

Objet des coquetteries de l'Autriche, il fut en même temps, à cette heure décisive, sollicité par l'Allemagne. Il prenait son congé en Galicie lorsqu'il fut appelé à Varsovie par le général Beseler, gouverneur de la zone allemande du Royaume. Au dire de deux légionnaires qui ont passé plus tard dans les lignes russes, Beseler lui fit savoir que l'on avait l'intention de créer un État polonais et d'y lever des recrues. Pilsudski protesta, déclarant qu'il ne pouvait être levé en Pologne qu'une armée nationale et indépendante. « Tant que mes Légions sont entières et tant que j'ai en main le glaive par lequel je défends la juste cause polonaise, je n'accepterai pas un tel acte d'ignominie. Sans la Galicie et sans la Posnanie, pas de Pologne, et, sans étendards polonais, pas d'armée polonaise. » Le gouverneur sursauta, puis se maîtrisa. Il fit un rapport à Berlin sur les déclarations de Pilsudski. Peu de temps après, dans la seconde moitié de septembre, le grand quartier général allemand déclarait au quartier général autrichien que la manière de régler l'affaire de Pilsudski, en lui octroyant un congé, était considérée comme une offense personnelle aux généraux allemands. Un ordre de Linsingen lui retira le commandement de sa brigade, et sa démission fut acceptée.

L'Autriche, pour essayer de sauver la situation, s'était avisée, quelques jours plus tôt, d'un moyen puéril qui consistait à décorer les Légions d'un nom nouveau. Devenues « Corps polonais de complément » elles n'en demeuraient pas moins dans la dépendance des États du centre. Malgré les articles d'une certaine presse, Pilsudski ne fut pas dupe de cet artifice, non plus que ses camarades, dont un grand nombre offrirent également leur démission. Leur chef moral n'étant plus là, les Légions se décomposaient très rapidement. L'Allemagne n'était pas fâchée de la crise, qui faisait perdre un sérieux atout à son partenaire de Vienne; mais elle comprit que la dislocation complète des Légions produirait un effet désastreux en Pologne, et qu'elle apparaîtrait aux yeux de l'Europe comme une défaite morale des puissances centrales. Le 6 octobre, sous prétexte de les mettre au repos, elle les retirait du Stockhod et les transportait à Baranowicze, au fond de la Lithuanie. Une fois leur chef éliminé, elles étaient maintenant à la discrétion de l'Allemagne.

VIII

Qu'allait faire Pilsudski? Ayant les mains libres, allait-il renoncer à son rêve? L'idée ne lui en vint même pas. L'Autriche ayant perdu la partie, il allait désormais se trouver face à face avec l'Allemagne, et engager contre elle un jeu redoutable. Son plan fut d'essayer de prendre pied dans le Royaume, de s'y appuyer sur les partis radicaux et socialistes, et de mettre en échec les projets militaires de Berlin, dont le transfert des Légions en Lithuanie était le prélude évident.

Pour comprendre le parti qu'il adopta, il faut savoir que, dans le Royaume et en Galicie, la situation politique était en gros la suivante : d'abord des éléments de droite, conservateurs ou démocrates, qui avaient une sympathie secrète pour les Alliés, et s'obstinaient depuis le début dans la neutralité, ensuite des éléments de gauche, qui ne tenaient pas à demeurer passifs, mais qui n'entendaient collaborer avec les États du centre qu'autant que l'indépendance de leur pays leur serait garantie. Enfin un groupe d'opportunistes, toujours puissants

en Galicie, qui se piquaient de réalisme et se préoccupaient avant tout des bénéfices au jour le jour. Ce dernier élément n'était pas fort dans le Royaume, mais il était appuyé énergiquement par les austrophiles de Cracovie, que les aventures des Légions n'avaient aucunement éclairés.

Tandis que Beseler, pour réaliser ses plans, cherchait le concours des opportunistes et de certains éléments flottants, Pilsudski s'appuyait sur les gauches et ne reculait pas devant la pensée d'obtenir la collaboration des droites. Et le duel commença. On était en octobre 1916. Le 6, la fédération des partis de gauche mettait secrètement en circulation un document où elle condamnait encore la politique cracovienne, approuvait la démission de Pilsudski, et se montrait de nouveau favorable au licenciement des Légions. Poussée par l'Autriche, qui tenait à ne pas perdre complètement cet atout, l'Allemagne se décida à une action sérieuse. A la fin du mois, Beseler arrangeait une délégation polonaise à Vienne et à Berlin. Les gauches n'y étaient pas représentées. Dans les conférences qui eurent lieu à cette occasion, le 23 et le 24, à Cracovie, Pilsudski plaida pour sa doctrine. La majorité loyaliste, qui d'ailleurs s'affaiblissait notablement, refusa de le suivre. Le 5 novembre, les États du centre proclamaient l'avènement d'un Royaume de Pologne qui ne comprenait ni les provinces polonaises de Prusse, ni même la Galicie.

C'était pour les opportunistes l'écroulement de tous leurs plans. Les faits apportaient une confirmation éclatante aux idées de Pilsudski et de ses amis. Il était prouvé que les États du centre n'avaient ni la volonté ni les moyens de réaliser une solution large de la question polonaise, et il apparaissait avec non moins d'évidence que leur unique préoccupation était d'arracher des hommes au pays pour en renforcer leurs armées.

Il pouvait sembler, à cette date, que leurs plans d'exploitation militaire, soigneusement élaborés par l'état-major allemand, avaient toutes les chances de réussir. Le 23 novembre, ils ouvraient les bureaux d'enrôlement. Les Légions étaient retirées de la Lithuanie et réparties dans différentes localités pour y assurer le recrutement. Il semblait que rien ne pût empêcher la combinaison d'aboutir, avec l'appui d'une presse aveugle.

Le bon sens du pays sut éventer le piège. Il se contenta en majorité d'une résistance passive. La résistance active vint de certains éléments de droite et des amis de Pilsudski. Le 1er novembre, la ligue dont ce dernier avait été l'initiateur, l'Organisation Militaire Polonaise, établissait à Varsovie même, la caisse centrale du « Trésor militaire polonais ». Quelques jours après, Sieroszewski, le romancier socialiste et grand ami de Pilsudski, dont on a rappelé plus haut quelques souvenirs parisiens, lançait une lettre ouverte où il flétrissait l'homme que la majorité galicienne avait donné à Beseler pour l'aider dans son entreprise de recrutement[1]. Dans un meeting organisé le 26 par les agents de Beseler, le public acclama Pilsudski et l'Organisation Militaire Polonaise. Il en fut de même le 1er décembre, quand la 2e brigade des Légions fit son entrée à Varsovie. La foule s'obstina à crier : « Vive Pilsudski ! Vive la première brigade ! Vive l'Organisation Militaire Polonaise ! » Les feuilles à gage se lamentèrent sur l'action « des forces occultes ».

Ces incidents et d'autres semblables firent comprendre à Beseler qu'il lui serait impossible d'arriver à ses fins en continuant à négliger les forces de gauche. A ce moment-là, il était engagé dans de pénibles négociations avec les partis pour mettre sur pied une espèce de gouvernement national qui devait porter le nom de « Conseil d'État ». Impossible d'aboutir à un accord. Il lui fallait cependant à tout prix ce Conseil d'État. Alors il oublia la scène de septembre et se résigna à faire appel à Joseph Pilsudski. Il conférait avec lui le 12 décembre et sollicitait son entremise. Pilsudski se sentait l'homme indispensable. Il se mit immédiatement en campagne.

Il avait toujours su élever les intérêts supérieurs de la cause nationale au-dessus des passions de groupes. Cette fois encore, il ne craignit pas de s'adresser aux droites, qui disposaient de la majorité dans le pays, et, à ce titre, revendiquaient un nombre imposant de sièges au Conseil d'État. Il soutint

1. Il s'agit du colonel Ladislas Sikorski, à qui le Conseil National Suprême de Galicie avait confié la haute direction des affaires intéressant les Légions, et qu'on a vu plus haut collaborer avec Pilsudski, avant la guerre, pour la création des diverses organisations militaires.

leurs prétentions, allant même un moment, paraît-il, jusqu'à déclarer qu'il n'entrerait pas dans un Conseil d'État où les droites n'auraient pas leurs représentants. Pour des raisons qu'on n'a pas à exposer ici, ses démarches n'aboutirent point; les droites restèrent dans leur réserve, et Beseler finit par constituer une liste où ne figuraient que les opportunistes et les gauches. Pilsudski accepta d'y être inscrit.

IX

Il fut question de lui, un moment, pour la dignité de « Maréchal de la Couronne », c'est-à-dire de président du Conseil d'État. Il préféra se réserver des attributions plus conformes à ses goûts et qui lui paraissaient de plus grande utilité pour la cause nationale. Il devint président de la « Commission Militaire » de l'assemblée [1]. Cette qualité lui permettait de suivre toutes les péripéties des intrigues allemandes pour l'utilisation militaire de son pays, et de traiter officiellement avec le gouvernement général pour toutes les affaires qui s'y rapportaient.

Il n'est pas opportun, sans doute, de détailler aujourd'hui les services qu'il a pu rendre dans ce poste depuis que le Conseil d'État est entré en fonctions, c'est-à-dire depuis le milieu de janvier de cette année. Tout son passé peut aider à deviner de quelle sorte ils ont été. Durant cinq ou six mois, il n'a cessé de présenter aux autorités austro-allemandes du pays occupé des rapports et mémorandums opposant aux plans de Berlin la conception, toujours la même, d'une véritable armée nationale. L'histoire dira cette œuvre d'obstruction discrète, ingénieuse, accomplie pied à pied, par laquelle il a réussi, en excitant la haine de quelques compatriotes austrophiles et

1. La vice-présidence fut donnée à Casimir Sosnkoswski, dont il a été question ci-dessus comme associé à Pilsudski et à Sikorski dans la création des ligues militaires galiciennes d'avant-guerre. Il est à remarquer que les Austro-Allemands, qui ont constitué le Conseil d'État en « Départements » divers (Département de la Justice, du Travail, etc.), n'ont organisé pour Pilsudski qu'une « Commission militaire ».

germanophiles, à paralyser l'effort de l'occupant. Dès le mois de janvier, ses amis de l'Organisation Militaire Polonaise se sont mis officiellement à son service. Cette « armée en pantoufles », comme l'appelaient les opportunistes, qui dénonçaient tous les jours son indiscipline et son incapacité, n'a cessé d'être là, aux côtés de son chef moral, comme symbole de l'armée nationale devant les Légions asservies. Le 10 avril, ces pauvres Légions, entraînées depuis des mois sur la pente fatale, ont passé sous l'autorité directe de Beseler, qui s'est décidé le 6 juin, après avoir vainement attendu des volontaires, à fermer ses bureaux de recrutement.

Ainsi a fait faillite une entreprise qui présentait pour les Alliés de sérieux dangers. Si le Conseil d'État de Varsovie, créé tout spécialement pour en assurer le succès, s'est dérobé à cette tâche et n'a pas appelé la nation aux armes, le mérite n'en revient certes pas au seul Pilsudski; mais il a manifestement joué là, avec une vigilance sans défaut, un rôle de première importance. Il a compris qu'après la mystification autrichienne de 1914 se préparait à Varsovie, et en plus grand, une mystification allemande. Il a tout fait pour la déjouer. Sans lui, malgré l'admirable et constante passivité des éléments de droite, auxquels l'avenir rendra la justice qui leur est due, une fraction notable du pays se serait peut-être laissé engager dans la voie d'une aventure militaire.

En même temps qu'il faisait avorter ces combinaisons redoutables, il ne perdait pas de vue les intérêts politiques généraux de sa patrie. Les péripéties prodigieuses de la Révolution russe et le Manifeste du Gouvernement Provisoire aux Polonais ont ému profondément son âme. Avec une parfaite rectitude d'esprit et de cœur, il a vu, admis, proclamé que la situation, en ce qui concerne la Pologne, s'en trouvait modifiée du tout au tout. Il a eu le courage, en mai, de faire savoir, par la presse, que la renonciation publique des États du centre à toute visée de guerre du côté de la Russie ruinait la doctrine des partis qui s'étaient associés à eux pour combattre la grande voisine slave. Et ici encore son nom est un symbole, le symbole de ceux qui, après s'être fourvoyés par désespoir, voici trois ans, dans une alliance avec le germanisme, se sont peu à peu rendu compte de leur erreur et

avouent aujourd'hui n'avoir plus de raisons de haïr la Russie, maintenant qu'elle est débarrassée de son tsarisme.

Dès le 1er mai, à une séance plénière du Conseil d'État, Pilsudski proposait avec insistance à ses collègues d'offrir collectivement leur démission. Il comprenait que cette détermination, inéluctablement, s'imposerait à brève échéance, et qu'il était préférable pour la dignité du Conseil d'État de choisir son heure au lieu de céder à la contrainte des événements. L'avenir immédiat devait lui donner raison. La majorité du Conseil d'État se refusant à l'abdication, Pilsudski lui a encore fait crédit. Deux nouveaux mois ont passé. De Berlin et de Vienne toujours des promesses, et rien que des promesses. Finalement, Pilsudski s'est décidé au grand geste. Le 2 juillet, avec tous ses collègues des gauches, il se retirait du Conseil d'État. Alors les événements se sont précipités. Abandonné à lui-même sans contrepoids, celui-ci s'est lancé désespérément dans l'opportunisme, et quelques jours après il invitait les Légions à prêter serment de confraternité d'armes avec les Austro-Allemands. Plus des trois quarts des volontaires s'y sont refusés, et ont été internés dans un camp de prisonniers. Cette catastrophe, certains journaux l'ont imputée à l'action de Pilsudski. Ils le dénonçaient comme traître, et demandaient qu'il fût traduit devant une cour martiale.

Pilsudski fit tête à l'orage tranquillement. Le bruit courut un moment qu'il venait de passer en Russie, où les 5 à 700 000 Polonais de l'armée russe, dans un récent congrès tenu à Pétrograd, l'avaient acclamé président d'honneur de leurs délibérations, sans que d'ailleurs le fait — comme certains le lui avaient âprement reproché — eût provoqué de sa part la moindre protestation. La vérité est qu'il se rendit simplement à Cracovie, où il conféra avec quelques amis, pour revenir ensuite à Varsovie, prêt à tout. A ce moment-là, c'est-à-dire au milieu de juillet, il rédigeait à l'adresse de ses Légionnaires internés une sorte de message, qui devait leur être transmis un peu plus tard par un fidèle compagnon d'armes. « Je suis fier de voir que, dans la dernière crise, le soldat polonais a su trouver spontanément l'attitude qui seule répond au sentiment de la dignité nationale et à l'honneur de

l'uniforme. Je me réjouis que, malgré tous les efforts tentés pour l'égarer à cette heure décisive, le jeune soldat ait montré assez de maturité et d'énergie pour déclarer catégoriquement qu'il n'entend dévouer ses forces et sa vie qu'à la cause de la patrie. » Bien mieux, il écrivit les mêmes choses à Beseler, en ajoutant qu'il sollicitait l'honneur de partager la captivité de ses camarades.

Le soir du 21 juillet, il jouait aux cartes, chez lui, en compagnie de quelques amis. Parlant d'un militant patriote arrêté quelques jours plus tôt, il dit : « Nous étions là, l'autre soir, en train de jouer au *wint* (sorte de bridge); Downarowicz était avec nous, et le lendemain nous ne l'avons pas revu. » Il sentait que son heure était venue. Au reste il avait mis ses affaires en ordre, congédié sa cuisinière, et donné à ses compagnons de lutte des instructions où il leur recommandait le sang-froid. A minuit, le jeu cessa, et l'on se dit adieu. A quatre heures du matin, une automobile s'arrêtait devant la maison de Pilsudski. Deux officiers allemands en descendaient, exhibaient un mandat d'amener, et filaient rapidement avec le brigadier du côté de la citadelle. On s'emparait à la même heure de Sosnkowski, le vice-président de la Commission Militaire. Tous deux, le matin même, prenaient le chemin de la Prusse, pour être internés aux environs de Dantzig.

X

L'organe officieux de Beseler a justifié cette arrestation en faisant savoir que Pilsudski avait usé d'un faux passeport pour se rendre en Galicie. Il a dû reconnaître, quelques jours après, que ce grief n'était pas fondé. La cause véritable, il la laisse assez apparaître quand il affirme que les « machinations funestes » de Pilsudski étaient « dangereuses pour la sécurité des armées coalisées au moment où elles livrent un rude combat sur le front oriental ». En d'autres termes, lorsque les armées de la Russie révolutionnaire ont repris l'offensive, l'Allemagne, à tort ou à raison, semble avoir extrêmement appréhendé un soulèvement de la Pologne occupée. Et c'est pourquoi elle a frappé à la tête.

Un peu vite, et malencontreusement. Il est à croire qu'elle en a le regret le plus amer. L'ordre a été expédié de Berlin, puis exécuté à Varsovie, à un moment où personne n'escomptait le revirement militaire inouï qui était en train de commencer en Galicie. Inutile d'arrêter Pilsudski pour garantir la sécurité des possessions allemandes et pour faire avorter les projets d'insurrection polonaise. La retraite russe, connue trop tard, y eût suffi. L'attentat contre le brigadier, dès lors, n'a été qu'un geste irréparable de provocation. Il a consommé et consacré la rupture des Polonais avec les États du centre. Il a introduit de nouvelles complications dans les rapports difficiles de l'Allemagne et de l'Autriche. Il a porté le coup mortel à l'œuvre factice édifiée sur les bases de l'acte du 5 novembre. Et tout s'est écroulé. En août, ce qui restait des Légions a été expédié au front par les autorités militaires austro-allemandes, et ce qui restait du Conseil d'État s'est résigné à céder la place.

On a pu croire un moment, après cette débâcle, que l'Allemagne et l'Autriche allaient restaurer en Pologne un régime de pure et simple occupation militaire. C'était le vœu public de beaucoup de feuilles allemandes. Le Ballplatz semble avoir combattu de toute son énergie cette solution. Après de pénibles pourparlers entre Michaëlis et Czernin, on vient de se décider à reprendre le jeu. Les deux empereurs, par des rescrits en date du 15 septembre, annoncent la création d'un Conseil de Régence et d'un cabinet polonais.

Cette nouvelle tentative réussira-t-elle? Pilsudski a contribué à l'échec de la première par sa présence. Il contribuera sans doute par son absence à l'échec de la seconde. Tant en Galicie que dans le Royaume, les patriotes ne veulent se prêter à aucune œuvre sérieuse aussi longtemps que Pilsudski ne sera pas libéré. Et puis, quand même il le serait, les gestes accomplis ne se rattraperont pas. Ils ont permis de voir ce qu'étaient ces « opportunistes » qui d'abord acclamaient Pilsudski comme un héros pour le dénoncer ensuite comme un scélérat, et ce qu'était la bonne volonté des États du centre qui ont commencé par proclamer l' « indépendance » de la Pologne pour jeter finalement dans une forteresse le champion le plus populaire de cette cause. Le terrain est déblayé des

équivoques, et il sera curieux maintenant de voir si les choses de Russie ne prennent pas trop mauvaise tournure, comment on va s'y prendre à Berlin et à Vienne pour réaliser la combinaison nouvelle du 15 septembre.

Nous devons, à notre point de vue français, faire un effort pour comprendre un homme comme Pilsudski et lui rendre justice. Ce « Spartacus avec le cœur d'un Kociuszko », comme le définissait naguère une feuille polonaise ententophile de Pétrograd, n'est plus notre ennemi, ni lui, ni tous les patriotes sincères que leur russophobie aveuglait. Combien d'entre eux ont été fusillés ou internés! A regarder les choses de haut, s'il est pénible pour nous que des hommes généreux et qui nous aimaient, nous aient un instant combattus, il a été bon pour la Pologne, c'est-à-dire en définitive pour les Alliés, que des êtres de cette sorte se soient aventurés dans le mauvais camp. Incapables de fléchir dans leurs convictions, ils ont pu s'instruire directement, constater sur place l'œuvre de leurs faux alliés, rectifier les erreurs de leurs compatriotes, peser sur les événements par leur inertie ou leur intervention active, et permettre ainsi à leur pays d'attendre le moment où la vraie justice lui serait rendue par les démocraties de l'Entente. C'est le nom du général Pilsudski, « notre brigadier », qui incarne par excellence ces erreurs, ces tâtonnements, ces protestations de la conscience nationale, et les espérances nouvelles de la Pologne.

HENRI GRAPPIN

FUMÉES DANS LA CAMPAGNE[1]

XV

Maurice disait vrai ; à dix heures il s'en alla paisiblement, me laissant le soin de débrouiller l'écheveau le plus emmêlé du monde. Je n'aime pas les situations troubles ; mon parti fut vite pris. Au surplus, je n'avais guère l'embarras du choix.

Ma mère n'étant pas descendue, je me trouvai à midi devant une table déserte. J'eus le temps de réfléchir tout à mon aise à ma décision et d'en peser chaque argument. L'heure sonnait enfin de montrer à Maurice combien je l'aimais et de le lui prouver par des actes et non plus par des paroles. J'écoutais avec enthousiasme, dans le silence de la maison, les mille voix de la vingtième année ; elles parlaient toutes de générosité, de sacrifice, d'héroïsme ; elles m'exaltaient et me ravissaient à moi-même. Le devoir, c'était l'action la plus heureuse à accomplir, le glacier ardu sur lequel on se tient à grand'peine, mais qui reflète le soleil levant !

Tout brûlant de reconnaissance et d'amitié, je me promenai un moment dans le jardin, tête nue. Le ciel étincelait, dur et bleu, fouetté par un mistral qui secouait les arbres. J'allai jusqu'aux « fabriques », puis je revins. A la réflexion, l'acte que

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 septembre 1917.

j'allais accomplir me semblait moins aisé qu'il ne m'avait paru d'abord.

Je descendis à la cuisine ; j'envoyai Miette prévenir ma mère que je désirais lui parler. Un moment après, je montai l'escalier, non sans émotion. Je frappai à la porte.

— Entrez, — dit ma mère d'une voix tranquille.

Elle était assise devant sa table à ouvrage, une table de laque, couverte de minuscules figurines d'or, qui m'avait amusé toute mon enfance et sur laquelle l'on trouvait de menus objets en ivoire.

Elle lisait l'*Imitation de Jésus-Christ*, reliée en noir. Toutes les fois que je pénétrais dans cette chambre, mes souvenirs d'enfance venaient m'y accueillir. Bien souvent autrefois, je courais me pelotonner aux genoux de ma mère et me faire raconter par elle l'histoire de Peau-d'Ane et du petit Poucet. Que d'heures n'avais-je point passées, assis sur ce tabouret, tandis qu'elle travaillait pour les pauvres ou qu'elle lisait quelque livre, qui en ce temps-là, n'était pas toujours l'*Imitation de Jésus-Christ*, parce qu'elle était jeune et qu'elle avait encore foi dans quelque chose d'autre qu'uniquement la miséricorde céleste !

Maintenant cela m'épouvantait de rentrer ici, non plus enfant, mais homme, plein d'une résolution virile et d'envahir la vie privée de ma mère, avec cette sorte d'autorité nouvelle que me conféraient à la fois mon âge et l'inattendu des circonstances.

— Maman, — dis-je, tout de suite, — Maurice est parti pour Marseille, afin de passer deux ou trois jours chez ses amis, les Lavalduc.

— Je le sais, Miette me l'a dit.

Ma mère me répondit cela si froidement que je me sentis mal à mon aise. Je fis un grand effort pour rappeler à moi mon courage, qui m'abandonnait.

— Avant de partir, — balbutiai-je, en rougissant, — Maurice m'a fait part du différend survenu entre vous et...

Quelque chose de violent, de passionné traversa une minute le beau visage régulier de ma mère. Elle fixa sur moi ses yeux soudain éclatants et répondit avec une ardeur concentrée :

— Maurice n'avait rien à te dire. Je trouve honteux qu'il te mette au courant de notre vie privée...

Elle ajouta, avec une moue de dégoût :

— Plus honteux encore qu'il te parle de la sienne... Au surplus, cela ne m'étonne guère. En voilà assez, Raymond.

— Je te demande pardon, maman, d'insister sur ce sujet, quelque peu agréable que soit entre nous une telle discussion. Mais je suis plus que personne intéressé à la question qui vous a divisés.

— Que veux-tu dire?

— Maurice ne pouvait pas, ne voulait pas te dire la vérité, car te dire la vérité, c'était me dénoncer. C'est moi seul qui suis coupable.

— Ai-je bien compris, Raymond. C'est toi qui as une liaison avec mademoiselle Aigrefeuille ?

— Oui.

Alors, dans une seconde, je vis la figure de ma mère se transformer comme le ciel se transforme quand le vent emporte les derniers nuages et qu'à la glaçante giboulée succède le soleil, et tout aussitôt, elle s'assombrit de nouveau. L'innocence de Maurice délivrait son cœur d'un faix pesant ; mais c'était au tour de ma faute de l'opprimer. Elle aurait voulu à la fois m'embrasser à cause de la bonne nouvelle que je lui portais et me chasser loin d'elle, puisque j'étais à ses yeux le plus misérable des pécheurs.

— Est-ce vrai? Est-ce bien vrai? — demanda-t-elle, en haletant un peu.

— Dame ! — fis-je, — on n'invente pas ces choses-là.

— C'est courageux à toi de me le dire, mais c'était ton devoir...

Une barre se formait sur son front, qui creusait profondément la peau, entre les sourcils. Elle semblait souffrir !

— Raymond, je ne sais plus que penser. Tout ceci me bouleverse. J'aurais tant aimé que tu fusses différent des autres ! Et c'est fini maintenant, te voilà déjà corrompu, tu as une liaison avec une jeune fille, tu n'en as même pas de remords ! Je t'ai élevé avec tant de soin, je voulais faire de toi un chrétien véritable... Et voilà, parce qu'une jupe te frôle, tout est

perdu ! Tu n'as donc su résister à aucune tentation. Mais pourquoi, pourquoi? Réponds-donc?

— Je l'aime !

— Ah ! la belle excuse ! Mais tu en aimeras vingt autres comme celle-là ! Est-ce qu'on peut aimer d'ailleurs une fille perdue ?

— Je t'en prie...

— Oui, perdue, perdue ! Est-ce qu'une femme se donne en dehors du mariage? et si elle le fait, comment peut-on l'aimer?

— Maman, épargne-moi ces discours. Je suis assez attristé de ce qui est arrivé sans que tu ajoutes à ma honte le poids de tes reproches. Évite-moi des regrets que je ressens tout autant que toi...

— C'est possible, mais je dois te donner mon avis.

— Et comment l'ignorerais-je?

Que je souffrais de parler ainsi! Revendiquer hautement le droit d'aimer Calixte et d'être aimé d'elle, dans le moment même où son amour pour Maurice me désespérait, me vanter d'un succès imaginaire quand ma défaite me donnait une telle amertume, c'était un supplice minutieux dont je ressentais tout à la fois et le pénible et le burlesque.

Ma mère m'interpellait :

— Mais, Raymond, l'avenir, l'avenir !

Je vis bien où elle voulait en venir : il lui était pénible de supporter la pensée que je vécusse ainsi hors du mariage, et d'un autre côté me pousser à épouser ma maîtresse était au-dessus de ses forces.

— Maman, — fis-je, — mademoiselle Aigrefeuille est une personne fière et libre, qui a des idées personnelles sur toutes choses. Ces idées sont peut-être fausses, mais après tout c'est son droit d'avoir des idées fausses. Elle a accepté de m'aimer en sachant pleinement ce qu'elle faisait, en gardant l'entière responsabilité de ses actes. Il n'est nullement dans ses intentions de se marier; elle entend demeurer libre, pour vivre ainsi qu'il lui plaît et se consacrer à son travail.

— Quel travail?

Comme Calixte n'en connaissait point d'autre que de s'abandonner à sa fantaisie, il m'était peu aisé d'en discourir. J'improvisai donc et tombai fort mal...

— Une œuvre d'érudition... sur les origines de la morale...

— Vraiment, c'est bien à elle qu'il appartient de traiter un si grand sujet!

Ma mère éclatait de colère.

— Maman, mademoiselle Aigrefeuille n'est point la personne que tu crois!

— Ne la défends pas... Mais toi, toi, Raymond, quand je pense que tu en es venu là!

Ses yeux se remplirent de larmes; je les supportai en me disant qu'elle préférait certainement pleurer à cause de moi qu'à cause de Maurice.

— Je t'assure, — déclarai-je maladroitement, — que tu exagères l'importance de tout cela.

— L'importance de tout cela! Tu n'as donc plus aucun sens moral!

— Tu ne veux pas comprendre que la jeunesse est une grande excuse.

— Crois-tu donc qu'elle puisse tout excuser? Si tu commettais demain un crime, ta jeunesse t'en absoudrait-elle?

— Je ne commets pas de crimes.

— Qu'en sais-tu? Tu as peut-être perdu une autre âme et tu perds sans doute la tienne. Ah! malheureux, si tu voyais aussi nettement que moi l'abîme où tu cours!

Hélas! je ne le voyais que trop : c'était un abîme de ridicule! J'avais hâte de me retirer.

Je fis, avant de m'en aller, une nouvelle maladresse.

— Maman, ne me fais pas repentir de t'avoir dit la vérité. Je n'aurais pu supporter plus longtemps la pensée que tu soupçonnes Maurice.

C'était rentrer fâcheusement dans le vif de la question.

— Mais au fait, il y va donc aussi, chez cette mademoiselle Aigrefeuille?

— Oui, je l'y ai mené.

Déjà, je rougissais.

— Pourquoi ne m'en a-t-il jamais parlé?

— Oh! il savait bien que jamais tu n'approuverais une relation pareille. Il sait combien tu es sévère.

— Sévère, oui, et insupportable, n'est-ce pas? — dit ma mère avec amertume. — Je suis quelqu'un dont on se cache,

dont on se moque par derrière, une personne assommante et tyrannique... Quel mal peuvent donc nous faire ceux qui nous haïssent, puisque ceux qui nous aiment nous traitent ainsi? Est-ce qu'il connaît tes rapports avec cette demoiselle?

— Oui... Non... Oui... C'est-à-dire qu'ils n'existaient pas quand je l'ai conduit chez elle... Et je ne pensais pas alors que jamais...

— Mais aujourd'hui, il le sait.

— Un hasard les lui a appris...

— Il y est cependant retourné.

Je m'empêtrais de plus en plus.

— Tu sais combien il est faible, il avait l'habitude d'aller voir mademoiselle Aigrefeuille de loin en loin, il y est retourné quelquefois... quand même...

— Assez, assez ! Je ne veux plus rien savoir ! Cela m'écœure trop! Tous les hommes sont-ils pareils à vous? Ah! que n'ai-je suivi la vocation que je croyais avoir quand j'étais jeune fille, que ne suis-je entrée au couvent! C'est au Carmel que je voudrais être aujourd'hui, oui, au Carmel ! Mon mari, mon fils ! J'ai placé toute ma vie en vous deux, et voilà ce que vous êtes !

Elle cacha sa tête dans ses mains :

— Va-t-en, — dit-elle, — laisse-moi ! J'ai besoin d'être seule...

Je me retirai, le cœur plein d'une grande amertume, ayant à peine innocenté Maurice et m'étant condamné sans raison.

Que de fois depuis suis-je ainsi parti à l'aventure, guidé par un rêve chevaleresque, voulant jouer au héros et recevant au bout du compte ce pesant soufflet que la réalité applique toujours au visage de celui qui veut se dépasser soi-même !

XVI

Mais ma fâcheuse mission n'était qu'à demi terminée : il me fallait maintenant avertir Calixte.

Quelque peu influencé par les paroles de ma mère, je me

rendis rue de l'Opéra, déjà irrité contre Maurice. En traversant la cour, j'entendis résonner le piano : c'était Calixte qui jouait une ballade de Chopin. Je m'arrêtai pour l'écouter. Je me trouvais dans un état de sensibilité maladive ; mon être pour ainsi dire était à vif ; il me semblait que cette musique, à cette chair déjà écorchée arrachait des lambeaux de vivants tissus. Musique affreuse, la plus pleine qui soit de désespoirs et d'avortements, de regrets indéfiniment prolongés, de désirs en lesquels on n'a plus foi et de fêtes achevées dans les larmes. Ces accents pénétraient en moi comme des flèches brûlantes, ce bruit de cavalcade fantastique remuait dans ma pensée des mondes de douleurs obscures. Avais-je à ce point souffert que, du fond de mon passé, à cet appel désenchanté, un tel flot de mélancolie se levât? Dans toute ma vie en apparence heureuse, où avais-je récolté une désespérance telle que j'en eusse le cœur à ce point serré? D'où me venait un si vif dégoût du monde, une si mortelle appréhension?

Toujours ce bruit monotone de bal dans un jardin ancien, toujours ces masques qui tournent et qui s'effleurent et qui n'ont rien à se communiquer les uns aux autres que des morsures et des dédains, toujours ces fusées qui retombent, — et le carrosse est là dans l'ombre, avec ses blancs chevaux qui piaffent. Dans l'affolement de la fuite, les émigrés se bousculent, pressés de quitter ce pays où gronde la révolution. La fête s'achève dans le deuil, et ici même où les danses faisaient vibrer le sol, en toute hâte, un mort vient d'être mis en terre !

J'avais traversé le corridor. L'effort que j'avais fait, qui m'avait coûté un mensonge, me laissait épuisé. Je mesurais l'abîme de désolation où ma mère était plongée, celui où se débattait Calixte et le mien propre. Un seul homme était heureux, satisfait, Maurice. Il était maintenant à Marseille ; je l'y suivais en pensée. Il prenait sans doute le thé chez ses amis Lavalduc, il faisait la cour à sa femme, que je savais jolie ; et cet homme par qui souffraient tous ceux qui m'étaient chers, c'était mon meilleur ami sur la terre !

Je fus vaincu par l'émotion et, pris de je ne sais quel désespoir indicible, je me laissai tomber à genoux, et j'éclatai en

sanglots, accroupi contre la porte de Calixte, comme un mendiant.

La musique s'était arrêtée ; la porte s'ouvrit, et Calixte qui venait de l'ouvrir me vit ainsi, offrant la plus morne image d'accablement et de détresse.

— Raymond ! Raymond ! Que faites-vous là? Vous pleurez ! Pourquoi pleurez-vous?

— Parce que je vous aime, — lui dis-je.

Elle me regarda, indécise, troublée.

— C'est vous, Raymond, que j'aurais dû aimer. Je serais heureuse si je vous aimais, et vous le seriez aussi....

Elle m'avait pris par l'épaule, je me relevai, un peu confus, sentant que toutes mes actions depuis ce matin étaient des actes de folie. Je la suivis dans le salon.

— Et Maurice?

— Il est parti pour Marseille. Il m'a chargé de vous le dire. Il est parti pour deux ou trois jours. C'est même pour cela que je suis venu vous voir aujourd'hui...

— Il est parti ! Il est parti comme cela, sans me prévenir !

Calixte parut atterrée. Soudain, un brusque mouvement de colère la mit debout. Elle criait :

— Et c'est à lui que j'ai donné mon amour ! Quelle duperie ! Il ne m'aime pas, il ne m'aime plus ! Pas un mot pour moi ! Je le fatigue, je le lasse. Je le vois bien. Il n'a pas de cœur !

— Calixte, je vous en prie ! Il est un peu énervé, en ce moment. Son travail ne va pas, mais il vous adore, je vous le jure, il me le disait encore il n'y a pas longtemps... Je vous jure qu'il vous aime.

C'était ma deuxième comédie de la journée, et pour Maurice chaque fois !

— Pourquoi voulez-vous me détromper, Raymond? Je sais la vérité. Je n'en ai pas peur. Maurice a assez de moi et ne cherche qu'une occasion pour rompre ! J'ai eu tort de m'éprendre de lui, j'ai été folle, folle ! C'est fait maintenant. Qu'importe d'ailleurs? Voyez-vous, Raymond, de quelque façon qu'elle s'y prenne, une femme rate toujours sa vie. Peu d'années heureusement me séparent de la paix finale. Ah ! Dieu ! se coucher enfin et se dire que c'est pour toujours, que le réveil ne viendra plus !

— Vous aviez si peur de la mort, l'autre jour, Calixte.

— Non, je pense souvent à elle, et comme à tous ceux qu'elle hante, tantôt je la redoute et tantôt je la désire. Est-ce qu'il y a dans ce monde autre chose que ce que j'y ai vu : être à charge à ceux que l'on aime et torturer ceux qui vous aiment, avoir la guerre quand on aime la paix, être trahi quand on est fidèle et sentir cependant que l'on trahirait soi-même pour un caprice ! Vivre entre deux épouvantes : celle de se souvenir et celle d'oublier. Oublier, c'est ne plus sentir, mais se souvenir, c'est verser des larmes de sang en songeant à ce qui n'est plus ! Mon petit Raymond, dites, est-ce qu'il n'y aura jamais autre chose, jamais, jamais ? Peut-être faut-il chercher son salut dans la médiocrité... Oui, ce doit être le salut.

Elle regardait loin, devant elle, je ne sais où, dans l'avenir, peut-être...

— J'aurais voulu rencontrer un être que j'aurais aimé toujours, un être pour qui j'aurais toujours trouvé en moi une émotion toute prête. J'aurais cheminé à ses côtés sur une grande route, en pleine lumière, jusqu'à l'heure où le soleil se couche, l'heure où l'on entre dans le renoncement, la main dans la main, sans désir, sans regret, sans rêve, ayant vécu sa vie comme une longue journée d'été dont le crépucsule qui vous endort n'est pas moins beau que l'aube qui vous avait éveillé !

Elle baissait la tête ; ses deux mains inertes pendaient ; jamais je n'avais remarqué à quel point elles étaient belles, — pleines, vives, spirituelles, — les mains d'une fileuse qui doit savoir tisser la plus belle tapisserie avec les fils que la destinée lui offre.

— J'aurais été cet homme-là pour vous...

— Oui, Raymond, si je vous avais aimé, — dit-elle avec amertume. — Quelle folie, mon pauvre ami, de vous dire tout cela, à vous qui avez tant de chagrin ! Oubliez, oubliez, mon pauvre ami, et oubliez-moi si vous pouvez. Je me croyais une femme. Hélas ! je vois bien la vérité, j'ai quinze ans, et le désespoir au cœur...

Elle n'en dit pas plus long, parce que Peyroncelly et Hupaïs se présentèrent, et je me retirai.

Je marchai.

J'allais au hasard sur la route des Milles. Je regardais sans le voir le sinueux chemin blanc qui glissait entre les platanes. Je ne savais plus si je souffrais davantage de la douleur de ma mère, de celle de Calixte ou de la mienne, mais ces trois douleurs se mêlaient en quelque sorte et m'effrayaient.

Je cheminai longtemps ainsi. Le soir vint. De longs nuages s'amoncelèrent, qui avaient les formes les plus fantasques et les plus imprévues. On eût dit qu'un sculpteur de génie les créait au souffle de sa fantaisie; et pour rendre cette image plus sensible à mon esprit, il me semblait que de toute l'écume que ses travaux n'utilisaient pas, les cerisiers et les amandiers se fissent une ondoyante parure. Je voyais au bord de la route s'élever les plus charmants coteaux. Sur leurs pentes austères, les cyprès levaient leurs campaniles muets, où les heures immobiles de la Nature étaient inscrites pour toujours.

J'écoutais la voix grave des soirs de mars : mille douleurs et mille encore se sont succédées sur cette terre, qu'un peu de terre a étouffées. La mienne, ma très grande douleur, ce n'était rien, je le savais, qu'un chagrin pareil à tant d'autres, qu'ignorait un précédent printemps, qu'un printemps prochain ne connaîtrait plus !

Espère, ô cœur blessé, ta souffrance ne durera pas. Désespère, cœur confiant, car rien ne te sera épargné, et le plus abominable de tout sera son indifférence future !

Je m'assis sur une roche et je regardai Aix à mes pieds. Les tuiles étaient roses ; de loin en loin, des masses de pins édifiaient sur l'étendue leurs vaisseaux pleins d'ombre. Du troupeau serré des maisons pointaient les clochers vigilants. On entendait par moment le bruit saccadé d'une forge, l'appel lointain d'un chien. Tout était calme. Je surplombais la route.

Un prêtre passa, lent, paisible, indifférent à mon trouble comme il l'était au ciel changeant. Puis deux amoureux qui se tenaient par la taille. Ils allaient à petits pas, ne voyant rien non plus, ne regrettant rien, indifférents eux aussi à tout ce qui n'était pas leur passion. Et sans pensée, sans désir, sans rêve, sous les crêpes que la nuit épaississait autour de moi, je les regardais lentement s'enfoncer dans l'ombre grandissante.

XVII

Le lendemain, je prenais le thé avec maman, dans sa chambre, car elle souffrait depuis quelques jours de migraines violentes. Nous parlions depuis une heure des choses les plus indifférentes, quand elle me dit tout à coup :

— Raymond, il me faut revenir sur un sujet qui n'est agréable ni pour toi, ni pour moi. Mais je ne peux m'empêcher d'y penser sans cesse. Je n'ai pu dormir cette nuit, tant cette douloureuse conversation m'a troublé l'esprit. Ce qui vient d'arriver est un grand malheur pour moi. Dieu fasse, mon pauvre enfant, que tu aies assez de bon sens pour échapper aux filets de cette dangereuse sirène...

Mais les réflexions de la nuit avaient calmé déjà ma généreuse exaltation. Il ne me restait qu'un grand agacement.

— Oh ! maman, — répondis-je, non sans quelque impatience, — je t'en prie, sois simple, comme tu l'es toujours. Ne donne pas à mademoiselle Aigrefeuille un nom ridicule ! Ce n'est pas une dangereuse sirène. C'est une malheureuse jeune fille, très triste, très isolée et pour laquelle j'ai éprouvé une pitié profonde.

— J'accepte de croire que ce sont des sentiments très nobles qui t'ont conduit à cette impasse, et cela me fait du bien de le savoir, mais cette situation ne m'en paraît pas moins inextricable.

— Maman, je t'en conjure, ne revenons plus sur ce sujet. La situation, hélas ! n'a rien d'inextricable ! Jamais, Calixte et moi, nous ne nous marierons, et comme toute chose humaine est de peu de durée, nous nous quitterons un jour ou l'autre...

Ma mère hésita :

— Me promets-tu de m'avertir le jour où tu rompras avec mademoiselle Aigrefeuille?

— Je te le promets.

Là-dessus, elle soupira et nous nous embrassâmes ; et j'admirai combien, parce qu'il s'agissait de moi, pouvaient

fléchir ses principes de rigoureuse morale. Sans doute allait-elle maintenant commencer neuvaines sur neuvaines pour m'affranchir du joug de celle qu'elle appelait une sirène. Qu'il m'était dur de mentir ainsi sur des points qui me touchaient de si près !

Je me retirai pour écrire une longue lettre à Maurice. Je lui racontai ce qui s'était passé et comment la situation venait de se dénouer à son profit. Puis tout étant éclairci en apparence, je jugeai bon de prendre immédiatement des résolutions viriles : celle par exemple de lutter contre mon amour, et pour cela, de commencer à ne plus voir Calixte. Je m'enfonçai donc dans l'étude du droit, et je ne bougeai guère de ma chambre pendant les trois jours que dura cette période de grand travail qui, je dois le dire, fit une heureuse diversion dans mon existence tourmentée.

A la fin du troisième jour, Maurice arriva. Il monta immédiatement dans ma chambre.

— Tiens, — dit-il, — tu travailles?

— Tu le vois.

— Tu as raison. Je vais en faire autant. Je reviens à Aix plein de projets magnifiques. Ce petit séjour à Marseille m'a éclairé sur ma voie. Ici, je ne suis pas encouragé. Lavalduc et sa femme ne m'ont parlé que de mon travail. Eux, au moins, ils aiment l'art ! Si tu avais entendu les compliments qu'ils m'ont faits !

De la scène qui avait occasionné son départ, plus un mot déjà.

— Aussi, c'est bien entendu. Que ta mère le veuille ou non, je quitterai Aix, j'irai m'installer à Marseille. Les Lavalduc habitent une villa près de la Corniche. On pourrait louer une maison auprès de la leur. Je ferai des marines. Ici, tout est sec, banal, monotone. Je suis las de copier des pins. Mais la mer, les vagues, la lumière sur l'eau, ah ! que c'est beau !

— Tu as reçu ma lettre? — lui demandai-je timidement.

— Ah ! oui, et moi qui oubliais de t'en parler ! Suis-je assez étourdi ! Je te remercie, mon petit, tu t'es conduit tout simplement comme un héros. C'est crâne, c'est chic, ce que tu as fait... Ne dis pas non ! C'est admirable. Tu m'as tout bonnement sauvé !

Les paroles étaient vibrantes, l'accent manquait. Je sentais son indifférence. Ce qui m'avait bouleversé le touchait à peine. Après ces trois jours de Marseille, il n'était plus le même homme. Voilà donc pour quel résultat je m'étais noirci à plaisir, aliéné peut-être un peu de l'affection de ma mère ! J'en aurais crié de détresse !

— Maman... — lui dis-je.

Il m'interrompit :

— Ta mère m'assomme !

Je demeurai si stupéfait que je n'insistai pas. Je changeai aussitôt de thème.

— Calixte a été navrée de ton départ...

— Calixte m'assomme !

Il avait l'œil dur, le sourcil froncé ! Était-ce là l'homme que j'avais tant aimé, qui avait été si bon pour moi, si tendre avec maman? Je le voyais aujourd'hui insensible, sec, égoïste. Était-ce son nouvel amour qui le transformait à ce point? Maurice, mon ami, Maurice, respect et culte de ma jeunesse, prends garde, mon idole, j'aperçois maintenant tes pieds d'argile !

En venant me trouver dans ma chambre, ce que souhaitait uniquement Maurice, c'était de parler de madame Lavalduc. La situation où je m'étais trouvé entre Calixte et lui l'autorisait donc à me prendre pour confident de toutes ses passions nouvelles? Que de fois me faudrait-il l'écouter encore?

En attendant, il célébrait madame Lavalduc, une petite femme élégante et brune, aux yeux vifs, pleins de malice légère. Une personne quelconque, quoi! D'avance, je la haïssais. Que ne dus-je pas entendre sur son esprit, sur sa conversation, sur son sentiment de la peinture ! Elle au moins savait aimer Ghirlandajo, et Pier della Francesca, et Masaccio ! Jusqu'au dîner, il m'en rabattit les oreilles !

Je cherche parfois à délimiter ma part de responsabilité dans ce qui nous est arrivé. Je me demande alors si je fus aussi coupable que je le parus aux yeux de ma mère. Il me semble que c'est à ce moment précis de notre histoire que j'aurais dû m'arrêter, y voir clair. Si j'ai été coupable, ce fut

pendant cette unique minute. Ma mère une fois avertie, il eût été très sage de rompre avec Calixte. Mais comment en eussé-je trouvé le courage? Je l'aimais! Maurice, lui, par contre, aurait bien voulu rompre; Calixte devenait impérieuse et tyrannique. Hélas! comme tous ceux qui aiment, elle perdait le contrôle de ses actes. Elle se sentait perdue par l'excès de son amour pour Cordouan. Au lieu de montrer de la coquetterie, de se faire désirer, elle excédait son amant de plaintes, d'exigences sans fin. Lui se sentait si fort en faute que, pour ne pas pousser les choses à bout et pour éviter des scènes, il obéissait, mais rechignant et plus disposé à la vengeance qu'à l'amour. Dans ces circonstances, nous nous retrouvions presque chaque jour chez Calixte. Imprudence impardonnable.

Il est vrai que les soupçons de maman semblaient apaisés. Au retour de Maurice, elle lui avait fait de tendres excuses, qu'il avait acceptées avec une impudence et une désinvolture véritablement magnifiques. J'en avais été honteux pour lui, puisque j'étais bizarrement condamné à lui servir de conscience. Ce qui augmentait mes regrets, c'était non point la rigueur de maman à mon égard, mais la tristesse où je la voyais plongée.

Ce fut à ce moment qu'éclata la catastrophe.

Tout semblait calme, comme par un enchantement; Maurice, plus souple, devait préparer quelque manigance de sa façon, maman, plus tranquille de ce côté, paraissait décidée à mon égard à faire la part du feu et à admettre que la jeunesse a le droit momentané de sacrifier à de faux dieux. Calixte, trompée sans doute par les apparentes douceurs de mon beau-père, se montrait plus heureuse. Moi-même, j'étais rassuré de sentir autour de nous l'atmosphère moins chargée de fluides électriques.

Or, il arriva qu'à la fin d'une après-midi, Maurice et moi, nous étions chez Calixte, par extraordinaire seuls tous deux avec elle. Calixte venait de jouer du piano et nous échangions des propos à bâtons rompus, la cigarette aux doigts, dans cette sorte d'aimable farniente qui caractérise les premières soirées du printemps.

Par la fenêtre ouverte, l'air qui entrait était agréablement frais. Il nous portait l'odeur des iris qui commençaient de fleurir dans l'étroit jardin ; de temps en temps, une abeille ou une guêpe nous faisait visite, et bourdonnait, étourdie, se cognant aux glaces.

On entendit sonner.

— C'est Peyroncelly ou Arion, — dit languissamment Calixte. — Je n'attends personne autre.

Elle était allongée sur le divan, dans l'abandon qu'elle avait accoutumé de prendre lorsqu'elle se trouvait seule avec nous. Sa jupe était si relevée qu'on voyait une de ses jambes jusqu'au genou, une jambe fine, longue, élégante.

La petite bonne entra :

— Il y a là une dame qui demande à voir Mademoiselle...

— Qui est-ce?

— Je ne la connais pas. Elle a refusé de dire son nom.

— Dites-lui que je n'y suis pas...

Mais alors, derrière la bonne, nous voyons entrer quelqu'un dans le salon, une personne en noir que Calixte ne reconnaît pas tout de suite et qu'elle laisse venir jusque devant elle, sans se déranger, ni baisser cette jupe libertine sur cette jambe étalée.

Et cette personne, tout en noir, la voilette baissée, rapide et brusque, nous l'avions regardée avec autant d'épouvante et de surprise, Maurice et moi, que si nous avions vu la foudre elle-même tomber là, au milieu de nous, au rez-de-chaussée de l'hôtel de l'Estang-Parade !

Calixte vit que nous nous étions levés, remarqua la pâleur de Maurice, ma propre rougeur, regarda la visiteuse et fut sur pied d'un saut. Elle venait de reconnaître maman.

— Je vous demande pardon, mademoiselle, d'avoir forcé votre consigne et d'être entrée ainsi chez vous, mais j'ai un renseignement à vous demander...

Maurice voulut parler, ne trouva rien à dire. Je me souviens que j'étais si troublé que je tirai machinalement mon mouchoir de ma poche et que je m'essuyai minutieusement le front, puis les mains, comme si je venais de courir au grand soleil.

— Mademoiselle, — dit maman, — je suis venue vous demander la vérité, à vous, la vérité que l'on me cache. Des deux hommes qui sont ici, quel est celui qui est votre amant?...

— Lucie ! — cria Maurice.

Mais il sentit l'inutilité de son intervention, et il se tut.

Calixte fixa sur ma mère un long regard douloureux :

— Madame, — dit-elle, — je n'aurais jamais cru de vous que vous pussiez venir un jour m'insulter jusque chez moi !

Elle avait dit cela, sans colère, d'une voix basse, sourde, presque contrainte, qui avait un certain tremblement.

— Dieu me garde de vous insulter, mademoiselle, ni aucune créature humaine, mais un de ces hommes est votre amant. Cela, je le sais. Lequel des deux? Pensez à moi, mademoiselle, à ma souffrance. Mon fils prétend que c'est lui. Est-ce vrai?

Calixte ne comprit pas, bien entendu, le sens de cette dernière phrase, crut à quelque extravagante indiscrétion de ma part et me jeta un regard de reproche que ma mère surprit.

— Je veux savoir la vérité, mademoiselle, dites-la-moi. Je ne peux plus vivre ainsi entre deux êtres qui se concertent pour me tromper. Je souffre trop. J'ai faim et soif de vérité. Je meurs de ce mensonge universel. Où est la vérité?

— Je n'ai rien à vous dire, madame !

Ma mère se redressa, ses yeux brillaient d'une sorte de surexcitation fiévreuse.

— Je sais maintenant ce qu'il en est. Tous deux vous aiment, tous deux, vous les retenez loin de moi. Vous m'avez volé ma vie entière, mademoiselle, vous ne m'avez laissé que la trahison et la solitude! Cela est mal, mademoiselle, cela est vil...

Calixte était blême :

— Reprenez votre mari, madame, — dit-elle, en tremblant. — Regardez-le, vous voyez qu'il n'attendait que ce scandale pour rompre avec moi. Je vous le rends !

Elle se dirigea vers le fond, sans un regard pour aucun de nous et referma sur elle la porte de sa chambre.

— Vous avez fait du joli, Lucie! — dit Maurice avec fureur.

Et, empoignant presque brutalement le bras de ma mère, il l'entraîna au dehors.

J'aurais voulu courir à eux, m'interposer, les supplier de ne pas se dire des choses affreuses. Je n'osai pas.

Et cependant c'était vrai. Pendant cette scène, la figure

de Maurice reflétait une sorte de soulagement, de délivrance, que Calixte avait interprétée à sa manière et qui n'était peut-être que la satisfaction de voir finir une équivoque qu'il ne pouvait plus supporter. Ils sortirent sans me parler.

J'allai à la porte de Calixte, je frappai :

— Calixte !

Rien.

— Ouvrez-moi, Calixte ! Je suis seul. Ils sont partis. Je voudrais vous voir.

Toujours rien !

— Calixte !

Silence. J'ouvris la porte-fenêtre qui donnait sur le petit jardin. La chambre de Calixte s'y ouvrait aussi. J'appuyai mon front en feu contre les vitres. Je ne vis rien d'abord et formai de mes deux mains une façon d'œillère. J'aperçus enfin Calixte jetée sur son lit, à plat ventre, la tête cachée dans ses bras. Elle ne pleurait pas. Elle était immobile, terrassée. De loin en loin, un long frisson la secouait toute.

Un iris jaune et violet s'ouvrait sous la fenêtre, je le cueillis et me retirai.

Une fois encore, j'errai au hasard des rues, n'osant entrer chez moi, ni revenir chez Calixte. Je marchai longtemps, dans l'espoir de m'éreinter à fond pour ne plus penser. Quand la nuit fut venue, je regagnai la rue de l'Opéra. J'hésitai à franchir le seuil de l'hôtel de l'Estang-Parade. Je remontai jusqu'à la rue Eymeric-David. Je m'assis sur une borne, me sentant infiniment loin de tout.

Un facteur faisait sa tournée vespérale : il balançait une petite lampe et, avant de déposer son courrier dans les boîtes, il s'arrêtait pour lire lentement les suscriptions des enveloppes. En quel siècle étions-nous? Avec un grand bruit mélancolique et doux de sonnailles, un troupeau descendait vers moi. Le berger qui le conduisait, enveloppé dans son épais manteau de bure, avait l'aspect de ces personnages de pastorale que, Noël venu, on dispose autour de la ferme de carton rocailleux d'une crèche enfantine.

Je me sentais hors du monde. Et j'aurais voulu, suffoqué de tristesse, tenaillé par le chagrin, m'en aller comme le berger, dans la montagne, bien loin, bien loin, avec mes bêtes, en

pleine solitude, pour des mois et des mois, hors de l'atteinte des hommes, là où le silence s'établit pour toujours, où l'on ne se déchire pas soi-même, où l'on ne voit pas souffrir tous ceux à qui l'on a donné sa tendresse !

XVIII

Au matin, Maurice, fort penaud, me rejoignit dans le jardin. Il me dit qu'il avait eu la veille au soir en rentrant une dispute affreuse avec sa femme, que dans la première fureur de son indignation, il lui avait montré d'abord quelque dureté, mais qu'il avait dû assez vite baisser pavillon devant ses attaques et qu'elle lui avait dit des choses effroyables, avec une fureur dont il l'aurait crue incapable.

— Enfin, mon cher, j'ai fini par me taire. Elle m'a terrifié par l'excès de sa violence. Il n'est pas possible qu'elle soit dans son bon sens.

Cette pensée aiguë et pénible m'avait déjà la veille traversé l'esprit, pendant la scène incroyable qui s'était déroulée à l'hôtel de l'Estang-Parade. J'eus un grand sentiment d'horreur à me dire que, si ma mère perdait ainsi quelque chose de son bon sens, c'était beaucoup par la faute de Maurice, mais quelque peu aussi par la mienne.

— Tu devrais aller lui parler, — conclut-il. — Elle ne m'a dit que deux ou trois mots sur ton compte, mais terribles. Je crois qu'elle t'en veut beaucoup.

Je montai donc chez ma mère. Je ne dirai pas que le cœur ne me battait pas en entrant chez elle. Je ne savais en rien où étaient mes torts envers elle, mais cette incertitude augmentait mon trouble, tant il est vrai que c'est moins l'importance de la faute qui cause des remords que les doutes où l'on demeure sur elle.

— Pourquoi viens-tu? — s'écria-t-elle. — Qu'as-tu à me dire?

Elle était extrêmement pâle, les yeux brillants, les paupières rouges d'avoir pleuré sans doute la nuit.

— Je n'ai rien de particulier à te dire. Je n'ai pas pu te voir hier soir. Je voulais simplement t'embrasser et prendre de tes nouvelles.

— Peut-être aussi as-tu envie de me parler de cette femme!

— Je n'ai maintenant plus rien à t'en dire, maman.

— Eh bien ! pour moi, il n'en est pas ainsi. J'ai à te parler. Assieds-toi.

Je pris un siège, me préparant à l'écouter.

— Ainsi, — dit-elle, — tu savais que Maurice avait une maîtresse et tu consentais à la voir...

— Maman, je t'en prie...

— Non, tu parleras après.

— Je ne savais rien de la vie de Maurice. Il ne m'a jamais fait de confidences. Je n'ai appris que par hasard sa liaison avec mademoiselle Aigrefeuille.

— Il était inutile de m'interrompre pour cela. Tu n'en es pas moins retourné chez elle quand tu as découvert la vérité.

— C'était une grande amie à moi, il m'était tellement pénible de ne plus la voir !

— Et tu as continué à la visiter régulièrement ! Oui, tu allais avec mon mari tenir compagnie à sa maîtresse. Tu n'as pas trouvé cela monstrueux, mais tout naturel. Mon Dieu, oui, on faisait, n'est-ce pas? une petite fête de famille. Et de moi, de moi, trompée, raillée, trahie, qui s'est soucié? Mais toi, Raymond, mon fils, as-tu jamais songé à ma douleur, à mon honneur?

— Que pouvais-je faire?

— Quelle question ! Tu es si corrompu que tu n'as plus le moindre sens moral. Il ne fallait pas t'associer à cette infamie ! Mais le jour où une amie bien intentionnée vient m'apprendre ce qui se passe, tu viens, ce jour-là, te porter coupable pour couvrir Maurice, pour lui permettre de continuer, pour te faire plus effectivement le complice de cette ignominie...

Je poussai un cri d'horreur. Ainsi c'était à cette conclusion qu'aboutissait mon acte de dévouement !

— Maman, — répliquai-je avec véhémence, — si j'ai agi de telle sorte, c'était afin de te sauver, toi, aussi bien que Maurice ! Ma faute était moins grave que la sienne.

— Si tu ne l'avais pas couvert, il aurait rompu. Grâce à toi, il a pu ne pas le faire et rester l'amant de mademoiselle Aigrefeuille. Et puis, Raymond, je ne peux plus rien croire de bon de toi. Qui sait si tu n'avais pas quelque intérêt à agir comme tu as fait? Peut-être, au fond, que tu dis vrai et que tu es l'amant de cette personne.

— Maman, je t'en conjure, comment peux-tu aussi gratuitement supposer autant d'infamies !

— Les écailles me sont tombées des yeux. Mon aveuglement a cessé. Je soupçonne tout maintenant, je suppose tout. Je ne crois plus en rien, j'en ai le droit. Quand on a un mari et un fils et qu'ils se sont conduits tous deux comme vous l'avez fait, c'est fini, on peut tout attendre de l'être humain. Il est cependant dit dans la Genèse : « Dieu a fait l'homme à son image ! » Ah ! qu'en reste-t-il désormais de cette image primitive?

Que dire, que faire pour me disculper? Je me sentais vulnérable sur tous les points. Je n'avais donc jamais vu la situation en face telle qu'elle était ! Mais où trouver la vérité?

— Ah ! qui aurait jamais cru cela de toi? Tu paraissais droit, honnête, loyal, puis, un jour, soudain, le masque tombe, on voit le visage de boue...

— Mais ce n'est pas vrai, maman, ce n'est pas vrai ! Je ne suis pas ce que tu crois. Comment ne le sens-tu pas?

— Trop tard, trop tard ! il est trop tard, Raymond, pour te disculper. Je croyais en ta noblesse, je croyais en la noblesse de Maurice. C'est pour cela que je vous ai tant aimés tous deux. Je ne peux aimer que des êtres qui aient de la noblesse, de la dignité. Vous n'avez rien de cela, ni l'un ni l'autre. Vous êtes bas, vous êtes bas. Le mensonge, l'hypocrisie, le vice, la trahison, voilà l'air que vous aimez, qui vous plaît à respirer. Il n'y a en vous rien de grand, rien de vrai. Vous trouvez la vie trop propre encore pour votre goût, il vous faut son fumier ! Et dire que j'avais foi en vous ! Je me disais avec orgueil : « Raymond, Maurice, c'est de l'or ! » Je me sentais, auprès de vous, protégée des vilenies de la terre. Ce que vous disiez, ce que vous faisiez me paraissait pur, élevé, généreux, je ne voyais rien de honteux en vous. Nous vivions dans la candeur, la probité, la confiance. J'étais heureuse et je remerciais Dieu...

Et tout à coup, je découvre une porte dérobée ; le voile se déchire et je tombe dans un cloaque. Étais-je bête ! étais-je bête !

— Mais ce sont les circonstances qui me condamnent, maman, et non pas mon caractère. Je te jure que tu es d'une injustice atroce pour nous.

— Tais-toi, Raymond, tais-toi ! Pour ne pas être injuste, aurais-je dû aussi vous inviter, cette femme et vous, vous donner à souper ensemble? Ah ! quelle honte ! Toute ma vie je n'ai aimé que ce qu'il y a de beau, de pur, de noble, le désintéressement, le sacrifice, l'idéal. Jamais je ne me trouvais assez vertueuse, assez difficile pour moi-même. Je cherchais sans cesse ce qui exalte, ce qui rend meilleur. Si j'avais une mauvaise pensée, un mauvais sentiment, j'étais triste, je me sentais humiliée. J'aspirais sans cesse à quelque chose de plus haut que moi, qui m'eût soulevée toute entière. L'enthousiasme seul me faisait pleurer. Je n'aimais que ce qui grandit. Je te croyais pareil à moi. Je m'étais efforcée de t'élever dans le culte de ce que j'aimais. Il me semblait qu'on n'est jamais assez fier, assez pur, assez intègre, qu'il y a des amitiés qui souillent, des contacts qui pourrissent. Je recherchais le devoir parce qu'il est difficile et non parce qu'il est obligatoire. Cela te donne envie de rire, n'est-ce pas? Oui, j'ai été une femme de devoir, et si j'ai pu t'aimer autant, c'est que j'ai refoulé tout ce qui n'était pas noble ! Dans ce cœur que tu as blessé à jamais, je n'ai voulu conserver que le plus pur, que le plus ardent, afin d'alimenter la passion que j'avais pour toi et qui me tuera maintenant, qui m'étouffera puisqu'elle va demeurer sans but et sans motif !

— Mais, maman, tu exagères vraiment trop ! Si j'ai eu des torts, je l'avoue. Je t'en demande pardon...

— Trop tard, mon enfant, trop tard ! Derrière tes paroles, il y a des faits, des faits monstrueux. Ce ne sont pas des torts, comme tu dis, que j'incrimine. Ce que je reproche est plus grave que cela. Moi aussi, j'ai eu des torts. Qui n'en a pas? Je n'aurais pas dû te laisser devenir l'ami de Maurice. Il t'a donné sa légèreté, son insouciance, son absence de sens moral. Mais aussi, pourquoi ai-je épousé Maurice? Tout cela est de ma faute. J'en suis cruellement punie...

— Encore une fois, je te demande pardon !

— Mais comprends donc, Raymond, que je ne t'en veux pas ! Tu crois à je ne sais quelle rancune, quelle animosité de ma part... Non, je ne t'en veux pas, je te vois seulement tel que tu es. Je me suis trompée sur ton compte, voilà tout ! Rien ne peut faire que ce qui est arrivé n'ait pas eu lieu ! J'aurais donné ma vie pour ne pas voir cela. Dieu en a jugé autrement. Que sa volonté soit faite ! Mais rien ne me fera oublier ce qui s'est passé. Toute confiance est finie entre nous, toute intimité ! Tu as été contre moi l'allié de mes ennemis.

C'était vrai en apparence ! Comment n'avais-je pas vu plus tôt à quel abîme je courais !

— Je te parle calmement, froidement, Raymond. Mais tu ne peux pas savoir ce que j'ai souffert, ce que je souffre ! C'est cela, l'enfer, voir tels qu'ils sont ceux que l'on a aimés. Il ne peut y avoir un supplice pire ! Maurice, au fond, avait des excuses de me tromper. On a peut-être des excuses de tromper sa femme. Mais toi, tu es mon fils. Tu es sans excuse ! Je pourrais peut-être un jour oublier les torts de Maurice. Les tiens, jamais !

Je sanglotais.

— Je me souviens, quand tu étais tout petit, de mes angoisses. Je m'agenouillais au pied de ton lit et je disais à Dieu : « Vous voyez, Seigneur, combien il est faible et fragile. Par pitié, laissez-le-moi. C'est tout ce que j'ai au monde. C'est mon fils, ce sera mon soutien, ce sera mon ami. » Tu étais souvent malade, je te soignais, je te veillais, et chaque fois que tu toussais, mon cœur se serrait. Et je répétais : « Seigneur, c'est mon fils bien-aimé, laissez-le-moi... » Et je disais à la Vierge : « Vous avez perdu votre fils, vous comprenez mon épouvante. Laissez-le-moi... » Et tout cela, tout cela, pour qu'un jour vienne où tu me sois arraché, tout vivant !

— Maman, je t'en conjure, par pitié, tais-toi, ne parle pas ainsi...

Elle hochait douloureusement la tête :

— Je ne peux rien changer à ces choses. Je t'ai perdu. J'ai perdu mon petit !

Elle répétait cela comme une folle et j'eus en ce moment l'impression d'être en réalité l'enfant dénaturé qu'elle voyait en moi.

Et je sentis peser sur moi l'irréparable, et dans un élan de désespoir, je m'écriai :

— Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, puisque tu ne veux rien entendre, je vais quitter Aix, j'irai à Paris.

— Je suis satisfaite, — me dit-elle, — que tu prennes cette détermination, car j'allais moi-même te la proposer.

— Tu allais toi-même...

Du coup, ma colère tomba. C'était donc fini, bien fini.

— Tu ne prétendais cependant pas continuer à vivre paisiblement, entre Maurice et moi, après tout ce qui s'est passé? Non, non ! Jusqu'à ta majorité, je te rendrai mes comptes de tutelle, tu prendras ce qui te revient de ton père et tu finiras tes études où tu voudras. D'ailleurs, il n'est pas sûr que je continue à vivre avec Maurice. Peut-être m'installerai-je dans une maison de retraite. Je suis punie de n'avoir pas accepté la vie religieuse. J'étais née pour le cloître. Jamais je n'ai pu me faire aux bassesses de ce monde. Ce n'est pas aujourd'hui que je m'habituerai...

— Alors, c'est irrévocable?

— Tu le vois bien. Est-ce moi qui ai créé cette situation?

Nous nous regardâmes en silence. Son regard demeurait froid et triste. Nous n'avions plus rien à nous dire. Je me levai, je quittai la chambre.

XIX

Cette conversation si affreuse, si pénible, ce fut pourtant la dernière que je devais avoir avec ma mère...

Les deux jours qui suivirent, nous ne nous vîmes qu'aux heures des repas. Elle, distante, mélancolique, moi, taciturne et désespéré. Maurice, penaud, maussade, maladroitement empressé.

C'est une chose assez sinistre qu'une réunion de famille, quand le moindre nuage trouble le ciel de l'harmonie intérieure. Il faut se réunir, manger ensemble, acte lamentable aussitôt qu'il n'est plus joyeux. On se tait, on se surveille

mutuellement, on mange du bout des lèvres, on attend avec impatience l'heure de quitter la table. Il faut être là. On n'a rien à se dire, ou presque; on n'ose pas se regarder. C'est le repas funèbre des anciens. Un mort est au milieu de nous. Lequel? La confiance, l'intimité, une heureuse liberté. Voilà les cadavres que l'on veille !

Le soir du troisième jour, je rentrai après avoir rendu visite à M. d'Escursan, dont j'aimais les vieilles histoires. Je venais d'ouvrir la porte qui donnait sur la traverse de la Molle et donnait directement sur le pavillon. Je venais de descendre les trois marches du perron, quand Miette surgit au seuil de la cuisine, son bonnet de lingerie posé de travers, le visage bouleversé.

— Monsieur Raymond ! Monsieur Raymond !

— Quoi donc?

— Venez vite !

— Que se passe-t-il?

— La pauvre Madame !

Il me sembla que deux poings puissants me séparaient le cœur en deux. Tout tourna autour de moi. Je n'osais poser la moindre question. J'étais comme un condamné qui attend l'arrêt du tribunal suprême. Vingt siècles s'écoulèrent dans une minute.

— Elle vient d'avoir une attaque !

J'eus mal affreusement, toutes les pensées qui se succédèrent en moi dans un désordre terrible ne m'offrant que des images funèbres. Aussitôt après, j'éprouvai une réaction subite et comme un soulagement dans mon désespoir. Ainsi je touchais enfin ce dont j'avais si peur depuis tant d'années, le spectre qui me rendait redoutables toutes les heures de la vie. Je n'avais plus à la craindre ! Enfin, on ne descendait pas plus bas maintenant dans l'abîme noir de la vie !

Je gravis l'escalier quatre à quatre.

Des bruits de voix me venaient, j'arrivai au premier étage. Je vis entr'ouverte la chambre de ma mère. Tout était en désordre, des linges traînaient, une cuvette était posée sur un fauteuil. Maurice, extrêmement blême, l'air gêné, était debout près du lit. Derrière lui, se tenaient le docteur Villemus et le père Sirrugue, le jardinier.

— Eh bien ? — dis-je tout haletant.

— Chut ! — me répondit Maurice.

Il me prit par le bras, m'entraîna dans le corridor.

— Vite, vite, Maurice ! Dis-moi la vérité !

— Le premier danger nous semble évité, — répondit-il.

— Et après?

— Après? Ah ! dame ! Que veux-tu qu'on sache ! S'il ne survient rien de nouveau d'ici cinq ou six jours, peut-être la sauverons-nous.

Je rentrai dans la chambre. Je m'approchai du lit. Je vis là ma mère, ce pauvre visage déformé, le pli tordu de cette bouche que les muscles d'un côté ne soutenaient plus. Je vis, chose plus affreuse, le regard complètement changé : plus rien de ce qu'on y distinguait autrefois, fierté, noblesse, vaillance, mais une expression comme vacillante, en même temps vieillie et enfantine, pauvre, humble, suppliante. Je venais d'assister à une sorte d'assassinat moral et j'en avais un sentiment de révolte au moins aussi grand que de pitié.

Le misérable œil de la victime se dirigea vers moi. Alors quelque chose sourdement le traversa, une lueur d'intelligence, et cette tête démunie se détourna de moi. Elle se détourna de moi, et dans ce moment terrible, je connus que le premier souvenir que la pauvre femme gardait de ce monde qu'elle avait failli quitter, c'était celui de ma faute et de ma trahison !

Ce fut peut-être là l'émotion la plus abominable que j'ai ressentie sur la terre ; et j'admirai malgré moi cette progression savante avec laquelle la vie à la douleur qui nous paraît la dernière sait en ajouter une autre encore !....

Je ne dirai rien des jours qui suivirent, de nos angoisses, de nos terreurs, de nos soins constants, et de nos nuits de veille. Le pire de tout, c'était le malaise où ma présence, chaque fois qu'elle la distinguait, mettait la malade.

Au bout d'une semaine, le docteur Villemus nous dit :

— Je crois qu'elle est hors d'affaire, mais il faut vous attendre à ce qu'elle demeure à demi paralysée.

— Tant pis. — dit Maurice, — pourvu qu'elle vive !

Ce jour-là, nous allâmes tous deux nous promener dans le

jardin ; nous avions soif de grand air après tant d'heures de réclusion et de vigilance. Nous étions au milieu du printemps : tout semblait levé, frais, verni à nouveau, les feuilles comme le ciel. On aurait dit que l'air n'avait pas encore servi !

L'allégresse des choses, la vivacité de l'air autour de nous rendaient plus sensibles notre propre fatigue et notre torpeur.

— Maurice, — dis-je, — c'est nous qui la tuons !

Il tressaillit.

— Il ne faut pas croire cela, Raymond. A quoi bon? Ce n'est pas exact et pourquoi nous assombrir avec des scrupules aussi inutiles? Depuis quelque temps, sa santé s'en allait déjà. Est-ce notre faute? D'ailleurs, avons-nous été si coupables?

— Nous nous sommes conduits d'une façon indigne.

— Trouves-tu? — me dit Maurice, distraitement.

Il regardait le ciel, les arbres, la couleur d'un pêcher qui avait l'air d'être de corail rose.

— Figure-toi, — me dit-il tout à coup, — qu'en causant avec le docteur Villemus, je viens d'apprendre qu'il admire beaucoup Cézanne et qu'il lui a acheté autrefois quelques-uns de ses plus beaux tableaux. J'irai les voir dès que ta mère ira mieux. C'est une chance, hein, de l'avoir rencontré?

Je le regardai avec pitié.

— Quand ta mère sera guérie, — dit-il encore, — nous ne demeurerons plus ici. Je crois que nous irons passer quelque temps en Sicile. Le grand calme, la vue de la mer la reposeront, et moi je travaillerai. J'ai envie de travailler. Toi, homme heureux, tu seras à Paris.

— Me faut-il vraiment partir, Maurice?

— Oui, Raymond, il le faut. Dans quelques jours, ta mère ira mieux. Il ne faut pas qu'elle te revoie ici plus longtemps. Ah ! mon vieux, je t'envie d'aller à Paris. Tu es jeune, tu auras des succès, tu connaîtras cette griserie de la liberté, les musées, les théâtres, les restaurants, les ateliers. Que c'est grand ! que c'est beau !

Mais moi, je n'aimais au monde que le pavillon de Suffren et l'hôtel de l'Estang-Parade, le cours Mirabeau et la fontaine des quatre Dauphins. Que me faisaient théâtres, restaurants et salons? Je préférais à toutes choses les lignes sèches et bleues des collines de mon pays !

Peu de temps après, en effet, la convalescence de ma mère fit de rapides progrès. Nous pûmes la considérer comme sauvée. Nous la levâmes, on la descendit sur la terrasse. Elle revit ces beaux lieux, l'air doré, et le printemps...

Mais ce n'était plus ma mère : un de ses regards demeurait atone, une main inutile. Elle parlait avec difficulté, bredouillait, cherchait ses mots. Elle avait les idées confuses. Heureux Maurice, de se croire innocent! Moi, je voyais mon remords se traîner au bras de Miette.

Je supportai si mal cette vue que je hâtai mon départ. Mère ne se ranimait que pendant mon absence. Aussitôt que j'étais là, elle reprenait son silence lourd de reproches. Ma présence lui rappelait des choses affreuses. Et je voyais alors une pesante tension descendre sur elle et pétrifier son visage; toute lumière l'abandonnait !

J'écrivis donc à Paris pour retenir une chambre dans une pension, je rangeai mes affaires, avec quel serrement de cœur ! Chaque objet à laisser était un nouveau drame de conscience : celui-là pourquoi ne pas l'emporter aussi? Je croyais que le jour de mon départ n'arriverait pas, plusieurs fois, je le remis. Maurice me pressait, espérant que cela causerait quelque amélioration dans l'état de maman !

Enfin tout fut prêt, et la veille de ce jour arriva, — mon Dieu ! — comme tous les jours de la vie !

XX

Ce jour-là, je me levai avec autant d'angoisse qu'un condamné à mort. Il me semblait que je m'en allais pour toujours. La suite des événements a prouvé que je prévoyais juste. En quittant Aix, j'abandonnais à jamais les années les plus heureuses de ma vie, ma jeunesse, mes heures d'inconsciente étourderie, de poésie rêveuse, de tendresse encore pure, en un mot, ce que l'homme a de meilleur.

Après le déjeuner, j'allai faire mes adieux à Calixte, qui m'attendait. Quand j'entrai dans le salon, je la vis debout derrière la vitre et qui regardait le puits.

— Savez-vous l'histoire de ce puits? — me demanda-t-elle. — Je ne l'ai apprise qu'hier; je la tiens de Peyroncelly à qui monsieur d'Escursan l'a racontée. Autrefois, il y avait ici une concierge dont la fille était très belle; c'était une de ces Provençales qui ont mêlé dans leur sang la pureté grecque et la fierté sarrasine. A cette époque, un célibataire, monsieur de Sauvagines, habitait un appartement voisin. Il faisait volontiers la cour à la jeune fille, qui l'écoutait, moitié rieuse, moitié fâchée, en fille sage qui aime qu'on soit un peu galant avec elle, mais pas trop entreprenant. Il l'invita un jour à un bal que devait donner en son hôtel du cours Mirabeau le marquis Cogide de la Loyère qui était alors le plus riche célibataire de la ville et qui, pour ses fêtes privées, faisait venir un grand nombre de femmes de Marseille.

» La jeune fille avait grande envie d'aller au bal. Elle ne savait pas au juste ce que c'était, mais elle ignorait à quel point ceux de monsieur de la Loyère étaient libres. Elle y arriva vêtue en Provençale, avec le ruban de velours étalé roulé autour du chignon et la chapelle étalée sur les dentelles de son corsage. Comme elle était très belle, elle fut très entourée. Les compliments, l'atmosphère de plaisir la grisèrent un peu. On la fit boire ; elle ne savait pas, elle n'avait jamais goûté au champagne; elle fut très gaie tout de suite. Quelle aubaine pour ces blasés ! On l'enivra, et quand elle fut ivre, on la déshabilla. On la porta toute nue en triomphe, on se la passa de main en main et tout cela ne se fit point sans qu'elle fût très admirée, ni très caressée. Peut-être perdit-elle sa virginité. Monsieur de Sauvagines la ramena chez elle, à peine habillée, malade et presque délirante. Mais le matin, la raison lui revint, et le souvenir. Elle réfléchit que tous les hommes de la ville l'avaient vue nue et qu'elle avait été touchée et caressée de tous. C'était une vraie fille de ce pays, digne, fière et secrète. Elle eut tant de honte qu'elle se jeta dans un puits. N'est-ce pas, Raymond, que cette histoire est magnifique?

Calixte se tut ; les sourcils froncés, elle fixait ses beaux yeux sur la fenêtre au delà de quoi on apercevait la potence rustique et rouillée du vieux puits.

— Vous voyez bien, — reprit-elle, — que la pudeur existe, que la pureté existe, que l'honneur existe... Mais plus pour

moi ! Si j'avais une aussi noble nature que la fille de cette concierge, moi aussi, je me serais jetée dans ce puits. Mais ma nature est basse et vile...

— Dans cette circonstance, — dis-je, — il vaut mieux qu'il en soit ainsi...

— Si vous m'aimiez vraiment, vous souhaiteriez que je disparaisse, au lieu de le craindre.

— J'avoue donc que je ne vous aime pas suffisamment pour souhaiter votre mort.

— Bah ! vous partez ! Vous m'oublierez bien vite. Un amour de jeunesse, et si peu heureux, quelle place cela peut-il avoir dans la vie? Je ne vous ai point aimé, Raymond, et cependant peut-être vous oublierai-je moins vite que vous ne ferez. Quand nous aurons dix ans de plus, c'est moi sans doute qui regretterai vos visites et votre affection. Ainsi va la vie !

— Je ne le crois pas.

— Vous verrez que j'ai raison... Que je vous envie de partir ! Que je m'en irais volontiers avec vous !

— Faites-le. J'aurai tellement moins de regrets si je vous emmène avec moi !

— Je ne peux pas me fuir ainsi. Vous savez ce qui me retient. C'est Maurice. Et son amour pour moi est fini. Je reste ici pour mieux souffrir. La maladie de votre mère lui sert de prétexte pour me lâcher en douceur. Et cependant, comme une misérable, je me cramponne lâchement. Je vais l'attendre comme s'il devait venir chaque jour, à chaque heure. Il viendra de moins en moins, il sera sans pitié, et j'assisterai avec quelle horreur indicible à cette agonie de notre amour !

— Raison de plus pour partir !

— Non, je ne peux me résoudre à perdre aucune de mes espérances. Partir, c'est tout abandonner.

— Mais que ferez-vous, quand Maurice ne vous aimera plus, quand ce sera tout à fait fini?

Calixte se retourna aussi brusquement que si elle avait mis le pied sur un serpent venimeux et me jeta un regard de fureur :

— Il n'est pas possible que notre amour puisse finir jamais. Maurice ne me quittera pas !

Je m'inclinai sans répondre. Calixte se dirigea vers le divan.

Elle s'y allongea. Elle reprit sans s'en douter la pose qu'elle avait le jour de l'entrée de ma mère. Sa jupe même, en se relevant un peu, découvrit sa jambe élégante et fine. Tout cela repeignit à mes yeux la scène pénible qui s'était déroulée ici même. Je m'en voulais presque d'être revenu chez Calixte.

Mon silence, mon air rêveur l'avertirent sans doute de ce qui se passait en moi, car elle me prit la main :

— Raymond, — me dit-elle, — c'est un grand malheur que vous m'ayez rencontrée. Vous m'avez aimée, vous avez souffert, et je vous ai donné les premiers grands chagrins sérieux de votre vie. Je suis en partie cause de la maladie de votre mère et de votre départ. Vous devriez me haïr et cependant vous m'aimez encore. Raymond, je vous demande de me pardonner tout le mal que je vous ai fait.

— Comment aurais-je pu vous en rendre responsable? Quel mal volontaire m'avez-vous causé? Ce sont les circonstances qui nous ont conduits.

— Cela n'est pas juste, Raymond. Rappelez-vous plus tard ce que je vous ai dit aujourd'hui. Nous avons discuté de tout ici, comme des gens qui se croient libres et n'entendent pas être les dupes des mots. Mais la société a raison, la morale, la religion ont raison. J'ai été la cause d'un grand désordre, et regardez les catastrophes que j'ai suscitées.

— C'est fou. On ne peut vivre sans désordre et sans catastrophe !

— Alors il serait préférable d'imiter la fille de la concierge et de se jeter dans le puits.

— Promettez-moi de ne jamais vous y jeter, — m'écriai-je, très effrayé !

— Soyez tranquille, — dit-elle, en riant. — Je suis trop lâche pour cela. Et puis, au fond, je ne suis pas aussi libre penseuse que je vous l'ai souvent paru ici. Je ne crois plus au paradis, c'est vrai, mais je crois encore à l'enfer, et j'en ai peur.

Je lui demandai de m'écrire de temps en temps, quand je serais à Paris. Mais elle hocha la tête. Il valait mieux, me dit-elle, que je fisse un grand effort pour l'oublier, et elle était décidée à m'y aider.

Alors il y eut entre nous un très long silence. Je reconnus que l'heure de la séparation venait de sonner. Calixte m'em-

brassa longuement, fraternellement, et je ne peux dire l'émotion qui m'étreignit quand mes lèvres touchèrent la chair douce et veloutée de ces belles joues, ni la tristesse qui me serra le cœur, lorsque pour la dernière fois je franchis le seuil majestueux et la cour herbue de l'hôtel de l'Estang-Parade.

Le soir venait, un de ces soirs de printemps si doux que l'on y respire à la fois l'espérance illimitée de l'enfance et la paix résignée des derniers jours. Je me rendis au musée; je savais que le gardien qui me connaissait bien me laisserait rêver encore dans l'étroite cour dont j'ai parlé déjà et qui longe le mur de Saint-Jean-de-Malte. Je m'assis sur un fût de colonne comme je l'avais fait tant de fois ; prise entre ces murailles, que de fois mon imagination avait lancé toutes ses fleurs vers le ciel incomparable répandu au-dessus de moi! L'église, ce jour-là, était muette. Une immense pulvérisation rose était jetée à travers l'espace, dans l'atmosphère diaphane de ce crépuscule d'avril ; dans le jardinet qui suivait la muraille, un énorme paulownia avait dressé ses girandoles comme un grand lustre à pendeloques de cristal. Cet arbre fleuri et nu, et cette couleur mélancolique, et la masse religieuse de l'église qui me barrait la vue, et ces lierres énormes, et l'odeur voluptueuse de l'air, et la sérénité de ce coin d'avril, tout cela me donnait je ne sais quel atroce bonheur, fait de souffrance apaisée et de mélancolie voluptueuse. Assis au seuil de l'avenir, je tournai la tête vers le passé. Déjà, il m'était plus cher que tout ; déjà j'apprenais à me connaître. Tout ce dont je souffrais m'était cher !

Je songeais à tant d'heures de ma jeunesse passées ici à rêver, à tant de jeunes filles et à Calixte, qui peuplaient cette rêverie, aux héroïnes des romans que je lisais alors, et quand la cloche à Saint-Jean-de-Malte se mit à sonner, ses lentes et sonores vibrations me déchirèrent comme les accents d'un glas. Que j'aurais aimé que de même cette douce sonnerie accompagnât les heures plus graves de mon âge mûr, les jours apaisés de ma vieillesse! Hélas! elle m'était défendue, cette joie égale et mystérieuse d'user toute sa vie autour du même lieu : j'étais de ceux qui partent, non de ceux qui demeurent : et l'exil m'attendait dans la ville inconnue.

A la nuit tombante, je parcourus les rues, égrenant comme un rosaire mes plus chers souvenirs. Au coin de cette rue, j'attendais mademoiselle de Sèves, c'était sur la place d'Albertas qu'habitait Magali de Guérines. Mais Calixte surtout sortait de chaque pavé ; j'étais tout enveloppé d'elle, comme un parent qui conduit le deuil s'avance dans l'atmosphère même où revit le mort qu'il ne peut quitter.

La ville, dans le jour tombant, prenait un air rustique et monacal à la fois ; quelques rares personnes cheminaient à pas menus, se rendant à un office. J'entrai à Saint-Sauveur.

On y récitait le chapelet ; de pieuses personnes agenouillées ou assises marmottaient les prières ; c'était un murmure, un chuchotement à ras de terre qui ne semblait pas s'élever bien haut vers le ciel. Puis de la chaire tombait la voix grave et sonore du prêtre. Quelques humbles lumières veillaient sous la grande voûte obscure ; elles éclairaient les riches tapisseries anciennes, d'un ton sourd et dédoré. Je me glissai dans le cloître. Nul n'errait sous ses galeries. Entre les colonnettes de la cour, un grand carré de ciel se découpait ; je vis y naître une étoile, mais ce n'était pas celle des Rois Mages et je savais bien qu'elle ne me mènerait nulle part ! Le ciel s'ouvrait autour d'elle comme une rose qui commence de se défeuiller. Quelque chose d'ineffable tombait de lui qui donnait une envie secrète de mourir ou d'être heureux. Et le silence était si grand que l'on doutait de vivre encore ! Je fus si ému, ce soir-là, par la poésie de ce cloître que j'enviai tous ceux qui peuvent s'abandonner à Dieu et n'avoir d'autre but au monde que d'humilier leur orgueil dans cette herbe et d'abdiquer leur indépendance jusqu'à cette étroite promenade, entre les saints rongés des vieilles colonnettes !

Le soir, je descendis à la cuisine pour faire mes adieux à Miette. Elle était seule, en face de ses cuivres luisants, ravaudant ses bas du même geste machinal que je lui voyais accomplir depuis que je la connaissais.

— Alors, — me dit-elle, — vous partez demain?

Elle ne me tutoyait plus depuis quelques années, et ce renoncement à une de ses plus chères habitudes lui coûtait infiniment.

— Je pars, Miette, — fis-je avec accablement.

Je lui recommandai ma mère, je l'adjurai, non seulement de la soigner, mais de lui parler souvent de moi, de lui dire, quand elle serait en meilleure santé, combien je l'aimais et combien j'avais été désespéré de la quitter.

— Je reviendrai, — ajoutai-je, — quand elle sera bien.

Mais Miette remua tristement la tête.

— Allez, Raymond, c'est bien fini. La pauvre madame, nous ne la reverrons plus telle qu'elle était jusqu'à présent. Ce ne sera plus elle ! Elle s'est fait trop de mauvais sang. Vous autres, — ajouta-t-elle, pensivement, — vous avez du bonheur dans la vie, peut-être, mais vous êtes libres, et vous avez trop de temps à vous ! Alors vous vous tuez à force de vous tourmenter. Moi je n'ai pas eu de très grand chagrin, bien que j'aie perdu tous ceux que j'aimais, parce que je travaille depuis que j'existe et que je n'ai jamais eu de repos. Pendant la vie, je n'ai eu d'autre but que de me coucher le soir, bien vite, parce que je tombais de fatigue. Aucune peine n'a résisté à cela ! Vous, vous n'êtes pas assez éreintés pour oublier vos chagrins. Vous êtes trop riches : le sommeil ne vous guérit pas !

Elle dit encore :

— Les riches ne sont pas plus heureux que nous. Parmi nous il y a des gens qui vous envient ; moi pas. J'ai vingt ans de plus que votre mère, Raymond ; regardez la différence entre elle et moi. Je travaille tous les jours et jusqu'à des dix heures par jour. Et demain, à cinq heures, je serai debout !

Je me rappelai soudain les angoisses et certaines des paroles de Calixte :

— Et la mort? En as-tu peur?

Miette leva sur moi son visage brun, usé et ridé comme une roche et répondit simplement :

— Pourquoi faire? Je sais qu'elle est au bout du chemin. Je ne pense jamais à elle. Je sais qu'elle m'attend. Je sais aussi que, le jour où je mourrai, je me reposerai et que je pourrai me dire, quand le moment sera venu : « Enfin, demain, je ne serai pas obligée de me lever à cinq heures ! »

Ce fut là-dessus que j'embrassai Miette.

Et tandis que je m'en allais, elle demeura dans la cuisine, ravaudant ses bas, obstinée, patiente, sa figure sans âge penchée sur la laine sans couleur et semblable en son humilité à quelque pieuse et mystique statue, symbolisant le labeur humain.

Le lendemain, je me levai à l'aube. J'allai faire mes adieux à maman. Rien ne m'a déchiré autant que de subir l'indifférence de son adieu. Je veux espérer encore qu'elle a fait effort pour dissimuler son émotion, mais la vérité est qu'elle n'en témoigna aucune.

— A bientôt, maman, — lui criai-je, la voix étranglée par les larmes.

— Oui, oui, adieu, bon voyage ! — répliqua-t-elle paisiblement.

Et je dus bien reconnaître que Miette avait raison et que ma vraie mère, celle d'avant le drame et la maladie, je ne la retrouverais jamais.

Les grelots du cheval sonnaient devant la porte. Je me retournai pour voir le pavillon, ses cariatides, son visage de femme sous le chapeau du cardinal, ses guirlandes de fleurs et ses pots à feu, je jetai un dernier coup d'œil au dauphin de la fontaine, aux vases de pierres, aux pelouses luisantes...

La voiture commença de rouler dans la rue Célony.

Quand mes bagages furent enregistrés et ma place choisie dans un wagon, je fis sur le quai de la gare quelques pas avec Maurice.

Tout à coup, il me dit :

— Mon pauvre vieux, je crois que je me suis bien mal conduit et que j'ai de grands torts. Maintenant, que va être la maison sans toi? Sans toi, mon meilleur ami !

Le train s'ébranla ; je vis Maurice debout, son grand corps semblait désarticulé par les véhéments gestes d'adieux qu'il faisait, il pleurait, et ses larmes qu'il n'essuyait pas tombaient dans sa barbe. Et tandis qu'il sanglotait ainsi, je remarquai, pour la première fois, que sitôt qu'il avait un chagrin, malgré sa barbe et ses grands airs, il ressemblait à un enfant !

XXI

Lorsque je m'en allai, Aix s'épanouissait dans la lumière du plus beau printemps : ce n'était que soleil, jeunes verdures, gerbes de fleurs, arbres fruitiers tout en neige fraîchement tombée. A Paris, je retrouvai l'hiver, un hiver maussade, morne, pluvieux. Deux choses me frappèrent : la tristesse des toits d'ardoises, — habitué comme je l'étais à considérer la gaîté des tuiles roses, — et l'aspect antique de ces sombres maisons qui ont vu passer de si longues périodes de notre histoire. Ce fut comme un manteau de siècles qui tomba sur mes épaules et dans lequel je découvrais, non plus moralement, mais pour ainsi dire, avec tous mes nerfs, la magnifique vieillesse de notre race.

Mais je n'ai rien à raconter de ma vie à Paris. Cela, c'est une autre histoire et qui m'entraînerait trop loin. Il me suffira de dire que, trois mois après mon arrivée, je m'y éprenais de nouveau, et non plus d'une jeune fille et que l'amour, cette fois-ci, me réserva d'autres mécomptes et des chaînes plus lourdes : celles que forge une passion d'essence médiocre et qu'un moment l'on a pu croire partagée.

Je ramène avec tristesse, avec dégoût, le voile sur cette partie de mon existence. Mon sentiment pour Calixte Aigrefeuille m'avait laissé une sorte de subtil et joli plaisir, de délicat parfum ; je n'ai conservé de celui-là que le souvenir de la honte, de la jalousie dont je souffris, des humiliations que je supportai... Et rien autre, mon Dieu, non, rien autre ! Mais si je fais allusion, si discrètement que ce soit, à une aventure que je devrais taire, c'est pour expliquer en partie la raison qui pendant cinq longues années me retint loin d'Aix-en-Provence. Au début, je souffris si affreusement de me sentir à Paris une sorte de perpétuel exilé que je résolus de m'y habituer coûte que coûte, craignant, si je ne m'y acclimatai pas immédiatement, de ne pouvoir jamais y habiter. Trop de choses, par la suite, me forcèrent de différer mon voyage. Et puis, qu'est-ce

donc qui m'aurait attiré à Aix? Bien qu'à demi paralysée, ma mère avait recouvré une sorte de santé apparente. Les lettres de Maurice, d'abord longues, chaleureuses, débordantes d'affection, étaient devenues rares, et même courtes. Le temps accomplissait son œuvre. Un simple billet m'apprit un jour le prochain mariage de Calixte avec un professeur du lycée, un nouveau venu que je ne connaissais pas. Je lui répondis un mot banal...

Non, plus rien ne m'attirait, et je m'abandonnai presque sans remords à ma vie nouvelle, vie misérable, vie dégradée.

Quand je me repris, — ou plutôt, pour être tout à fait sincère, — quand les circonstances me permirent de m'arracher à l'être par lequel je me perdais, j'eus un soudain désir de rentrer chez moi, de me retrouver parmi les vieilles choses de mon enfance, parmi ceux que j'avais toujours connus. Je voulais savoir qu'il y avait quelque part des êtres et des paysages fidèles, et je pensais parfois à Miette comme à un des monuments de ma vie.

Il se trouva qu'à ce moment ma mère manifesta le désir de me voir et le témoigna à Maurice, qui m'écrivit à ce sujet. Je pris donc le train : c'était à la fin d'octobre, et j'étais heureux de revoir encore l'automne dans mon pays. Je retrouvai l'azur, je retrouvai la lumière. Jusqu'à Montélimar, le ciel demeura gris. Là, il commença de s'éclaircir. Entre les nuages, un progressif rayonnement se répandit. A ma droite, le Rhône roulait. Qui m'aurait jamais prédit que quelques arbres grêles, des oliviers, des amandiers, devraient un jour toucher ainsi mon cœur? Je reconnus les tours crénelées de Villeneuve, les maisons noircies d'Arles. Mille souvenirs me revenaient ; c'était l'accueil de ma patrie. Oui, partout ailleurs, j'avais été un étranger, un passant : ici, je redevenais moi-même. Ces oliviers représentaient non seulement pour moi la sagesse de Pallas-Athéné, mais encore, toute ma dignité perdue. Des collines de pins succédaient aux terrains argileux, aux grands rochers calcaires : aspects familiers, paysages intimes comme les gestes d'un ami. Je faisais aux bouquets d'arbres de petits signes de tête, j'aurais voulu leur dire comme on fait aux enfants : « Bonjour, bonjour, mon vieux! Comme nous voilà beau, comme nous avons grandi ! »

J'arrivai à Aix vers onze heures et quart, je frappai à la porte du pavillon. Je n'avais averti qu'approximativement de l'heure de mon arrivée, afin de ne déranger personne. Mais la sonnette eut tout juste le temps de tinter que déjà s'ouvrait la porte et que Maurice de Cordouan apparaissait à mes yeux.

Mais était-ce vraiment Maurice que je revoyais? Cinq ans en avaient fait presque un vieillard. Il voûtait sa haute taille en marchant, ses cheveux avaient blanchi, sa barbe, de même. Ses tempes, le cadre de ses yeux montraient ces colorations bistrées, assombries, ces meurtrissures qui révèlent le mauvais fonctionnement des reins. Son regard lui-même s'était éteint, Maurice, enfin, n'avait plus même faconde, même jovialité.

Il était si ému de mon retour qu'il en oublia de discourir.

— As-tu été en bonne santé, ces mois-ci? — lui demandai-je, inquiet de le voir si ravagé.

— Mais oui, — dit-il... — Oh! j'ai eu quelques petits accidents! Mais ça n'a rien été du tout.

Il ne me donna pas de détails plus précis. Je n'insistai point.

— Eh bien! Maurice, es-tu content? Comment vis-tu?

Il tourna à demi la tête vers moi, me regarda avec une douloureuse surprise, puis il répondit avec gravité :

— Maintenant, Raymond, je vis dans la vérité.

Pauvre Maurice! C'était donc cela qu'il était si changé! Un Provençal authentique ne saurait guère prospérer dans la vérité; il lui faut chaque matin son illusion quotidienne, comme à une abeille sa provision de pollen.

Le jardin s'était fait beau pour me recevoir; chaque arbre avait revêtu son manteau d'automne, cramoisi et doré, et l'herbe, ses colliers de perles. La fête n'était pas encore achevée; partout des rideaux de gaze en cachaient quelques apprêts. Bientôt les collines apparurent. Les cyprès n'avaient pas cessé de veiller sur elles. Ces petites maisons posées, de-ci, de-là, les tuiles un peu sur l'oreille, voici qu'elles me rappelaient comme naguère ces crèches de mon enfance où sitôt Noël, entre des chemins de mousse, on dispose des statuettes d'argile peinte. Trois bruits distincts s'entendaient : les cloches des églises, les feuilles qui tombaient, les sonnailles d'un lointain troupeau...

Ces trois bruits... Je fermai les yeux. Le temps soudain

n'existait plus. Ces trois bruits, je les avais entendus toute ma vie. Leurs sonorités ne s'étaient pas modifiées. Je n'avais pas quitté Aix, ni habité Paris, ni connu les durs enseignements, l'amour et son enseignement, l'erreur de ne pas savoir choisir son amour. J'étais jeune : la vie ne m'avait rien appris. Une feuille tombe et touche le sol avec un gémissement, cette terre l'a blessée comme elle nous blessera tous. Saint-Jean-de-Malte sonne lentement, un troupeau piétine la sente. Ma vie a son ordre, sa dignité. Je sortirai tantôt avec Maurice, peut-être irons-nous chez Calixte. J'ai mille tendresses pour elle dans le cœur. Personne ne m'a encore flétri : je ne suis ni avili, ni faussé par l'expérience. Les clarines tintent, tintent. Des moutons, des agneaux sur la route? Non, non, laissez passer, laissez entrer : c'est mon enfance qui revient, c'est ma jeunesse qui court à moi, c'est le chant divin de ma vie que je vais chanter de nouveau !

— Voici ta mère !

Le timbre sonore de la voix de Maurice m'arracha à ma demi-hallucination. J'ai rouvert les yeux : c'est fini, et voici la vérité, comme dit maintenant mon beau-père. Il n'y a plus d'enfance, ni de jeunesse, il n'y a pas davantage de chant divin. J'ai quitté Aix, et mon cœur n'est plus le même, et ce fantôme qui vient là, c'est ma mère. Elle se traîne en s'appuyant sur une canne à bout de caoutchouc, lentement, péniblement, comme un oiseau dont une aile est brisée. Elle a les cheveux tout blancs, le visage a pris la couleur et la consistance du parchemin, et, malgré cinq années, son regard conserve une sorte d'anxiété, d'interrogation muette : un souvenir dernier du terrible jour.

Je l'embrasse, et soudain, l'instant d'un éclair, je vois que se rallume son œil; du fond du passé, quelque chose revient, qui est ému, souriant, pénétrant à la fois, mais aussitôt après je retrouve la même expression atone, insensible.

— Tu as fait bon voyage? — me dit-elle.

On dirait que je l'ai quittée la veille.

— Tu vois, — dit Maurice, — il est revenu !

Il lui parle comme à une enfant, mais c'est une enfant aujourd'hui. Ses paroles n'ont plus le poids, le sens, le mordant d'autrefois, elle dit des choses menues, étroites, indif-

férentes. Et Maurice lui répond sur le même ton. Ce n'est pas cinq ans qui ont passé : c'est un siècle. Ces deux êtres-là, sont-ils vraiment ceux que j'ai connus?

Tout est fini de ce passé, je n'aime plus Calixte, Maurice l'a oubliée, mais de cette tragédie d'autrefois, de ce drame affreux, ma mère n'a jamais cessé d'agoniser ! Elle se tait là-dessus, mais non point son regard ; elle y pense sans cesse, elle ne l'oubliera jamais. Je croyais que tout s'effaçait, que tout s'évanouissait : quelque chose résiste donc au temps? Quoi, l'amour, la gloire, la fidélité : non, non ! Mais de grandes douleurs, mais les souvenirs qui ne pardonnent pas !

Nous nous mîmes à table dans la vieille salle à manger ; à tout moment, le regard de ma mère se tournait vers Maurice, non vers moi ; c'était de lui qu'elle avait moralement besoin, à toute heure du jour, non de moi ! Je songeais à ce qui remplissait autrefois, superbement, ses yeux : fierté, dignité, noblesse. Quelle douloureuse différence avec cette expression pauvre, humble, craintive ! Mais Maurice lui-même, ce bourgeois prudent et paisible, qu'a-t-il de commun avec l'artiste d'autrefois aux airs de grand seigneur? Ce qui tuait maman, c'était un chagrin sans pitié : mais Maurice?

Ah! l'ennui, et l'âge, et l'inespérance, et sans doute de vivre sans amour : peut-être simplement, comme il le disait, parce qu'il savait la vérité sur lui-même !

Alors il n'y eut plus de Provence pour moi et je n'eus plus qu'un désir : rentrer à Paris que j'avais fui avec joie et qu'à tout prix je voulais revoir, car je savais maintenant que là-bas je serais toujours plus heureux qu'ici !

XXII

Depuis mon retour à Aix, depuis que je retrouvais dans ses vieilles rues herbues les frais souvenirs de ma jeunesse, il me venait un grand désir de revoir cette Calixte que je croyais avoir oubliée.

Je ne sais ce qui m'attirait à elle, souvenir, brandon renflammé d'un bûcher éteint, ou banale curiosité. Mais si j'avoue ignorer les raisons d'un tel désir, il est bien vain, n'est-ce pas, de les rechercher !

Je n'osai entretenir Maurice de mon projet. Un libraire de la ville me renseigna sur l'adresse de ce M. Chaumard, qui avait épousé mademoiselle Aigrefeuille. Elle n'habitait plus le noble hôtel de l'Estang-Parade, mais un des rares immeubles neufs que l'on a édifiés dans le voisinage de la gare.

Je me présentai vers cinq heures chez madame Chaumard (puisqu'il faut l'appeler par son nom !). La vieille domestique qui m'ouvrit la porte me regarda d'un œil soupçonneux. Je lui confiai ma carte et fus introduit dans un salon, ou plutôt dans une sorte de grand cabinet austère. Je n'y trouvai rien de ce qui distinguait autrefois l'appartement de Calixte : liberté, désordre, une certaine gaieté bohème. Quand j'aurai précisé qu'il ne contenait aucun divan, que chaque fauteuil portait dignement sa housse et qu'un bronze, représentant un Gaulois en train de défendre une borne kilométrique, y faisait l'ornement de la cheminée, j'en aurai dit assez pour le dépeindre.

Accrochés de travers au mur, quatre portraits me renseignèrent sur ce que M. Chaumard lui-même eût appelé « sa mentalité ». Ces témoins muets des travaux chaumardesques étaient Gambetta, Jules Ferry, Darwin et Victor Hugo (pas celui des *Contemplations*). Leur vue me communiqua une certaine gêne, laquelle s'accrut considérablement à l'entrée de Calixte.

Au premier coup d'œil, il ne me parut point qu'elle eût changé, et pourtant, je la reconnaissais mal. C'était toujours le même front, mais une longue ride presque invisible le traversait, c'était bien le visage que j'avais aimé, mais comme éteint, c'était la bouche que le chagrin avait tordue devant moi, mais amincie, resserrée, presque sévère. Et puis, ce regard m'était inconnu. La lumière qui faisait briller naguère cet iris gris vert, qui donnait à ses facettes les nuances différentes du plaisir ou de la mélancolie n'habitait plus ces prunelles. J'y lisais comme à livre ouvert une sorte de satisfaction étroite, de morne paix bourgeoise, non certes le bonheur,

mais le contentement d'une conscience vaniteuse et une grande estime de sa médiocrité.

Ni cou nu, ni bras étalés. Un mince col droit serré par une cravate d'homme et, dans toute l'attitude, je ne sais quoi de pédant et d'étriqué.

Visiblement gênée de ma visite, elle me remercia sans chaleur de m'être souvenu d'elle. Puis, tout de go :

— Vous arrivez de Paris, n'est-ce pas? Quelle chance vous avez d'habiter la grande ville !

Et elle commença de blasphémer Aix. Aucune distraction, point d'intellectuelles surtout. Ni théâtre, ni expositions, ni conférences. Tous les gens que l'on rencontrait étaient des fossiles, des réactionnaires, des imbéciles « qui mangeaient le bon Dieu tous les matins ».

La vulgarité de l'expression, son outrance m'affectèrent péniblement. J'avais connu Calixte libre penseuse, mais jamais elle n'eût donné autrefois dans cet anticléricalisme de réunion électorale.

Elle s'en prit ensuite aux femmes ; à l'entendre, ce n'était rien que pimbèches, au prône le matin, le soir, chez leur amant. Elle cita des noms que je ne connaissais pas, madame de Vaugelas, M. Desruynarts, la comtesse de Lahaie-Grisort.

Je ne pouvais que me souvenir, à ce sujet, de certains épisodes de la vie de Calixte. Prétendait-elle m'éblouir par un rigorisme si vertueux? Ou mieux, me prenait-elle pour un imbécile?

Je l'interrompis brutalement :

— Et Maurice?

Elle ne tressaillit pas.

— Eh bien, quoi? Qui, Maurice?

Je dis avec moins de courage :

— Mais... mon beau-père.

— Oh ! nous ne sommes pas en visites avec monsieur de Cordouan. Nous sortons très peu...

Je continuai plus bas :

— Vous ne vous souvenez pas d'un certain roi Mark? Votre porte devait toujours lui rester ouverte...

Cette fois, je l'ai vue pâlir. Elle baisse la tête, appuie aux

genoux ses deux coudes. Elle répond, et le ton de sa voix est presque suppliant :

— Oh ! j'étais une enfant, autrefois. Je ne me rendais pas compte des choses, j'avais de tout une conception absurde...

Elle redressa son buste d'un mouvement sec, comme d'un pantin que l'on remonte :

— Monsieur Chaumard m'a guérie du romanesque. Il m'a rendue à ma vraie conscience de femme... Je n'ignore plus maintenant où sont mes droits et mes devoirs...

Vos droits et vos devoirs, Calixte? Mais ne faisaient-ils pas qu'un : être jeune, jolie, ardente, avoir les caprices, les enthousiasmes, le désintéressement d'une femme vibrante, aimante, pleine de faiblesse et de charme, courant à la beauté dès qu'elle se présente, se prosternant devant l'amour aussitôt qu'il luit ! On vous en a révélé d'autres, madame? Tant mieux pour vous. Je ne demande pas à les connaître !

Je sais maintenant ce qui a éteint le flambeau qui éclairait le beau visage de Calixte, cerné ses yeux, aminci sa bouche : c'est l'envie. Quelle âme lui résisterait ? Là où elle pousse, il n'y a plus que ronces et épines.

A Calixte, tout est à charge, toute joie d'autrui l'offense, et toute action ; ce qu'un autre possède lui est dérobé, le bonheur qui frappe à côté d'elle lui est malheur personnel. Et rongée par le cancer indéracinable, elle appelle la catastrophe, comme toute bourgeoise qui a deux robes de moins que sa meilleure amie.

— Vous n'habitez plus l'hôtel de l'Estang-Parade? — lui dis-je.

— Oh ! non, mon mari n'a pas voulu. C'était trop grand, trop difficile à chauffer, trop triste... Ici, nous avons tout le confort moderne.

Elle dit ces deux mots avec joie, il lui semble qu'elle a grandi depuis qu'elle les a prononcés. Oui, c'est vrai, il y a des radiateurs, des lampes électriques dans cette hideuse pièce étroite, basse de plafond, ornée de quelques vilains plâtras qui imitent gauchement les délicates boiseries de Trianon. C'est pour ces embellissements qu'elle a quitté le vieux logis plein d'âme, et la tragique cour, et le noble vestibule et ce salon où le soleil entrait!

— Et puis, — ajouta-t-elle, — mon mari souffre dans ces antiques maisons qui sentent encore l'obscurantisme des époques auxquelles elles ont été construites.

C'est effrayant : les pires banalités, les plus sottes, les plus vulgaires traversent sa conversation, On dirait d'une gageure. Il n'est pas possible qu'elle ne le fasse pas exprès. Mais non, elle ne sourit même pas, et conserve son air austère et un peu guindé. Je me souviens du jour où, devant moi, elle a souhaité de devenir médiocre. Mais sait-elle aujourd'hui que son vœu est réalisé?

De nouveau elle me parle de Paris. Que joue-t-on au théâtre? Je n'ose lui avouer que je n'y vais jamais et je me laisse lâchement aller à l'entretenir de deux ou trois comédies dont les journaux parlent et qui sont bien parisiennes, — de ce ton parisien qui n'intéresse vraiment que les provinciaux ! Elle me demande si je suis les conférences.

— Non, — lui répondis-je agacé, — je ne suis heureusement plus à l'âge de l'école !

— Vous avez tort de ne pas en écouter, monsieur, il faut toujours s'instruire...

Pour rompre les chiens, je l'interroge sur nos anciens amis dont je n'ai plus de nouvelles.

Jacques Arion est mort. Edwin de Sénéguier a fait un beau mariage, — un mariage d'argent.

— Il ne me salue même plus quand il me rencontre, — s'écrie soudain madame Chaumard, avec une véritable explosion de fureur, — parce qu'il a épousé une des Jacquelot, une misérable petite créature que tous les jeunes gens d'Aix ont embrassée dans les bals...

— Vraiment, Calixte, on l'embrassait avant son mariage : je comprends votre indignation !

— Peyroncelly est alcoolique, Hupaïs juge quelque part, madame Reboulon a quitté Aix. Des deux petites Audience, l'une a épousé un croupier, l'autre est vieille fille.

Tous ces renseignements sont accompagnés par des réflexions sentencieuses et morales, des réflexions inattendues sur les gens de la vieille société, ces incapables, bons seulement à boire et à jouer, derniers représentants d'une aristocratie dégénérée.

Mais je veux partir, cette conversation m'est à charge, je ne peux plus la supporter. Au moment où je vais me lever, Calixte me retient ; elle veut que son mari fasse ma connaissance, elle lui a si souvent parlé de moi !

Et il entre, je le vois. Je l'aurais décrit sans le connaître ! Pas grand, l'air chétif, un lorgnon posé de travers sur un nez trop gros du bout, le cheveu rare, la barbe pauvre, brune, taillée en pointe, la physionomie chagrine, la démarche gauche, l'air emprunté et arrogant. On dirait que la Déclaration des Droits de l'Homme est peinte sur son sternum.

Il m'accueille par quelques paroles courtoises où, derrière la déférence maladroite de l'accent, je distingue une certaine jalousie, un peu d'hostile méfiance. Tout de suite après, il parle lui aussi de Paris et fait étalage de son mépris pour Aix : une ville royaliste, cléricale, vouée à la sottise et à l'immobilité, pour qui ne luisent les bienfaits ni de la République, ni de la Révolution. Ni théâtres, ni conférences ; une société de fossiles et de gâteux ; des appartements glacés et mornes, sans calorifère, sans électricité.

Je songe à mes amis d'autrefois, à ces enthousiastes qui n'aimaient rien tant au monde que leur ville et ses paysages, à Paul Cézanne, à l'abbé, je me souviens de l'adoration qu'avaient pour Aix Arion, Peyroncelly, Sénéguier. Où sont-ils, ces libres esprits? Mais c'étaient des chimériques, des rêveurs ! Aix ne saurait plaire à un M. Chaumard. Ce qui l'irrite le plus, c'est l'odeur d'ancien régime qu'on y respire. Les curés le dégoûtent, les nobles aussi, tous ces gens attachés aux errements du passé.

— Jamais on ne rencontre ici d'intelligence affranchie, — dit-il. — Pas un cerveau vraiment supérieur !

Je comprends maintenant pourquoi il a épousé Calixte. Ce qu'il a vu en elle, ce n'est aucunement l'amie charmante, intelligente et spontanée, le gai personnage que nous chérissions. Non, il s'est toqué de la libre penseuse, de la jeune fille qui avait lu Spencer et Hæckel. Il l'a épousée, parce qu'elle lui semblait une affranchie, et voilà quelle sotte esclave bourgeoise il a fait aussitôt d'elle !

— Quand on habite Aix, — me dit-il, — on doute du progrès, de l'émancipation humaine, de l'évolution, on vit comme

au temps de l'homme des cavernes et du mégalithique. Ah ! si je pouvais m'en aller !

Il me demande si je ne connais pas de député, de ministre.

— Oh ! non, — lui dis-je, enfin exaspéré, — je ne fréquente que les gens qui font la noce et ceux qui s'occupent de bonnes œuvres.

— Ils appartiennent le plus souvent à la même clique, — répond-il dogmatiquement. — Les uns ne valent pas mieux que les autres. Misérables filles ou pauvres gens sont semblablement exploités par les riches.

Mais ma patience est à bout. Je prends congé de M. Chaumard.

Calixte me raccompagne à la porte. Sa bouche tremble un peu, et je vois passer sur son visage quelque chose de la Calixte d'autrefois.

— Raymond, — me dit-elle, et non monsieur, comme elle n'a cessé de m'appeler depuis le début de cette visite, — il ne faut pas en vouloir à ceux qui ont accepté la vie, qui ont accepté leur déchéance. Chaque renoncement en amène un autre, et un jour vient...

Ses paupières battent plus vite ; sa voix s'enroue. Elle se tait.

— Adieu, Calixte, — lui dis-je.

— Vous ne reviendrez jamais, Raymond?

— Jamais !

Elle baisse la tête :

— Cela vaut mieux ainsi !

La porte se referme doucement...

XXIII

Pendant les quelques jours qui suivirent cette visite, je m'efforçai de retrouver dans la quotidienne vie d'Aix quelque chose qui me rendît sensible l'atmosphère de mes années de jeunesse, mais comme un homme qui a aimé son chien, une fois qu'il est empaillé, se fait violence pour le reconnaître. Qui

avait le plus changé? Les autres ou moi? Hélas ! nous avions changé ensemble, et là où nous séparait un fossé, c'était un gouffre maintenant ! Aussi chaque heure m'apportait-elle une amertume de plus.

Je ne pus avoir avec ma mère une seule conversation où retrouver, fût-ce pendant cinq minutes, son intelligence ou son affection d'autrefois. Apeurée aujourd'hui de tout, elle ne parlait guère que pour exprimer des craintes, des scrupules, des angoisses, plus puériles les unes que les autres. A tout prendre, Maurice avait moins vieilli. Mais ses ridicules, ses petitesses que naguère je voyais à peine, à présent m'irritaient sans cesse. Pourtant je m'attendris encore un soir où il se remit à parler de ses chères fresques, de Giotto, de Lorenzetti, de Pier della Francesca. Il commença presque mécaniquement et je l'écoutais avec horripilation, comme on entend un graphophone. Par quel prodige retrouvâmes-nous, lui sa chaleur, moi mon admirative obéissance? Une source véritable de poésie était dans le cœur de cet homme que rien n'avait pu complètement tarir. Quand il versait sur nous ses illusions, on en était tout baigné.

Il me demanda un jour de l'accompagner dans une promenade qu'il allait faire du côté des Pinchinats, où il avait un jardinier à voir. Il avait pris sa solide canne ferrée, il me semblait que, comme autrefois, j'allais l'accompagner à la Calade.

Nous partîmes à trois heures, par une après-midi assez belle ; elle était belle, mais voilée, et de l'or fondu, pareil à un vin muscat du pays, en se répandant, en se mêlant à la brume laiteuse, donnait à tout le paysage une couleur ambrée.

Quelques nuages qui s'étaient donné rendez-vous derrière les collines avançaient vers le couchant leurs griffes menaçantes, comme un signe annonciateur des mauvais jours qui allaient venir.

— Et madame Lavalduc? — demandai-je à Maurice, me souvenant soudain de cette belle personne dont il était si fort épris au moment de la tragédie et de la maladie de ma mère.

Il leva les bras au ciel et murmura :

Toutes ces choses sont passées
Comme l'ombre et comme le vent !

Il se remit à marcher, puis, tout à coup :

— Et Calixte ! Comme c'est loin tout cela ! Quand je pense que j'ai aimé Calixte comme un fou ! Et quand je pense que maintenant jamais je ne songe à elle ! C'est curieux que d'un amour qui a passionné et bouleversé à ce point notre vie il puisse ne rien rester, vraiment rien ! Calixte m'est aussi étrangère que... je ne sais pas quoi, tiens, ce platane...

Il donna de sa canne dans le tronc de l'arbre et passa. Mais moi, je me disais que malgré tout je n'avais pu oublier complètement Calixte, ni celle surtout pour qui, pendant cinq ans, je n'avais pu quitter Paris. Il y a donc certains êtres qui ne laissent pas tout leur amour s'enfuir au vent. Chez ceux-là, il reste toujours, là où le cœur a saigné, une place secrète mais toujours vive.

Aux Pinchinats, Maurice eut une longue conversation avec le jardinier, puis nous revînmes. A mi-chemin du retour, mon beau-père eut désir de fumer une pipe. Il s'assit, pour la bourrer, sur le talus herbeux qui flanquait la route.

Avec son large feutre gris, sa pèlerine, sa canne, sa barbe poudrée, ses beaux yeux, il avait vraiment l'air démodé d'un peintre d'autrefois, et je le trouvais à la fois charmant et ridicule.

— Regarde, petit, comme c'est beau !

Le paysage était magnifique, en effet ; le chemin contournait le pied d'un coteau mollement mamelonné. De hauts cyprès lui prêtaient une dignité, une sévérité florentines : ils imposaient à cette terre trop heureuse la noblesse austère que donne le voisinage des morts. La rêverie de qui les contemplait devenait plus belle et moins abandonnée.

Plus bas, des oliviers, roulés en boules comme des chats, dévalaient les pentes bleutées, de vieilles maisons couleur de maïs souriaient sous leurs tuiles fleuries.

Et continuant ce coteau, une autre colline apparaissait, d'autres encore, toutes se levant et se suivant à la file comme si elles faisaient un pèlerinage vers l'Occident, où le soleil allait se coucher.

Une muraille de nuages barrait la base de l'horizon, si bien que les rayons de soleil, brisés par cette écluse, rejaillissaient

plus haut, et drus, denses, éblouissants, frappant toutes choses de bas en haut, les doraient avec fureur.

Partout, dans la campagne, s'allumaient des feux de feuilles mortes. De chacun de ces brûlots, montaient des tourbillons de fumée. Ils étaient massifs d'abord comme une colonne, puis s'amenuisaient, se fondaient peu à peu, s'en allaient en filaments ténus, en flocons bleus, en traits estompés qui se mêlaient au brouillard, si bien qu'on ne pouvait savoir si ce rideau qui tombait peu à peu était fait de brume ou bien de fumée.

Et l'odeur des feuilles rôties se mêlait peu à peu à l'air : odeur âcre, vivifiante et agréable, odeur de bois vert qui flambe, où je trouvais un plaisir mystérieux et bien connu, fait du souvenir des automnes anciennes où, déjà enfant, on éprouve, sans le formuler, que les vacances sont courtes, les heures heureuses vite finies, toutes les affections menacées et où l'on écoute avec je ne sais quelle mélancolique appréhension les leçons de l'incertitude humaine et la menace de la vie.

— Tu ne travailles plus? — demandai-je à Maurice, pour rompre un silence qui devenait pénible.

— Travailler? Tu plaisantes !

Il hésita un moment avant de parler :

— J'ai près de cinquante ans, mon vieux. Qu'ai-je fait jusque-là? Rien, rien. Vois-tu, mon petit, j'ai parlé ma vie, et comme j'étais entouré de Provençaux, ils accueillaient mes projets comme des choses faites et mes discours comme des actions. Nous étions tous si heureux dans cette illusion ! Maintenant, c'est fini...

— Tu es encore tout jeune.

— Je suis moins vieux évidemment que le père Félix, qui a quatre vingt-sept ans et qui sort l'hiver sans pardessus. Mais je suis vieux quand même. J'ai fait le jeune homme tant que j'ai pu, et il faut que je t'en remercie, mon Raymond, c'est grâce à toi que j'ai eu une seconde jeunesse. Mais tout passe, même l'illusion la plus obstinée. Je me vois tel que je suis maintenant, mon bonhomme, et ce n'est pas drôle tous les jours...

— Hokousaï, — lui dis-je, — n'a compris qu'à soixante-sept ans la vraie nature des fleurs, des poissons et des oiseaux...

— Il était Hokousaï, je ne suis rien. Mon vieux maître Cézanne, à mon âge, avait déjà peint quelques-unes de ses plus belles toiles... Mais moi?... D'ailleurs, qu'importe? Je ne me plains pas, je n'ai pas été malheureux. Non, je n'ai pas été malheureux, — reprit-il, avec une soudaine force, comme s'il parlait à un contradicteur, — et j'ai eu souvent toutes les raisons du monde pour le devenir, et je me demande comment j'ai fait pour ne pas l'être. Je crois que je n'ai pas eu le temps.

» Quand je comprenais que ça allait venir, vois-tu, je prenais mon chapeau et je sortais. Je rencontrais toujours un ami et je parlais jusqu'à ce que je ne fusse plus malheureux. C'est curieux pour un peintre de passer sa vie à se raconter ! Mais je parle moins aujourd'hui, je vieillis. Quelquefois je m'enferme dans ma chambre pour penser...

— C'est bien tard pour t'y mettre, — lui répondis-je en riant.

— Je sais, mais c'est plus fort que moi...

— A quoi penses-tu?

— A mille choses, à l'art, aux gens d'autrefois dont le génie était si noble et si aisé, à l'amour, à la vie...

Il baissa le ton :

— Je pense à ta mère, que je n'ai pas rendue heureuse...

Il regardait les fumées bleues qui montaient, montaient sans fin dans l'air lourd :

— On dirait vraiment, à les voir, qu'elles sont alimentées par un brasier énorme. Et pourtant, si tu t'approchais de ces feux, si tu soulevais les feuilles pas encore consumées, tu verrais qu'il n'y a au cœur de chaque bûcher qu'un foyer bien pauvre, à demi éteint, qui consume lentement les dernières feuilles. Il en est ainsi de presque toutes les vies humaines. Elles font de l'effet vues à distance. On croirait presque à nous voir briller, qu'il y a en nous une belle flamme dévorante qui brûle notre vie et fait flamber nos passions, et au fond, il n'y a presque rien qu'une cendre à peine chaude, qui nourrit à peine nos pauvres désirs, et tout le reste s'en va en fumée... Viens, Raymond, allons-nous-en !

Il se leva, ramassa sa canne et se remit en marche. Il ne parlait plus. Le soleil ne dardait plus ses flèches. La nuit

venait. On voyait toujours monter et tourner dans l'air plus compact ces volutes de fumée bleue. Elles s'en allaient vers le ciel, elles semblaient portées par quelque chose d'inspirateur qui les poussait à s'élever bien haut, mais elles se divisaient et mouraient sans rien atteindre ; le moindre vent les dispersait.

Alors on ne voyait plus dans la campagne funèbre et douce que ces grands cyprès qui ont l'air aussi de colonnes de fumée noire, mais stables, mais solides et qui, ne s'élevant pas au-dessus de soi-même, ne se perdent pas dans le ciel.

Déjà il ne restait en moi que souvenirs bien vains, regrets plus vains encore de Calixte et de ma maîtresse redoutée. Tout le reste avait brûlé. Et je prenais pour d'ardents vestiges les pauvres fumées sortant encore de mon imagination ! Maurice aurait-il raison?

Nous rentrâmes en silence au pavillon. Maman, fatiguée de nous attendre, dormait dans son fauteuil.

Je ne reposai guère, cette nuit-là, et le lendemain, je repartais pour Paris, n'emportant de mon voyage que le souvenir de ces longues volutes de fumée, montant toutes seules, montant dans la campagne d'automne, sous le ciel indifférent !

XXIV

Je rentrai donc à Paris, et cette fois-ci sans espérance. J'y rentrai non pour y vivre, mais y prendre mes quartiers d'hiver et en quelque sorte attendre la mort. Pendant les cinq années précédentes, la passion seule m'y avait porté, avec ses saccades, ses accablements, ses convoitises illimitées; maintenant quoi donc soutiendrait ma vie?

Désormais, ce qui en ferait l'architecture intérieure, ce serait elle-même, toute seule, c'est-à-dire les habitudes, les petites actions, les liens médiocres, les choses que l'on fait sans y penser, celles auxquelles on rêve encore un peu et qui ne seront jamais exécutées.

J'étais pour ainsi dire fixé ; la forme jusqu'ici mobile de

mon destin se coulait dans un moule qui allait sous peu devenir invariable : je connaissais mes limites. Je devenais un homme pareil aux autres, mais qui avait toutefois une histoire à se raconter, par les mélancoliques soirées d'hiver, une histoire pleine de regrets et de choses accomplies, une histoire longue, amère, frémissante comme certains vers de Baudelaire :

> Il est amer et doux pendant les nuits d'hiver
> D'écouter près du feu qui palpite et qui fume
> Les souvenirs...

Oui, j'en étais là désormais, et l'homme qui venait à ma rencontre pour m'accompagner le long du chemin, ce vieillard qui n'avait plus rien à faire qu'à tourner les yeux vers le passé, c'était bien le dernier ami que j'eusse cru si vite connaître... Et pour si longtemps !

Une nuit, je rentrais du théâtre où j'avais conduit une femme belle, pure et dévouée dont j'aimais la simplicité, la franchise et la noblesse de sentiments. Dans l'antichambre, sur le plateau, je vis une dépêche ; je m'en emparai avec un frisson de terreur : elle venait d'Aix-en-Provence.

Trois mots seulement et la signature de Maurice : « Ta mère est plus souffrante... » Je me laissai tomber sur un siège. A quoi bon en demander davantage? Je savais déjà que tout était fini, et que quelque chose s'arrachait de ma vie, qui en était comme les racines.

La femme qui m'avait donné le jour et qui survivait si misérablement à l'être que j'avais connu, ne lui ressemblait plus en rien, pas plus qu'un arbre foudroyé ne ressemble à celui, tout frémissant de murmures et de feuilles, qui ombrage un morceau de la terre. La séparation véritable avait eu lieu le jour de notre affreuse dispute, le jour du déchirement... Mots que tout cela ! Ma mère était morte : la dernière, la malade, l'infirme emportait l'autre, la vraie, emportait ma jeunesse, emportait mon cœur !

Je n'attendis pas la seconde dépêche pour prendre le train. Maurice était un vieillard ; il me raconta en bredouillant les derniers jours de sa femme : depuis trois mois, elle s'affaiblissait graduellement, ne parlait presque plus. Un matin, on

l'avait trouvée inerte dans son lit, frappée par une hémorragie cérébrale.

Il faisait un beau soleil dans le jardin du pavillon, pendant que les hommes chargés du cercueil le traversaient ; les mauvaises herbes y poussaient maintenant ; un vieil ormeau s'était rompu et avait en tombant écrasé un des gros pots de terre vernissée qui contenait un oranger. Je remarquai cela, il me semble, avec un certain sentiment de plaisir ; j'aurais voulu que tout ce qui avait connu ma mère disparût avec elle, dans le même chagrin...

Je vis s'ouvrir la gueule éternelle, et ce qui avait été en ce monde mon plus cher trésor, ma part divine de l'humaine communion y fut engouffré misérablement pour être transformé en poussière, — ou pis encore !

Je demandai à Maurice de venir vivre à Paris avec moi. Il refusa. Il voulait demeurer seul, me dit-il. Je le quittai donc.

Mais six mois après, je recevais de lui la plus étrange lettre.

Il venait de prendre une grande décision, qui était de partir enfin pour cette Italie dont il avait parlé toute sa vie sans la connaître. Il lui venait maintenant le désir aigu de voir si ce pays ressemblait au portrait qu'il en avait fait si souvent. N'eût-il pas été plus sage, au seuil de la mort, de s'en tenir à son rêve, de ne pas poser le doigt sur la réalité? Mais il ne jugeait pas ainsi, et tout à la joie de sa résolution, il s'exaltait une fois encore, sa jeunesse, par quel miracle ranimée? se glissait sous ses phrases. Il célébrait les figures douloureuses de Giotto, les scènes précieuses de Pier della Francesca, l'adorable atmosphère de Luini. Ce fut son chant du cygne ! Comme si sa femme n'était pas morte, comme si Calixte l'aimait, il réentonnait son pæan. Une dernière fois, l'illusion dont il avait vécu le visitait à son déclin. Ainsi qu'un heure de paix divine, peu avant le trépas, soulage l'agonie des mourants, le cher mensonge dont il avait vécu venait le rechercher au milieu de cette crise de vérité dont je l'avais vu si frappé. Pauvre Maurice ! Il me semblait l'entendre et aussi le voir gesticuler sur le cours Mirabeau en agitant ses grands bras. Ses projets, ses rêves revenaient en foule. Il parlait même de travailler. Mais cette fois-ci il était bien vrai qu'il partait.

Il partit, en effet, et bien que sa santé fût chancelante.

Il partit, mais n'alla pas bien loin. A peine arrivé à Gênes, il eut une pleurésie ; et huit jours après, le consul de France m'écrivait pour m'annoncer sa mort, survenue à l'hôtel. Il mourait comme Moïse au seuil de la Terre Promise. Et sans doute, dans les cauchemars de son agonie, vit-il toutes les œuvres dont il rêvait plus belles, plus lumineuses, plus dorées que la terre même de Chanaan, et sous un ciel couleur de perle qui se meurt, entre des demeures de calcédoine et des arbres qu'aucun peintre n'a jamais vus, imagina-t-il son entrée au Paradis comme dans une fresque inaltérable !

J'étais maintenant seul au monde. Rompus, les liens qui me rattachaient à ma Provence. Sachant bien que je n'habiterais plus Aix, je songeai à vendre le pavillon. J'y vins pour le visiter une dernière fois et me mettre en rapport avec les hommes d'affaires.

Le soir de mon arrivée, je descendis à la cuisine, que Miette n'avait pas quittée.

Et je m'assis au coin du feu, un des premiers grands feux de la saison, car voici qu'octobre fauchait les feuilles et que le froid piquait. Les flammes battaient comme des ailes, battaient sans répit, infatigables, frémissantes, des ailes qui vont vous emporter quelque part, — au lieu que l'on n'atteint jamais.

Les bassines de cuivre, bien récurées, luisaient comme de vieux soleils mis à la retraite, la boîte à sel bâillait, les gonds de l'antique pannetière hors d'usage, vermoulue, étaient astiqués : tout était clair, épousseté, reposant à l'œil. Dans cette maison vide, pas un grain de poussière !

Et Miette immobile ravaudait ses bas sans couleur. Tout avait changé, sauf elle. A peine si quelques rides de plus fonçaient sa figure sans âge comme taillée dans une racine de buis. Sèche, droite, elle se détachait ainsi qu'aux temps de mon enfance sur la blancheur du mur. C'était comme un humble monument domestique que le temps eût respecté ! Je me croyais revenu bien loin en arrière. J'aurais voulu m'asseoir à ses pieds et lui parler de ses amoureux qui m'amusaient tant alors.

Mais comment aurais-je souri en parlant de l'amour? Je savais maintenant quelle terrible annonciation est contenue

dans sa visite et qu'elle prédit autre chose que la grâce, mais un long frisson mortel et la fin de toutes choses créées !

— Les derniers mois, — me dit Miette, — la pauvre Madame parlait tout le temps de vous. Mais elle ne parlait que de l'époque où vous étiez tout petit. On aurait dit qu'elle avait oublié que vous étiez devenu grand. Et elle me disait : « Tu te souviens, Miette, du jour où monsieur Raymond a dit : « maman » pour la première fois?... Et de celui où il s'en alla en trébuchant des bras de son père aux miens et où nous étions tous si contents? » Et puis, elle pleurait...

— Maintenant, — dis-je, — que vas-tu faire, Miette?

— Ce que j'ai fait toute ma vie, monsieur Raymond, travailler. On m'a dit que vous alliez vendre le pavillon : je vais donc me placer. Je suis vieille, mais je suis connue. On sait que personne ne tient une maison propre comme moi. La propreté, voyez-vous, monsieur Raymond, c'est notre honneur à nous, et le travail, c'est encore ce qui empêche le plus de pleurer... Quand j'astique mes cuivres, je ne songe plus que la pauvre Madame est morte, mais je me dis que si elle entrait dans la cuisine, elle serait contente que tout fût en ordre. Je n'ai jamais eu qu'un désir, celui que, si je mourais une nuit, on ne retrouvât le lendemain rien à refaire ou à redire à mon travail de la veille !

— Je ne vendrai pas le pavillon, — dis-je soudain. — Tu y resteras jusqu'à la fin, Miette, et tu continueras à le tenir comme si Madame devait y revenir un jour ou l'autre...

Je vis de grosses larmes troubler le regard de la vieille servante.

— Alors, — fit-elle, — et ses mains tremblaient tandis qu'elle me parlait, — je ne m'en irai pas?

— Tu mourras ici.

— Ah ! Monsieur, quelle bonne nouvelle ! C'est comme si je perdais tout à coup quinze ans de moins ! Si j'avais quitté le pavillon, je serais morte de chagrin, je n'aurais jamais pu vivre ailleurs. Mais je ne voulais pas l'avouer à Monsieur, de crainte de l'influencer. Maintenant, je suis contente : je mourrai ici. Madame l'aimait tant, ce pavillon, et le pauvre Monsieur, et monsieur Maurice, et quand je n'y serai plus, on ne se souviendra pas beaucoup d'eux sur cette terre... J'ai vécu

la vie de la maison, moi, et eux peuvent bien être partis, tant que je vivrai entre ces quatre murs, ils ne seront pas tout à fait morts, mais après, après...

Elle se leva pour pomper la lampe à huile, car elle n'avait pas voulu adopter un éclairage plus moderne. La flamme devint claire et pure.

Et quand je songe à Miette, c'est toujours ainsi que je la revois, droite et sèche, avec son visage obscur, et faisant plus jeune et vive une lumière près de s'éteindre...

Le lendemain, je quittai Aix-en-Provence. J'emportais l'image de Miette, fée domestique, assise au coin du foyer désert, et veillant sur mes morts, belle dans son humilité comme quelque image ineffaçable et presque effacée pourtant du souvenir !

EDMOND JALOUX

LES BORDS DU RHIN

FRANCFORT -- COLOGNE -- DUSSELDORF

Ce qui frappe le plus dans l'Allemagne des bords du Rhin, c'est la persistance de l'influence française. En dépit de la langue et des nouvelles aspirations impérialistes, malgré l'absorption économique et politique du pays dans la confédération, les mœurs locales ont gardé la trace de l'emprise latine. La cuisine rhénane rappelle la nôtre. La salade, les légumes, les ragoûts, sont accommodés suivant des principes totalement inconnus en Bavière, en Wurtemberg, en Saxe ou en Prusse. Le touriste retrouve dans chaque auberge, en se couchant, le traversin, le matelas, les draps frais des campagnes françaises et non plus l'affreux *Federbett* (lit de plumes sans draps) ou les coussins anguleux qui sévissent dans toute l'Allemagne. Des gallicismes mal travestis émaillent la conversation des humbles. Quand ils trinquent, ils disent volontiers : *A la Gebot santé !* Pendant les grandes chaleurs, ils mélangent le vin du Rhin à de l'eau gazeuse et dénomment cette boisson rafraîchissante *Schorle Morle*, ce qui est une altération comique de « Toujours l'amour ! », toast coutumier aux galants soldats de la Révolution. Le parapluie s'appelle encore chez eux *Paraplü*. Je pourrais multiplier les exemples. Ils rappellent les époques violentes où le sang des peuples hostiles rougissait

les rives du fleuve ; ils attestent notre longue présence dans la contrée et la force de notre culture. Mais ce qui rapproche le plus le *Rheinländer* du Français, c'est l'usage courant du vin. Le jus pétillant de la vigne délie l'esprit des buveurs ; ils ont l'allure moins lourde, la fantaisie plus primesautière que dans les autres parties de l'empire. Les vignobles recouvrent les collines pierreuses et tourmentées qui bordent le cours du fleuve et de ses affluents. Le charme délicat du paysage se retrouve dans la topaze des vins du Rhin, de l'Aar et de la Moselle.

Dans les pays rhénans, le vin n'est pas seulement l'apanage des bourgeois. On le retrouve dans les auberges accueillantes des campagnes, dans les cabarets les plus modestes des cités provinciales. Je connais à Darmstadt, à Heidelberg, à Mayence, à Coblence, des charcuteries et des boucheries dont l'arrière-boutique abrite chaque soir des clients privilégiés. On traverse le magasin encombré de jambons, de saucissons, de quartiers de bœuf et de mouton ; on va s'asseoir dans une salle tranquille, meublée sans prétention. La servante découpe elle-même la grillade qu'on a choisie en passant. Une salade est vivement préparée. Et le vin doré, servi à même le tonneau, luit dans sa coupe de verre teintée.

A Berlin, à Dresde, à Leipzig, à Munich, à Breslau, la consommation du vin s'entoure d'un cérémonial plus somptueux ; c'est un plaisir rare dont il est bon de souligner le faste. Les *Weinrestaurants* modern-style sont éclaboussés de lumière. On y sert les bouteilles au col allongé dans des seaux à glace ; les verres de cristal sont également frappés avant d'être remplis. Mais la carte des vins révèle la platitude d'un public incapable de discernement personnel, le souci d'organisation méthodique qui préside aux actes les plus anodins de l'existence. Un article de loi rappelle d'abord au public que chaque vin mis en vente doit être accompagné de sa date exacte de naissance et du nom du propriétaire du vignoble (*Crescenz*) quand il s'agit d'un cru réputé, sous peine de poursuites sévères en cas d'indications mensongères. Le buveur rassuré s'en remet donc à la tutelle prévoyante de l'État. Ceci fait, le restaurateur tient à lui apprendre les subtilités de la dégustation. Quelques épithètes imagées sont imprimées en marge

et soulignées d'un trait rouge devant chaque cru : *süffig, prickelnd* (savoureux, pétillant), ou *mild, gehaltvoll* (doux, étoffé), ou *rassig, belebend* (racé, vigoureux), ou *bukettreich* (d'un bouquet riche), ou *angenehm säuerlich* (agréablement acide). Au début, cette pédanterie grotesque me plongea dans la stupéfaction. La candeur naïve des Allemands n'en soupçonne même pas le ridicule. Ils pensent : *Es ist höchst praktisch* (C'est éminemment pratique), et sont pénétrés d'admiration.

A Bâle, le Rhin a 253 mètres de largeur. Entre Strasbourg et Spire il atteint 367 mètres. A Mayence il en compte déjà près de 600. C'est là que les deux lignes de chemin de fer situées à droite et à gauche du fleuve se rapprochent des rives et les longent jusqu'à Cologne. Cette partie du Rhin, appelée *Rheingau*, est la plus pittoresque. Elle contient toute la poésie et toute la richesse de l'Allemagne méridionale.

Il ne faut pas la parcourir en été, à l'époque où les bandes d'oisifs encombrent les trains et les bateaux à vapeur. Le paysage, ratissé, peigné, parfumé, revêt des apparences mièvres de chromo. Peut-être l'ambiance exerce-t-elle une influence fâcheuse sur la physionomie des choses. On aperçoit trop de feutres verts ornés de blaireaux, trop de costumes en *loden*, trop de *Rucksack*, trop de féminités grotesques. On entend trop d'exclamations laudatives : *Grossartig ! Kolossal ! Imposant ! Entzückend ! Idyllisch !* toute la verbosité banale des Perrichons boches. Les *Gesangsvereinen* en excursion hurlent leurs cantiques patriotiques et lyriques en absorbant des charcuteries malodorantes. Et puis, il y a les vieux burgs ; ils rappellent la ferblanterie romantique des Burgraves. Ils appartiennent à présent à des marchands de vins enrichis, à des *Kommerzienräte* vaniteux. Suivant l'exemple auguste de leur kaiser, restaurateur maladroit des vieilles défroques de pierre, ces nouveaux châtelains ont retapé les machicoulis, recrépi les façades, agrandi les corps de bâtiments, édifié des toits incongrus, défiguré la face renfrognée des antiques repaires. Des glycines ornent les portiques ; des fleurs multicolores piquent les pelouses rases. Cette élégance est triviale. Mais en hiver, le tableau change. La solitude bienfaisante rend au paysage son caractère ancestral. Moins d'imbéciles bruyants

encombrent les coupés, les hôtels ou les rives. Sur le fleuve, les bateaux de touristes ne circulent plus. Il coule avec sérénité devant les rochers dénudés et les villes frileuses où les mails déserts alignent leurs tilleuls sans feuilles. Les manoirs eux-mêmes ont recouvré leurs mines austères.

Un grand nombre de villes importantes jalonnent le cours du Rhin. Le fleuve provoqua leur essor et développa leur trafic. Elles ne sont pas toutes situées sur le bord des eaux, comme Mannheim, Mayence, Cologne ou Dusseldorf. Quelques-unes s'élèvent au centre d'une vallée, à quelques kilomètres des rives, Fribourg en Brisgau, Carlsruhe, Darmstadt, etc., ou sur un affluent navigable, tel Francfort, qui commande néanmoins le Rhin central, auquel il est relié à la fois par le Main et par un triple réseau de voies ferrées. Ces agglomérations humaines, rapprochées les unes des autres, donnent une impression indéniable de richesse et de puissance. Elles attestent le développement industriel et commercial de l'empire, favorisé par le voisinage immédiat d'une grande artère naturelle. Mais à vivre plus longtemps dans chacune d'elles, on les compare les unes aux autres, on évalue leur signification respective et l'on s'aperçoit bientôt que la Prusse ambitieuse et retorse s'est adjugé la meilleure part.

Entre Bâle et Mayence, le Rhin est difficilement navigable ; aussi les villes du duché de Bade, du Palatinat, de la Hesse-Darmstadt ont-elles conservé, avec leurs allures provinciales, une certaine indépendance nominale, comme les royaumes et les grands-duchés dont elles relèvent. L'Alsace-Lorraine, théoriquement terre d'empire, en fait administrée exclusivement par la Prusse — on sait de quelle manière — ne s'appartenait pas. Strasbourg marquait déjà le premier point où Berlin s'imposait brutalement sur les rives du fleuve. (C'est avec intention que j'emploie ici mes verbes au temps *passé*.) Mais à partir de Mayence et de Francfort jusqu'aux frontières de Hollande, c'est-à-dire là où le Rhin devient accessible à la grande navigation fluviale, là où il traverse les contrées les plus fécondes, les plus peuplées, les plus industrielles, c'en est fini du particularisme politique, ou de la parodie confédérative. Les anciennes villes libres ont perdu jusqu'à l'illusion de leur indépendance. Elles sont devenues des préfectures

ou des sous-préfectures sous la coupe directe de Berlin. Incorporé au royaume tentaculaire, en dépit de son histoire, de ses aspirations, du mépris tacite qu'il ressent pour ses maîtres, le pays rhénan n'est plus qu'une province prussienne, exploitée par les Hohenzollern. Un demi-siècle de centralisation administrative n'a pourtant pas réussi à étouffer toute vie locale. Chacune des villes du Rhin a conservé sa physionomie propre, déterminée par son passé, par la nature même de son activité. C'est que leur situation géographique les met en dehors de l'emprise directe de l'Allemagne orientale. Le Rhin est en effet la grande route cosmopolite qui unit la mer du Nord, c'est-à-dire l'Angleterre, la Hollande et la Belgique, à l'Allemagne du Sud, à la Suisse, à la France, à l'Italie. Ce trafic a préservé les centres rhénans d'une absorption économique trop complète. Il leur a donné les moyens de soutenir les mouvements régionalistes, de travailler à leur évolution artistique et littéraire.

Je n'ai jamais si bien compris cette vitalité provinciale de l'Allemagne — inconnue, hélas ! à la France — qu'à Fribourg en Brisgau, où je séjournai quelque temps. L'antique ville du duché de Bade, pittoresquement assise à l'orée de la Forêt-Noire, a dépassé depuis vingt ans les limites étroites de ses anciens remparts. Elle compte aujourd'hui plus de 70 000 habitants ; au point de vue allemand, c'est donc une toute petite ville. Sur la porte gothique qui borne la rue principale, le vieil aigle germanique éploie ses ailes au-dessous de la devise dévote : *Sub umbra tuarum alarum*. Dans les quartiers neufs parsemés d'opulents jardins, s'élèvent les villas élégantes des patriciens. Fribourg en Brisgau jouit d'un climat exceptionnellement doux. Cette particularité a attiré dans ses murs tous les Allemands qui firent fortune aux colonies. Rentrés en Europe, retirés des affaires, ils cherchent un coin de patrie où finir leurs jours, sans avoir à souffrir des trop grands écarts de température. Cette immigration curieuse a enrichi la ville. Sa municipalité possède actuellement une grande fortune domaniale. Pour agrandir sa sphère d'influence, elle a bâti une nouvelle université, merveilleusement agencée, et d'un beau caractère architectural. C'est une concurrence directe à l'université de Strasbourg. Le nouveau théâtre, édifié

quelques années avant la guerre, a coûté sept millions ; il est largement subventionné par la ville. Le directeur est un ancien collaborateur de Max Reinhardt ; il importa les formules scéniques nouvelles. Ce *Stadttheater* a pris part avec succès aux différentes expositions de technique théâtrale de l'empire. Il a été l'un des premiers à monter *Parsifal*. Caruso, Baklanof, Chaliapine y sont venus donner des représentations. Voilà ce que l'on pouvait trouver en Allemagne, avant la guerre, dans une ville de 70 000 habitants.

Mannheim est la cité la plus industrielle du Rhin méridional. Le nombre des habitants atteint 200 000, dont la plupart sont des ouvriers. Jadis complètement détruite par un incendie, la ville a été rebâtie géométriquement, à la façon de certaines villes américaines. Adossée au fleuve, elle revêt la forme d'un fer à cheval dont les contours sont figurés par des boulevards, plantés d'arbres. Vingt et une rues transversales et latérales, absolument rectilignes, la divisent en damiers égaux désignés par les voyelles de l'alphabet et par un numéro complémentaire pour chaque pâté de maisons, ce qui donne aux adresses particulières des allures de formules chimiques. La mienne s'écrivait 0/4. Elle stupéfia l'administration du journal français auquel j'étais abonné[1]. En face de Mannheim, qui appartient au grand-duché de Bade, de l'autre côté du Rhin, se dressent les cheminées noires de Ludwigshafen, centre industriel important du Palatinat bavarois. Un tramway relie Mannheim à Heidelberg, accroupi au pied de collines boisées. A certaines époques de l'année, Mannheim se remplit de commis voyageurs ; les hôtels bondés ne suffisent plus à contenir cette population flottante. Malgré le tempérament commercial de la ville, les autorités veillent à sa réputation artistique. La municipalité a fait édifier une *Festhalle* destinée aux grands concerts symphoniques ; elle contient 3 000 auditeurs, avec une estrade pour 1 000 exécutants (orchestre et chœurs). Le *Gross-herzogl.-Stadttheater*, dirigé par un intendant et subventionné sur la cassette du grand-duc,

1. La même administration entoura mon journal de bandes imprimées qui plaçaient Luxembourg en Allemagne et Munich en Alsace (*sic*).

comporte 1 400 places; il tient un rang très honorable parmi les grands théâtres d'Allemagne.

Après Worms et Darmstadt, villes résignées et mortes, on quitte la région des pays confédérés. Le Rhin allemand devient le Rhin prussien et la plupart des voies ferrées se dirigent vers le grand hall vitré de la gare de Francfort.

*
* *

En 1899, je quittai Munich et vins donner à Francfort une conférence française — sur Montmartre et la montagne Sainte-Geneviève, autant qu'il m'en souvient. Un Munichois plein de prévenance m'avait chaudement recommandé le *Schwanenhof*, l'hôtel du Cygne. Il est historique depuis 1871 ; j'y fus assez mal logé et mes susceptibilités françaises s'y heurtèrent au souvenir de Bismarck et du traité désastreux qu'il nous imposa. Toutefois l'accueil de mon auditoire effaça cette fâcheuse impression. Je fis la connaissance de tous les juifs qui composent l'élite de la bonne société. Les toilettes audacieuses des femmes, la verbosité des hommes, leurs allures cosmopolites, leur absence de préjugés me révélèrent l'existence d'une Allemagne que j'ignorais encore, l'Allemagne sémitique [1].

La physionomie même de la ville se ressent de cette population. Les magasins élégants y sont plus fréquents qu'ailleurs. Le long de la *Kaiserstrasse*, on rencontre à chaque pas des joailliers, des fourreurs, des marchands de tableaux, toutes les branches du commerce de luxe. Sur les 300 000 âmes que compte Francfort, il n'y a pourtant que 23 000 israélites ; mais ils se sont poussés au premier plan ; ils ont mis la main sur le haut commerce, sur la banque, sur la presse [2], sur le théâtre et la littérature. Tous les médecins et tous les avocats sont juifs. Seuls les hauts fonctionnaires, les généraux, les officiers, les juges, les procureurs... et les toutes petites gens représentent l'élément purement germanique.

1. Voir dans le livre, *Au Pays des Maîtres chanteurs* (Paris, 1916, Payot), le chapitre sur les milieux juifs.

2. Le journal le plus important de l'Allemagne et peut-être le mieux fait est la *Frankfurter Zeitung*, qui a jusqu'à six éditions par jour.

A la sortie de la gare, l'une des plus importantes d'Allemagne, trois rues parallèles conduisent au cœur de la ville : la *Taunusstrasse*, la *Kaiserstrasse* et la *Kronprinzenstrasse* — Francfort affiche son loyalisme jusque dans le nom de ses rues. Elles aboutissent au *Rossmarktplatz*, où s'élève le monument de Gutenberg, et à la *Hauptwache*. C'est là que commence la *Zeile*, l'artère la plus prospère de la ville, bordée de hauts édifices de pierre, où se trouvent les maisons de gros, les comptoirs et les banques. La cité est spacieuse et propre ; l'air et la lumière y circulent librement le long de larges mails plantés d'arbres et semés de pelouses qui rompent la monotonie des pierres. Ce souci d'hygiène est commun à toutes les grandes villes allemandes. Les quartiers éloignés du centre, Bockenheim, Eschenheim, abritent sous les ombrages de leurs jardins les villas des riches particuliers. Sous les porches des maisons de rapport sont alignées les boîtes aux lettres des locataires. Il n'y a pas de concierges. Chacun possède la clef de l'immeuble où il habite, et le facteur à chaque distribution glisse les correspondances dans les cassettes où sont inscrits les noms des destinataires. Il ne gravit les étages que pour les mandats et les plis recommandés.

La vie artistique de la ville est assez intense. Outre deux conservatoires dont l'un, le *Hoch'sche Conservatorium*, est très réputé, il existe à Francfort un *Philharmonische Verein*, un *Cäcilienverein*, un *Rühlsche Gesangsverein*. La municipalité possède trois grands théâtres : le vieux *Schauspielhaus* qui contient 1 100 spectateurs, le nouveau *Schauspielhaus* avec 1 200 places, et l'*Opernhaus* avec 2 000 places. A la veille de la guerre, Max Reinhardt, qui avait fait école et fournissait l'Allemagne entière d'intendants, de directeurs et d'acteurs, détacha son collaborateur, Félix Holländer, à Francfort. Le nouvel intendant mit les finances de la ville à mal ; il dépassa de beaucoup la forte subvention accordée au *Schauspielhaus* et disparut un beau matin, en laissant un passif considérable que la municipalité dut acquitter, non sans maugréer contre Berlin. En dehors de ces théâtres officiels, Francfort comptait encore un *Neues Theater*, adonné surtout à la comédie de genre et un *Komödienhaus*, scène littéraire ultra-moderne qui s'effondra dans un scandale en 1912. Le cirque Schu-

mann de Berlin y possède également une succursale, sous forme de *Variété-theater*.

La partie la plus curieuse de la vieille ville est la place où s'élève le *Roemer*, en face de masures à pignons pointus. Ce monument vétuste, d'origine inconnue, fut acheté par la ville en 1405 et transformé depuis en *Rathaus*. Il abrite le célèbre *Kaisersaal*. Quand les électeurs avaient nommé le nouvel empereur, le sénat de Francfort se réunissait dans cette salle. Les bourgeois se rassemblaient sur le *Roemerberg*. Les cinq fenêtres inégales, faisant face au peuple, s'ouvraient. La grande fenêtre du milieu, surmontée d'un dais, restait vide. A la fenêtre moyenne de droite, ornée d'un balcon de fer noir, apparaissait l'empereur costumé et couronné. A sa droite, dans l'encadrement de la petite fenêtre, se tenaient les trois électeurs-archevêques de Mayence, de Trêves et de Cologne ; à la plus grande fenêtre de gauche, l'électeur de Bohême, celui de Bavière et le palatin du Rhin. A la dernière, la Saxe, le Brunswick et le Brandebourg. Une vieille chanson, que chantent encore les soldats, rappelle cette solennité. L'eau et le vin y célèbrent leurs mérites respectifs. Ce dernier dit dans une strophe :

Da sprach der Wein : « Bin ich so fein;
Ich spring aus Marmorbrünnelein,
Wenn sie den Kaiser krönen
Zum Frankfurt wohl, auf dem Romer[1]. »

Le *Römer* contient maintenant les archives de la ville ; on y conserve la fameuse bulle d'or, octroyée par Charles IV en 1356.

Mais Francfort, l'une des quatre villes libres de la Confédération germanique, capitale de cette confédération et siège de la diète, n'est plus qu'une sous-préfecture prussienne. Sans ambitions politiques, elle se contente d'être l'un des premiers centres financiers de l'Europe. Ses banques, ses maisons de commission, représentées sur toutes les grandes places, entretiennent des relations avec toutes les parties du

1. Alors le vin parla : « Je suis fort distingué ! — Je jaillis d'une fontaine de marbre, — Lorsqu'ils couronnent l'empereur — A Francfort, dans la salle du *Römer*. »

globe. Transmises de père en fils, elles ont une réputation séculaire. Les anciennes foires annuelles de Francfort ont perdu leur importance primitive. Leipzig a pris le premier rang. La municipalité a essayé de les remplacer par des expositions estivales, lancées à grand renfort de réclame. C'est ainsi qu'il y a eu l'*Isa* (*Internationale Sport-Austellung*) et, plus tard, l'*Ila* (*Internationale Luftschiffahrt-Austellung*), où un zeppelin promenait des touristes au-dessus du Rhin, à raison de 100 marks par tête. Francfort se remplissait alors d'étrangers. Les hôtels regorgeaient de monde, entre autres l'élégant *Frankfurter Hof*, dirigé par un Belge, et dont von Bissing, — ô tragique ironie — était le meilleur client. Il y avait alors des courses, des steeple-chases, des loteries, des matches de boxe, de golf, des tirs aux pigeons. Toute la séquelle des distractions mondaines attirait une société interlope. J'en fis la dure expérience au Carlton-Hotel, où quelque aigrefin monoclé me subtilisa ma garde-robe et 4 500 marks, la veille du jour où je devais payer ma troupe. L'aventure eût été banale, si ce cambrioleur, plein de délicatesse, ne m'avait renvoyé sous pli recommandé mon portefeuille, mes papiers et mon carnet de chèques, dont, « à son grand regret, il ne pouvait faire aucun usage » — remarqua-t-il ironiquement dans la lettre jointe à l'envoi.

Deux souvenirs typiques me sont restés de ces liesses cosmopolites ; d'abord le stand français à l'exposition sportive, terminé quinze jours après l'inauguration officielle — fûmes-nous jamais prêts?... Il était placé, comme un fait exprès, à côté de l'étalage d'un fabricant de jouets de Nuremberg, qui avait édifié avec des petits canons et des poupées habillées en soldats une réduction du *Niederwald-Denkmal*, sur laquelle s'inscrivaient toutes nos défaites : Wissembourg, Frœschwiller, Sedan, etc. Le tact n'a jamais étouffé les Allemands. Je me rappelle ensuite une contrefaçon de voiturette automobile pour grandes personnes, *sans moteur*. Dans le plancher du siège, une ouverture était pratiquée, qui donnait accès à deux pédales soigneusement dissimulées. Le chauffeur improvisé, tout en dirigeant son volant, actionnait la machine... avec ses pieds. Cette parodie copiait exactement, en toc, les automobiles les plus élégantes; phares, sirène, trompe, radiateur,

manivelle d'allumage, pare-brise, carrosserie de papier mâché, rien n'avait été oublié. Le vendeur me confia qu'il avait écoulé plusieurs centaines de ces cycles maquillés. Comme je lui demandais à quoi servait la cage vide du radiateur, où ne s'abritait aucun serpentin, il me répondit : « On peut y mettre un repas froid avant de partir en excursion. » Je compris la vanité puérile des petits bourgeois allemands, avides de « paraître ». Avec cette machine ridicule, ils « avaient l'air » d'avoir une automobile.

Pour charmer leurs loisirs, les gros richards de Francfort ont fondé plusieurs clubs, dont les deux plus importants sont l'*Automobil-Club* et le *Rennclub*. Dans les salons de ce dernier, où l'on joue gros jeu chaque soir, j'ai pu admirer trois cents têtes de chevaux encadrées. Les femmes ne sont pas admises, sans doute à cause de l'abus régulier des spiritueux qui caractérise les ripailles de ces messieurs. Francfort possède, en outre, dix loges de francs-maçons.

Mais les Francfortois s'enorgueillissent surtout de leur jardin botanique — *Palmengarten* — où sont cultivées les plantes exotiques les plus rares, de leur jardin zoologique, leur *Neue Börse*, temple fastueux où s'émeut chaque jour l'âme mercantile de la ville.

Le dialecte du terroir est pittoresque ; il affecte des allures paresseuses et joviales ; Gœthe n'a jamais pu s'en défaire complètement. Tous les *t* y sont remplacés par des *d*, et le vieux citadin s'intitule *alder Frankforder*. Quoique dans le voisinage direct du Rhin et de ses vignobles, Francfort, influencé par la Bavière, s'adonne de préférence à la consommation de la bière. La population pauvre s'entasse dans les brasseries comme à Munich. Le vin est réservé aux classes aisées. On rencontre le long des rues des faces bouffies et des ventres distendus par l'abus de la boisson. Cette déchéance physique me frappa surtout un jour où j'allai voir au *Zoologischer Garten* un campement d'insulaires de Samoa. Le gouvernement cherche par ces exhibitions à exciter l'intérêt de la nation pour les colonies. Une grille séparait le public des hôtes exotiques. Ces derniers étaient robustes, bien découplés, harmonieux dans leurs gestes ; par contre, la foule des spectateurs offrait le spectacle d'une humanité lamentable. Les

femmes de Samoa sont vraiment belles ; elles n'ont point le type nègre. Leur peau soyeuse a des reflets cuivrés ; leurs traits sont d'une grande finesse; leurs yeux, expressifs; leurs corps, d'une souplesse féline. Ignorant la pudeur occidentale, ces jeunes Ève s'ébattaient joyeusement dans l'eau d'une cascade artificielle, à la grande confusion des vilaines matrones accourues pour les contempler. La vision paradisiaque ne dura qu'un après-midi. Le jour suivant, les autorités émues revêtirent les nudités outrageantes de tricots protecteurs. Si tous ces bourgeois avaient connu l'histoire véridique des insulaires de Samoa, peut-être eussent-ils été moins scandalisés. L'archipel vécut longtemps dans l'innocence et la pureté jusqu'au jour où les premiers blancs accostèrent au rivage. Hospitaliers et altruistes, les indigènes partagèrent avec les nouveaux venus leur nourriture et... leurs femmes. Ils en furent cruellement punis. L'Europe morale contamina l'archipel amoral. Tels furent les premiers effets sensibles de la civilisation chez des sauvages...

Tout en suivant les évolutions gracieuses des Samoanes, je remarquai une délicieuse fillette de huit ans, bronzée comme une idole, nerveuse, les cheveux ébouriffés, les yeux noirs, pleine de grâce et de vie. Un petit Allemand de dix ans, lymphatique, amaigri, les oreilles décollées, le regard bigle à l'abri d'énormes lunettes rondes, essayait d'attraper la sauvageonne à travers la grille. Il réussit enfin à lui saisir le bras. Elle se laissa faire. Voulait-il s'assurer de la couleur de la peau? Non. Sournoisement, cruellement, il pinça l'enfant, pour voir si elle était sensible à la douleur, ou tout simplement parce qu'elle était belle et qu'il était laid. Ce ne fut pas long. Elle ramena son bras, lança son poing en avant, atteignit, entre les barreaux, le gringalet boche, en plein visage. Quel désastre ! Le nez s'écrasa comme une tomate ; le sang gicla ; les lunettes volèrent en éclats. Hurlements, tumulte, protestations des parents, invectives publiques à l'adresse de la jeune amazone impassible. Moi qui connaissais non seulement les péripéties du petit drame, mais encore l'histoire des insulaires de Samoa, j'ai donné un mark à la gosse, observatrice fidèle de la loi du talion à travers les âges. Œil pour œil, dent pour dent, ou plutôt, comme disent poétique-

ment les Allemands : *Wurst gegen Wurst* (saucisse contre saucisse).

Les environs de Francfort sont animés et pittoresques. Centre d'un réseau compliqué de voies ferrées qui s'étoilent dans tous les sens [1], la gare de la ville abrite un trafic incessant de voyageurs. C'est là que j'eus pour la première fois l'impression violente de l'activité germanique, de la suite ininterrompue d'agglomérations qui jalonnent les grandes routes. Darmstadt, Heidelberg, Mannheim, Worms, Bieberich, Mayence, Offenbach, Aschaffenburg se pressent autour de Francfort. Il suffit à peine d'une heure de chemin de fer pour se trouver transplanté dans un autre cadre. La richesse minérale des sources naturelles multiplie sur les pentes boisées du Taunus les *Kurorte* (lieux de cure) réputés. Voici Nauheim, Homburg von der Höhe, où l'empereur vient soigner son larynx, et surtout Wiesbaden, à vingt minutes de Francfort, — ancienne capitale du duché de Nassau, comptant 120000 habitants, — mi-partie ville commerçante et bourgeoise, mi-partie ville d'eaux, dont le parc orgueilleux est encadré d'un chapelet de grands hôtels.

En résumé, Francfort, paré d'élégance cosmopolite et banale, a dépouillé peu à peu ses allures historiques de vieille ville d'empire. En dehors de la place du *Römer*, on n'y trouve plus que la maison natale de Goethe, aux environs du *Rossmarktplatz*. Le coin le plus intéressant de la ville n'existe plus : la *Judengasse*, le ghetto où jusqu'en 1806 fut confinée la race juive. Il y a beau temps qu'elle a quitté la ruelle sordide pour se répandre sur la cité et de là sur toute l'Allemagne. Transformée, agrandie, la *Judengasse* s'appelle aujourd'hui *Börnestrasse*. Seule, une vieille masure y fut respectée. A grands frais on l'a reculée pour la mettre à l'alignement. C'est le berceau des cinq Messieurs de Francfort.

Quelques nouvelles me sont parvenues de Francfort pendant la guerre. Il paraît que certaines classes marquent peu d'empressement pour un conflit qui trouble leurs plus chères

1. Francfort est en relations directes avec Munich et l'Autriche, avec Leipzig, Dresde et la Bohême, avec Berlin et la Prusse-Orientale, avec Cassel, la Westphalie et les villes hanséatiques, avec les deux rives du Rhin vers la Belgique et la Hollande et vers la Suisse, avec l'Alsace, la Lorraine et la France.

habitudes. A l'enthousiasme facile du début a succédé une réserve pleine de réticence. On prétend même que Francfort est devenue la ville des embusqués. On les appelle, là-bas, *Druckeberger*, littéralement : ceux-qui-se-dérobent. Ils ne manquent pas d'un certain cynisme, s'il faut en croire l'anecdote suivante. Un vieux Francfortois s'étonnait de rencontrer régulièrement un jeune mobilisé au *Five o clock Tea* du *Frankfurter Hof !*

— Comment se fait-il, — lui demanda-t-il, un jour, — que vous ne soyez pas encore au front?

L'autre répondit, sans se laisser désarçonner :

— A vrai dire, je n'y comprends rien moi-même. Chaque lundi, je parie quatre cents marks avec mon *Feldwebel* que je partirai dans le courant de la semaine, et chaque fois je perds mon pari.

***

Cologne est la cité la plus majestueuse des bords du Rhin. Elle domine le fleuve de ses larges quais de granit, de ses palais hautains, de ses clochers, de ses coupoles innombrables. Point n'est besoin de s'attarder pour en garder le souvenir. Il suffit de passer; sa silhouette formidable s'impose. Peut-être est-ce là son seul mérite : les gens figés dans une pose héroïque font moins illusion quand on pénètre trop avant dans leur intimité. Il en est ainsi de Cologne, ville décorative dont le profil dentelé illustre à merveille la réclame du chocolat Stollwerck, fabriqué dans ses murs.

Assise sur la rive gauche du fleuve, en face du bourg de Deutz, auquel elle est reliée par un pont de bateaux de cinq cents mètres, au ras de l'eau, et par un haut viaduc de pierre, que chevauche une énorme cage de fer, où passent à la fois la grand'route et la voie ferrée [1], Cologne offre, dès l'arrivée, à la curiosité des touristes le double spectacle de sa gare et de sa cathédrale monstrueuses. Ces édifices ne se nuisent pas réciproquement. Ils traduisent tous deux la ténacité maladroite d'un peuple qui rêve perpétuellement de grandes choses et les réalise toujours platement, en confondant

1. Les deux portails de ce viaduc sont ornés de statues colossales : sur la rive droite Guillaume Ier, sur la rive gauche Frédéric-Guillaume IV.

l'énorme et le sublime. Le *Cölner Dom* est aussi propre, aussi neuf, aussi pratiquement aménagé que le *Hauptbahnhof*. Il est dans son genre aussi laid que lui. Toutefois si la gare, imposée par les nécessités du trafic moderne, a l'excuse de répondre à l'esthétique utilitariste de notre époque, la cathédrale n'a pas celle de symboliser le passé. Elle est postiche. Aucun artisan naïf et convaincu ne la créa de toutes pièces. C'est un travail de compilation. Commencée vers 1249, elle fut abandonnée définitivement en 1509, dans un état embryonnaire. Peu respectueuse, la Révolution française en fit un magasin à fourrage. Ce n'est qu'en 1820 qu'on décida de l'achever d'après les plans primitifs. On y travaillait encore en 1885. Rien d'étonnant à ce que cette réalisation tardive d'un rêve médiéval manque de ferveur mystique. La pierre, matière subtile, reflète l'âme d'une époque, en dépit des efforts des copistes les plus habiles. Ainsi, le *Cölner Dom*, qui compte cent soixante-six mètres de long sur soixante-quinze de large, et dont la nef hardie est supportée par cent colonnes sveltes, peut être la plus vaste construction gothique du monde entier ; elle est, nonobstant, la moins intéressante. Quelques artistes allemands l'appellent *das Vogelhaus* (la volière).

Cologne possède vingt-sept autres églises. Dans des proportions plus modestes, quelques-unes d'entre elles sont des merveilles architecturales. Elles se cachent la plupart du temps dans les recoins de la vieille ville, là où s'entremêlent les ruelles tortueuses, inaccessibles aux voitures. On les découvre une à une, au hasard des promenades. L'église Saint-Géréon, flanquée de deux tours carrées, bâtie au début du XIIIe siècle sur l'endroit où, en 286, saint Géréon fut égorgé avec ses compagnons de la légion thébaine, se compose d'une salle décagonale surmontée d'une coupole où se marient les styles byzantin, moresque et gothique. Les architectes diocésains actuels n'ont rien trouvé de mieux que d'édifier, dans chaque ville et dans chaque village des environs, des répliques maladroites à ce beau modèle. L'église Saint-Pierre, de la même époque, renferme un tableau de Rubens, qui y fut baptisé en 1577. L'église de l'Assomption, qui date de 1636, en style jésuite, abrite une curieuse table de communion, ornée de bas-reliefs et d'arabesques. Ses cloches ont été fon-

dues avec les canons pris par Tilly à Magdebourg. L'église de Saint-Cunibert, du XIIIe siècle, est un bel édifice byzantin ; ses vitraux remarquables sont les plus anciens de Cologne. L'église des Apôtres, reconstruite au XIIIe, rappelle Sainte-Sophie de Constantinople. Rien n'est plus harmonieux que cet ensemble de constructions circulaires, carrées, polygonales, toutes percées d'arcatures à jour et d'arcatures aveugles à leurs différents étages, sur les absides, sur les tours, sur les pignons, à la base du dôme central et du laternon qui le surmonte.

Tous ces édifices religieux rappellent l'époque glorieuse où Cologne, capitale du catholicisme germanique, était appelée la Rome du Nord ou Cologne la Sainte, tandis que les limites de la ville romaine, vestiges encore reconnaissables aujourd'hui, évoquent sa naissance latine.

Sous le règne de Tibère, Agrippa transporta sur la rive gauche du Rhin une colonie d'Ubiens, pour défendre la Gaule contre les Suèves. Agrippine, fille de Germanicus, naquit dans le camp retranché, et la *Civitas Ubiorum* devint ainsi la *Colonia Agrippina*. Vitellius y fut proclamé empereur. Trajan y commandait lorsque Nerva l'appela au partage du trône impérial. Les habitants de Cologne ont longtemps conservé le souvenir de ces origines. Jusqu'à la Révolution française les nobles de la ville s'intitulaient patriciens et les bourgmestres, revêtus de la toge consulaire, se faisaient accompagner de licteurs.

Othon Ier réunit la ville à l'empire germanique, lui accorda de grands privilèges — entre autres le droit d'étape qui lui assura la suprématie sur tout le trafic du Rhin — et la plaça sous la protection de son frère Bruno, duc de Lorraine, archevêque et premier électeur de Cologne. L'archevêque, prince électeur, devait vite devenir le plus puissant des princes catholiques allemands. Cologne atteint bientôt l'apogée de sa splendeur. Elle est en rapports constants avec l'Italie qui lui transmet son architecture, ses arts et quelques-unes de ses coutumes, par exemple le carnaval et les marionnettes dont la tradition subsiste encore. Pétrarque écrivait à son ami Colonna : « Que cette ville est belle. Quelle merveille de trouver une cité pareille dans un pays aussi barbare. »

Le *Rathaus*, situé entre le *Gürzenich*[1] et la cathédrale, retrace, de la manière la plus vivante, l'histoire mouvementée de Cologne. Ce merveilleux édifice est fait de pièces de tous les temps et de morceaux de tous les styles. Bâti sur une cave romaine en 1250, ce ne fut d'abord qu'un logis sévère à ogives. Au XIVe siècle, on y ajoute une tour féodale, car il fallait un beffroi pour les tocsins. Sous Maximilien, les échevins veulent enjoliver leur maison. Ils appellent un artiste d'Italie, et voici sur la façade noire du XIIIe siècle un porche triomphant et magnifique. Puis vient un promenoir, à côté du greffe, une charmante arrière-cour, à galeries sous arcades, égayées de bas-reliefs. Sous Charles-Quint, on érige, en face du beffroi et du porche, un riche corps de logis en briques et en pierres de la plus belle ordonnance architecturale. Toutes ces différentes parties, vieillies ensemble, riches de traditions et de souvenirs, soudées par le hasard pittoresque, forment le *Rathaus* actuel.

Mais aujourd'hui, Cologne a suivi le sort des autres villes de la Prusse rhénane. Dépouillée de ses privilèges, la vieille cité n'est plus que le satellite de Berlin[2]. Le Baedeker énumère les richesses historiques de la ville pour attirer les étrangers. La population de 400 000 âmes travaille, suivant la méthode et la discipline allemandes, à l'essor de l'empire, sans idéal politique bien défini. Elle est représentée au Reichstag par un député catholique qui fait partie du *Centrum* et par deux ou trois députés social-democrates dont la guerre a fait des impérialistes convaincus.

Cologne s'élève au milieu d'une plaine fertile, bien arrosée, couverte de forêts, parsemée de mines de fer, de charbon, de cuivre, de plomb, et de zinc. Elle est devenu l'entrepôt principal du commerce rhénan entre les Pays-Bas, l'Allemagne méridionale et la Suisse. Elle se trouve aux portes de l'industrie houillère et métallurgique de la rive droite du Rhin, grâce aux chemins de fer de Crefeld et de la Ruhr. Elle centralise

1. Le *Gürzenich*, qui date de 1441, contient une salle de concerts dont la réputation est mondiale. Cologne a, du reste, une vie musicale assez intense. Son *Männerchor*, qui compte plus de mille membres, est allé se faire entendre jusqu'en Amérique.

2. La *Kölnische Zeitung* est l'organe officieux du gouvernement. Sa couleur politique est réactionnaire et francophobe.

le trafic vers la Belgique et Anvers. Quatre grandes sociétés de navigation entretiennent l'activité de son port. Toutefois, l'eau de Cologne demeure l'article le plus important de la production locale. Elle envahit toutes les boutiques, tous les quartiers. Une concurrence effrénée divise les fabricants. Chacun d'eux cherche à jeter le trouble dans l'âme des chalands et prône sa marque comme la seule véritable. Une vieille tradition prétend que la recette de l'essence précieuse est due à un certain Johann-Maria Farina, qui vécut au XVIIe siècle. Toutes les eaux de Cologne, pour être authentiques, doivent porter la griffe d'un Johann-Maria Farina. Ce nom est fréquent en Italie, tel Dupont chez nous. Quelques pauvres diables ont vendu l'usage du leur aux parfumeurs de la ville. A peine si les paraphes diffèrent. Cette obsession poursuit le voyageur jusque dans le hall des hôtels et des restaurants où des vitrines, encombrées de flacons et de vaporisateurs, dispensent un relent fade de bergamote.

La vieille ville, qu'animent l'activité commerciale des boutiques et le va-et-vient des piétons, offre un dédale pittoresque de ruelles et de places qui rappelle l'Italie. La circulation des voitures y est difficile; les trottoirs embryonnaires ne suffisent pas à l'affluence populaire; on marche au milieu de la chaussée que surplombent les façades sombres des hautes maisons. Un ciel parcimonieux s'allonge en minces bandes grises entre les toits. Le *Neuer Markt* et le *Heumarkt* inscrivent leurs rectangles au cœur de la ville. Sur l'une de ces deux places, une vieille maison du XVe siècle, merveilleusement ouvragée, perpétue le souvenir d'une fable locale. Elle fut offerte par Charles-Quint à un patricien, — sa descendance y habite encore. — Le jour où il mourut, les deux chevaux blancs qu'il possédait montèrent jusqu'aux combles, poussèrent du front deux petites fenêtres, placées sous le toit, se penchèrent au dehors et se mirent à hennir. Aujourd'hui, les deux fenêtres, toujours ouvertes, laissent saillir le poitrail et l'encolure des deux bêtes légendaires qu'un artiste naïf a sculptés dans le bois.

On retrouve à chaque pas dans Cologne la saveur ancienne du moyen âge. Les noms des ruelles sont imagés et descriptifs : *am alten Ufter* (sur la vieille rive) — *am Filzengraben* (au fossé

des feutres), — *am Zuckerberg* (à la montagne de sucre), — *An der Eiche* (au chêne), — *An der Linde* (au tilleul), — *Unter Fetterhennen* (parmi les poules grasses), etc. Toute cette vieille ville est entourée de larges boulevards appelés *Ring* (anneaux), comme à Vienne. Au delà s'étendent les quartiers élégants et modernes ou les faubourgs industriels.

Le peuple de Cologne parle un dialecte expressif, qui se rapproche du *Plattdeutsch* et qu'on appelle le *Cölner Platt.* Cette langue ne manque ni de sel, ni de sens satirique. Le *Tünnes*, le *Bestevader*, le *Schäl*, le *Speumanes*, la *Marizzebill* sont les personnifications principales de l'esprit de la rue. On retrouve ces personnages symboliques dans toutes les farces populaires dont le public de la ville est friand. Leur franchise brutale fait la joie des auditeurs. Quant aux autorités, elles se bouchent complaisamment les oreilles et souffrent les plus grands écarts de langage. En Allemagne, les velléités d'indépendance et les critiques les plus acerbes ne dépassent jamais le cadre étroit des réjouissances locales. Ce sont des satisfactions platoniques qui ne mettent point en danger les institutions politiques. Une des manifestations les plus curieuses de la faconde rhénane est le *Hänneschen-Theater*, sorte de guignol, qui descend directement des marionnettes italiennes, importées sans doute à l'époque des archevêques électeurs. Les auteurs anonymes qui ont travaillé au répertoire de ce théâtre en miniature, se sont inspirés d'Aristophane et de Plaute. *Hänneschen* (diminutif de Hans) est un enfant terrible qui s'arroge le droit de tout dire. Le Prussien est sa bête noire. Il exerce sa verve sur lui, sans répit. Une fois, j'ai vu *Hänneschen* déguisé en Guillaume II, la moustache en croc, le bras recroquevillé. Comme on lui demandait la cause de cette infirmité, il répondit avec mélancolie : « J'ai usé mon bras, à force de vouloir le mettre dans la poche des autres. » Mais Hänneschen n'est qu'une poupée de bois. Les Allemands rient de ses saillies, parce qu'il est permis chaque soir de rêver de liberté devant les verres pleins, à l'heure où les fonctions sociales sont suspendues. Le lendemain ils reprendront leur chaîne avec leurs occupations coutumières, sans sourciller.

Je me trouvais à Cologne le soir où se rapprocha de nous la fameuse comète dont la rencontre avec l'atmosphère

terrestre devait causer les plus grands dommages. On redoutait une déflagration générale, un empoisonnement subit de l'air respirable. Les journaux avaient longuement étudié les possibilités d'anéantissement. Le phénomène était anxieusement attendu entre onze heures et minuit. Dès huit heures, par une sorte de convention tacite entre la police et la population, les cafés et les restaurants s'emplirent de convives tapageurs, comme aux grands jours fériés. Il faisait doux ; on était au printemps. Des bandes de personnages masqués se mirent à sillonner les ruelles de la vieille ville, en hurlant. Des musiciens improvisèrent à chaque carrefour des bals en plein vent. Toute cette foule se heurtait, s'interpellait, se tutoyait, s'embrassait, dans un brusque désir de liesse générale. Le Carnaval était ressuscité. Les serpentins s'accrochèrent aux balcons, s'enroulèrent aux réverbères, en banderolles multicolores ; les confettis jonchèrent le sol, en mosaïque bigarrée. L'ivresse gagna les faubourgs. Elle déborda sur tous les trottoirs. La ville entière se ruait au plaisir, en attendant la fin problématique d'un monde. Cette folie lassa bientôt ma curiosité. Je contournai le dôme monstrueux, accroupi dans l'obscurité, au bord de la petite place battue par les vents; je m'éloignai de Cologne en suivant le viaduc qui conduit à Deutz. Les mille rumeurs de la cité s'espacèrent peu à peu. Tout se tut ; j'entrai dans le silence. La nuit m'emplit de son calme serein. Au-dessus de ma tête, la voûte constellée palpitait doucement. A travers les losanges de fer du pont, je voyais miroiter la surface du large fleuve. Il coulait sans hâte vers sa destinée et ne se souciait ni des menaces du ciel, ni des cris oiseux de ceux qui s'agitent sur ses rives. Brusquement la solitude fut ponctuée de notes graves. La cloche de la cathédrale scandait la marche du temps. L'airain douze fois vibra. Plus grêles, d'autres carillons répondirent. Ce fut tout. Rien n'altéra la limpidité de la nuit, rien ne troubla le cours impassible du Rhin. La nature est plus sage que les hommes, et nous n'avons pas besoin d'elle pour nous exterminer...

*
* *

Si vous dites à un citoyen de Cologne que vous allez vous fixer à Dusseldorf, « *er rumpft die Nase* » (il fronce le nez)

d'un air de profonde commisération, mais si vous avouez à un habitant de Dusseldorf que vous appréciez le séjour de Cologne, il vous toise avec mépris. Il n'y a que vingt minutes d'express d'une ville à l'autre. Ce voisinage est le meilleur garant d'une rivalité durable. Dusseldorf est la citadelle avancée de Luther contre le catholicisme des bords du Rhin. Son histoire marque l'opposition constante du pouvoir profane à l'égard des archevêques princes-électeurs. L'unification de l'empire n'a pas effacé cette antithèse.

La ville n'est pas belle, mais elle est très riche, de toute la richesse industrielle du pays. Sa gare, perpétuellement grouillante, est le point de départ d'un réseau multiple qui la met en rapport avec tous les centres métallurgiques et manufacturiers de la région : Deutz, Opladen, Neuss, München-Gladbach, Crefeld, Duisburg, Mühlheim, Essen, Gelsenkirchen, Bochum, Hattingen, Dortmund, Hagen, Barmen, Elberfeld, Solingen, Remscheid. J'en oublie certainement. Il faut aller en Saxe ou en Silésie pour retrouver une telle quantité d'agglomérations sur un aussi petit espace.

L'industrie du fer triomphe à Dusseldorf. Pour s'en rendre compte, il suffit de franchir la place de la gare et de prendre au hasard une des trois grandes rues qui s'écartent en éventail jusqu'au centre de la cité. A chaque pas, on se heurte à d'immenses devantures derrière lesquelles sont entassés des monstres de métal aux silhouettes inusitées : marteaux-pilons, laminoirs, perforeuses, taraudeuses, fraiseuses, presses à emboutir, moteurs, cisailles électriques, scies à métaux, mèches américaines, appareils à meuler, barres de chariotage. Il y en a pour plusieurs milliers de tonnes : un vrai cauchemar ! Ces magasins ont l'aspect désertique. Rares doivent être les gens qui peuvent acheter en passant des babioles de ce genre.

J'ai connu quelques-uns des puissants industriels qui fournissent les éléments de ces étalages, entre autres les fils du fameux Thyssen, ou ceux des frères Mannesmann qui n'opéraient pas au Maroc. Tous ces rois du fer et de l'acier n'habitent pas à Dusseldorf. Ils vienent y discuter de leurs affaires au *Breidenbacher Hof*, au *Park Hotel*, ou dans les salons privés de leurs clubs. Les Mannesmann possèdent le long du Rhin un édifice babylonien, percé de mille fenêtres. De beaux

écussons dorés ornent les portes de bronze. On dirait d'un ministère. Dans ces milieux-là, on parle très bien de l'empereur et des gouvernants. Je crois qu'ils s'entendent comme larrons en foire. Le peuple allemand apprendra bientôt à ses dépens ce que valait cette maléfique association. En attendant la guerre, les *Schlotbarone* (barons des hauts fourneaux) étaient de joyeux lurons. Ils buvaient sec, ils mangeaient ferme. Ils avaient raison ; les affaires marchaient si bien !

Au début de mon séjour à Dusseldorf, un écrivain famélique et serviable guidait mon ignorance à travers la ville. Il me désignait du doigt chaque demeure fastueuse, enfouie sous la verdure, protégée par de hautes grilles, et remarquait laconiquement : *Noch ein Millionär !* (encore un millionnaire !) Sa voix ne trahissait aucune amertume, au contraire. En dépit de sa misère, il éprouvait chaque fois une certaine fierté à souligner la présence d'un nouveau Crésus. *Noch ein Millionär !* Décidément, il y en a trop à Dusseldorf. Leur existence ne prête aucun charme à la cité. Il est vrai que ces messieurs voyagent beaucoup. Ils préfèrent dépenser ailleurs l'argent qu'ils gagnent ici. J'ai connu une autre ville de ce genre, en Suisse : Saint-Gall. La fortune y abonde aussi, mais personne ne s'en aperçoit.

Le centre de Dusseldorf a cependant quelque allure. Une large avenue plantée d'arbres, bordée de magasins élégants, la *Königsallee*, longe le *Stadtgraben* pour aboutir au *Kaiserteich* (étang de l'empereur) et au *Schwanenspiegel* (miroir-aux-cygnes). Le public s'y promène volontiers. Les cafetiers et les glaciers-confiseurs installent en été des pavillons coquets sous les frondaisons. Les rives du canal sont recouvertes de gazon piqué de fleurs. L'eau morte et glauque se ride autour des feuilles de nénuphar, et, quand le soir tombe, les grenouilles coassent discrètement. Au bout de cette avenue, le *Hofgarten* étale ses allées, ses massifs et ses pelouses. C'est là que s'élève le *Jägerhof*, jusqu'en 1848 résidence favorite du prince Frédéric de Prusse, le mécène de la ville. Non loin se trouve la maison de campagne du philosophe Henri Jacobi, où fréquentèrent assidûment Gœthe, Herder, Wieland et la princesse Galitzine, à l'époque où l'Allemagne comptait de grands esprits.

Dusseldorf fut la patrie non seulement de Jacobi, mais encore de Henri Heine et de Cornelius. Le pauvre grand poète n'y possède point de statue. Il aima trop la liberté pour être aimé de ses compatriotes. Quant à Cornelius, c'est lui qui provoqua l'essor de l'école de peinture de Dusseldorf, en prenant vers 1820 la direction de l'Académie qu'avait fondée, en 1867, le prince-électeur Charles-Théodore. Mosler lui succéda, puis Guillaume Schadow, le régénérateur de l'art allemand. Ce dernier fit venir de Berlin toute la phalange de ses anciens élèves : Karl-Friedrich Lessing, Julius Hübner, Théodor Hildenbrandt, Karl Sohn, Christian Köhler, Heinrich Mucke, Éduard Bendemann, groupe auquel se joignit Johann Wilhelm Schirmer, le fondateur de l'école de paysage de Dusseldorf. Le libéralisme de Schadow eut une action bienfaisante sur la vie intellectuelle de son époque. Son salon réunit plusieurs esprits avisés, Immermann, Uechtritz, Schnaase et Félix Mendelsohn. Grâce à lui, la réputation artistique de la ville se répandit à travers toute l'Allemagne. Il édita en 1828 une brochure retentissante, intitulée : *Mes idées sur la manière logique de former un peintre.* En 1829, il fonda la société artistique de la province rhénane et de la Westphalie. Elle fonctionne encore aujourd'hui. Son but est d'acheter chaque année les toiles des jeunes artistes et de commander quelques œuvres importantes pour les édifices publics. Bendemann succéda à Schadow. En 1864, il adjoignit à l'Académie une école de sculpture sous la direction d'un élève de Rietschel, August Wittig.

Aujourd'hui, tout engoûment pour cette période de la peinture allemande semble avoir disparu. J'ai vu quelques œuvres dans le musée de la ville : elles sont d'une grande sécheresse et d'un style suranné. La vraie richesse artistique de Dusseldorf n'est plus là. C'était la fameuse galerie de tableaux que fonda l'électeur palatin Jean-Guillaume, qui régna de 1690 à 1716. Le roi de Bavière Maximilien la fit transporter à Munich en 1798. Dusseldorf réclama vainement ses chefs-d'œuvre ; le larcin royal fait actuellement la gloire de la vieille pinacothèque.

Ancienne patrie des Beaux-Arts, Dusseldorf est devenu l'entrepôt des aciéries et des fonderies. Les velléités intellectuelles

se sont réfugiées dans une société bizarre, appelée *Malkasten* (la boîte-à-couleur), où fréquente un mélange hétéroclite de bohèmes, de ratés, de bourgeois, d'artistes officiels et poncifs. On n'y travaille guère; en revanche, on y boit beaucoup; on y tient surtout à jour la chronique scandaleuse de la ville. Cependant, il existe encore un vestige curieux de l'époque où Dusseldorf régentait l'art allemand. Derrière l'Académie s'ouvrent quelques ruelles étroites qui descendent vers le Rhin. Des loques multicolores y sèchent en plein vent sur des cordes tendues d'une muraille à l'autre. A terre sont assis des *bambini* ébouriffés et bruns ; sur le seuil des portes, des femmes musardent, le poing sur la hanche, la tête recouverte d'un carré de soie éclatante ; à leur oreille tremble une larme de corail. La vision de l'Italie surgit frileuse et triste, sous le ciel gris du nord. Ce sont les descendants des anciens modèles que les professeurs firent jadis venir des plaines de l'Ombrie. Ils ont fait souche dans ce coin de cité. Ils y vivent, repliés sur eux-mêmes, farouches, inapprochables, sans souci de l'ambiance. Ils appartiennent à une race forte qui sait garder dans l'exil sa langue, ses coutumes, tout son trésor atavique. Les femmes vendent aux carrefours des fruits exotiques ; les hommes jouent du violon, de la mandoline, de l'accordéon ; les gosses mendient. Voilà tout ce qui reste à Dusseldorf de l'art de Cornelius et de Schadow.

Ce voisinage a des conséquences inattendues. Aussitôt qu'un étranger débouche sur une place, les gamins dépenaillés l'entourent et font la roue. On les voit virer sur la tête et sur les mains, puis ils se redressent et tendent leur paume noire où les graviers adhèrent. Il faut leur donner une obole. Certainement, les petits Allemands tiennent cette coutume des petits Italiens.

L'esprit d'organisation, cher à l'Allemagne moderne, règne en maître à Dusseldorf. On peut le constater sur le quai de la gare. Le commissionnaire qui s'empare de vos petits colis à l'arrivée vous demande votre bulletin de bagages ; il inscrit votre adresse au dos ; vous n'avez plus à vous en préoccuper. Quelques minutes plus tard, un camion automobile amène vos malles à domicile et vient les y reprendre sur appel téléphonique. Ce service fonctionne avec une précision remarquable ;

le tarif en est modeste. Les employés de chemin de fer se sont syndiqués et le dirigent.

Veut-on se rendre compte du nombre d'associations importantes qui peuvent exister en Allemagne dans une ville de 250 000 habitants? Je me contente d'énumérer : *Düsseldorfer Geschichtsverein* (société historique), *Wissenschaftlicher Verein* (société scientifique), *Naturwissenschaftlicher Verein* (société des sciences naturelles), *Bildungsverein* (société d'éducation), *Künstlerverein Malkasten* (société artistique), *Rheinischer Gœtheverein für Festspiele* (société rhénane de Goethe pour représentations commémoratives), *Freie literarische Vereinigung* (association littéraire libre), *Kunstverein für Rheinland und Westfalen* (société d'art pour les pays rhénans et la Wetsphalie), *Nordwestliche Gruppe des Vereins deutscher Eisen und Stahlindustriellen* (groupe nord-ouest de la société des industries allemandes du fer et de l'acier), *Verein zur Wahrung der gemeinsamen wirtschaftlichen Interessen in Westfalen und Rheinland* (société pour la protection des intérêts économiques de la Westphalie et des pays rhénans), *Instrumental Musikverein* (société de musique instrumentale). Dusseldorf possède vingt et une banques. Les principales sont la *Niederrheinische Bank*, la *Bergisch Märkische Bank* et la *Düsseldorfer Volksbank*.

Des services réguliers par vapeurs de marchandises reliaient son port à la fois à ceux du Rhin supérieur et à ceux de la mer du Nord et de la Baltique.

Les troupes et les virtuoses en tournée qui rayonnent dans cette région surpeuplée s'arrêtent toujours dans la ville. La vie musicale et théâtrale y est donc très active. Les deux salles principales de concert sont la *Tonhalle* et l'*Ibach-Saal*. Ibach est un grand fabricant de pianos dont les ateliers se trouvent à Barmen et à Berlin. Il a construit dans quelques cités des salles de concert pour musique de chambre, qui sont merveilleusement agencées ; elles dépendent d'une succursale. Le fait n'est pas isolé en Allemagne. L'essor de l'industrie des pianos a servi la cause musicale, en créant partout des salles modernes [1].

1. *Bechstein-Saal*, *Blüthner-Saal* (Berlin). — *Kaim-Saal* (Munich). — *Ibach-Saal* (Dusseldorf et Cologne). — *Bösendorfersaal* (Vienne). — *Perzina-Saal* (Schwerin), etc., etc.

Outre le *Stadttheater*, auquel la municipalité accorde une subvention d'un million de marks par an, Dusseldorf possède encore le *Schauspielhaus* de Louise Dumont. Ce théâtre très littéraire jouit d'une excellente réputation. La ville lui a alloué également une subvention pour récompenser ses efforts artistiques. J'y ai vu le *Peer Gynt* d'Ibsen, joué sans coupures, en deux représentations consécutives. La mise en scène et la représentation de cette œuvre admirable dépassait de beaucoup la mesure d'un établissement de province. Un an avant la guerre, j'y ai entendu également une comédie en dialecte, *Schneider Wippchen*, qui eut un gros succès régional. Le héros de cette pièce amusante, qui passe pour mort, assiste à ses propres funérailles, dissimulé derrière un rideau. La pompe de la cérémonie l'émeut jusqu'aux larmes. « *Frau*, — s'écrie-t-il en sanglotant, — *was bin ich für eine schöne Leiche!* » (Quel beau cadavre je fais!)

Il faut bien connaître la langue populaire de Dusseldorf pour goûter la saveur de l'esprit rhénan, esprit frondeur et léger qui diffère totalement de l'humour allemand, toujours lourd. Un jeune marinier tombe un jour dans le Rhin ; le courant est rapide et dangereux. On lui jette un filin ; il s'y agrippe. Quatre hommes se mettent à haler péniblement la corde. La tête du rescapé émerge des flots, mais, loin de marquer quelque angoisse, elle affecte une hilarité bruyante. Ce rire intempestif irrite les sauveteurs qui luttent contre le courant et tirent sur leur câble en ahannant. La sueur leur coule le long du visage. L'autre continue à se tordre. Dès qu'il est hors de l'eau, les quatre hommes furieux se mettent à l'invectiver : « Pourquoi riais-tu, idiot? — C'était plus fort que moi. Je me disais : Si je lâche la corde, ils s'étaleront les quatre fers en l'air ! »

Ua gamin rencontre un de ses camarades qui déambule la tête haute, le cou raide, la mine compassée, avec un gilet d'une couleur étrange boutonné jusqu'au menton. « *Du bist hochnäsig*, — lui dit-il. — Tu portes le nez bien haut. Est-ce parce que tu trouves ton gilet si beau? — Non, — répond le gosse, — c'est parce que mère me l'a taillé dans une vieille culotte à papa. »

Trikes — nom répandu chez les mineurs rhénans — est

surpris par le grisou. Éboulement, panique. L'homme est perdu. L'ingénieur de la mine dirige les fouilles ; le médecin est présent. On a prévenu la femme qui sanglote. On remonte enfin le cadavre du pauvre diable sur une civière. Le docteur se penche, examine la mine hâve, les yeux vitreux et déclare : « *Er ist tot.* » (Il est mort.) Mais une voix rauque s'élève de la civière : « *Nein, er ist nicht tot.* » C'est Trikes qui proteste. Alors, sa femme que la science impressionne lui dit, en lui montrant le médecin et tout en pleurant : « *Schweige, Trikes, er weiss es besser als du.* » (Tais-toi ; il le sait mieux que toi.)

Ville surtout industrielle et commerçante, Dusseldorf possède, néanmoins, une certaine réputation littéraire. Quelques écrivains modernes notoires y sont nés, entre autres Herbert Eulenberg et Hanns Heinz Evers. Le premier obtint le prix national de Schiller pour ses drames lyriques en vers, pourtant peu goûtés du public. Ses deux fils, gamins sans souci de la dignité littéraire de leur père, vagabondent le long du Rhin et, de sens éminemment pratique, font reluire avec un morceau d'étoffe les souliers des promeneurs afin d'augmenter leurs revenus. Herbert Eulenberg suit actuellement les opérations des armées allemandes dans le nord de la France : « Nous avons toujours aimé les Français d'un amour malheureux ! » écrivait-il dans un de ses articles. Quant à Hanns Heinz Evers, globe-trotter, journaliste, romancier et poète, il affichait avant la guerre des théories cyniques et discourait en public sur le marquis de Sade et sur la culture de l'amour.

C'est à Dusseldorf que j'ai débuté dans la collaboration littéraire avec un Allemand. Je lui avais parlé d'un drame que j'avais écrit à Munich à l'âge de vingt-quatre ans, avec toute la fougue généreuse de ma jeunesse. Le sujet le frappa. Il me demanda de vouloir bien le récrire en allemand avec lui. Je refusai d'abord ; il insista. Un jour, une lettre plus pressante que de coutume me parvint à Holmenkollen, sur la montagne boisée qui surplombe le fiord de Christiania. C'était le printemps. Le paysage norvégien s'épanouissait au soleil nouveau. L'envie brusque me saisit de revivre un rêve de jeunesse. Un mois plus tard, mon correspondant recevait la pièce, sous forme de scénario très fouillé et très complet. Il

traduisit textuellement ce travail, le signa de nos deux noms et s'en fut trouver un grand éditeur. L'œuvre lui plut. A son tour, un compositeur célèbre s'enthousiasma. Je revins en Allemagne. Les contrats furent signés et, dans une maison quiète de Dusseldorf, nous nous mîmes à la besogne. Je me souviens encore de ce labeur en commun. La plupart du temps, je dictais ; il écrivait. Du reste, il était charmant, mon collaborateur, plein de prévenances et d'amabilités. Je me livrai à lui sans arrière-pensée, lui gardant même une certaine reconnaissance pour l'impulsion qu'il m'avait donnée, pour les démarches heureuses qu'il avait entreprises, pour les traités avantageux qu'il nous avait procurés : autant de titres qui justifiaient sa participation à *notre* œuvre, commune aux yeux du monde.

Quand tout fut terminé, quand l'ouvrage fut édité, composé, proposé à différentes scènes d'Allemagne, accepté par elles, le ton changea. Oh! rien de bien sensationnel, à peine une nuance ! Mon collaborateur se fit plus large et plus épais. Chaque interview, chaque communication à la presse lui furent une occasion d'enfler son rôle et d'amoindrir le mien. Je me défendis sans trop d'aigreur. Il sied d'être indulgent aux vanités d'auteur, quand on a l'expérience des planches. Et nous attendîmes le grand jour de la première qui devait avoir lieu au *Hoftheater* de Dresde. Survint... la guerre, coup de théâtre bien différent de celui que j'avais imaginé. Pour moi tout était fini ; je revins vers les miens. Actuellement, ma pièce est donnée partout : à Berlin, à Vienne, à Leipzig, à Francfort, à Mannheim, à Hambourg, à Breslau, à Dresde, à Chemnitz. Elle pénètre chez les neutres. La voici jouée et annoncée à Copenhague, à Zurich. Maintenant que je ne suis plus là, le collaborateur a pris toute la place. Quand on daigne citer mon nom sur les affiches ou dans s comptes rendus, c'est pour réduire mon rôle à néant. A eine si j'ai fourni l'idée ; au besoin, on insinue que je l'ai volée. En général, on me supprime complètement.

Qu'on ne croie pas que j'obéisse ici à une rancune personnelle ; je ne rappelle cette histoire que parce qu'elle donne toute la mesure du caractère germain. L'Allemand se propose ; on le refuse. Il attend, il revient à la charge, il s'infiltre à

votre insu. Si l'on résiste un peu, il insiste doucement, poliment. Vous cédez? Il s'installe, il prend racine, il se consolide. Le voilà déjà moins servile. Encore un peu de temps, il devient arrogant. On transige? Il accepte, en attendant. Bientôt il exige davantage. Vous n'êtes pas content? Il a le verbe haut; il menace. Vous vous apercevez du danger? Trop tard ! Vous essayez de vous reprendre ? L'Allemand vous écrase, vous supprime... s'il le peut. Telle est la loi du plus fort, inaugurée par la bassesse et la ruse, couronnée par le crime.

N'est-ce pas là toute l'histoire de ce pays surpeuplé, surproductif, hanté du désir de vendre n'importe quoi à n'importe qui, avide d'expansion, d'hégémonie, chez qui les qualités s'exagèrent jusqu'à devenir des vices?

Dusseldorf, dans mon souvenir, personnifie cette Allemagne moderne. Je revois la ville, adossée au Rhin frémissant, devant les hauts fourneaux qui empourprent son horizon. Tout autour d'elle la terre prodigue les trésors de ses entrailles. Mais le fer et le charbon, comme les langues d'Ésope, sont à la fois ce qu'il y a de meilleur et de pire. Tout dépend des hommes qui les emploient. Il a suffi de l'orgueil démesuré d'une caste pour faire de ces facteurs de la civilisation les causes, les instruments et les buts d'un massacre mondial.

MARC HENRY

POÈMES

EN MONTAGNE

Sur la montagne en fleurs, tout là-haut, près des cieux,
La bruyère s'étend comme un tapis soyeux,
Au-dessus des sapins dont la masse serrée
Laisse échapper un bruit continu de marée.
Ainsi le long plateau, tout tendu de vermeil,
Semble un récif brûlé sans fin par le soleil.

Sous un pollen doré qui s'envole en poussière,
Je crois flotter sur un océan de lumière ;
Le rythme de son onde est l'azur clair du ciel
Qui mêle à l'au-delà son flux torrentiel.
O splendeur !
A mes pieds un aigle se balance.
Et j'écoute, perçant l'ineffable silence,
Le murmure incessant du grand vent des hauteurs
Empruntant aux forêts leurs salubres senteurs.
Parfois un chant d'oiseau s'élève de la plaine.
La bruyère, à mes pas douce comme la laine,
Bourdonnante de sons aigus, de vols stridents,
Crépite à l'infini sous les éclats ardents...
Et le multiple essor de ses coléoptères
Dont les ailes, bandant leurs fluettes lanières,

Tracent, à hauteur d'homme, un sillage de sang,
A l'air d'être un essaim de rayons, se croisant,
Tombés de l'Empyrée et par des mains de fées
Changés en bondissants et zigzagants trophées...
Mes regards, çà et là, s'accrochent aux clartés
Des mélèzes tendant leurs satins argentés
Sur l'abrupte paroi des masses montagneuses
Que les rapides eaux des guiers, çà et là, creusent...

Au-dessous, c'est un jeu de couleurs ondoyant
Dans un gouffre à la fois brumeux et chatoyant.
Les traces des mortels y sont presque effacées...

Rien ne trouble le vaste élan de mes pensées
Que roule, dans ses flots, la rivière de feu
Qui triomphalement sourd de l'espace bleu...

Je m'arrête. Je cueille une fleur de bruyère ;
Et je repars, petit *cosmos* de la matière,
Gagnant, sans le savoir, son but mystérieux...

L'aigle maintenant monte et plane dans les cieux.

Quelle paix ! Au silence exquis je m'abandonne.
Et j'oublie, un moment, tes jeux cruels, Bellone !

L'ESPRIT

Me voici devant vous, ma pensée et mon rêve,
Comme un fragile enfant qui vers le ciel élève
Ses bras, dans un matin étincelant d'été.
Me voici devant vous, muette majesté
De l'Esprit sur mon front laissant tomber sa manne,
Comme devant l'aiglon l'insecte diaphane.
Me voici devant vous, me brûlant aux rayons
De votre fulgurance, ainsi que les sillons

Reçoivent les baisers de l'air qui les féconde.
Avec ferveur j'écoute en vous l'âme du monde
Me parler le langage épars de l'Infini,
Et faire de mon cœur son asile béni.
Vous vivez, vous êtes en moi, je sens mon être
Étinceler sous le soleil qui le pénètre.
Je sens au fond de moi votre force danser
Comme l'on voit la tige au vent se balancer.
Esprit, Esprit, voici que votre main terrible
Me tient dans son creuset, comme un froment me crible,
Et me laisse plus nu que le Samaritain
Sur la route, abattu, blessé, mi-mort de faim.
Mais, néanmoins, j'aime vos coups et vos blessures.
Mon cœur demeure intact malgré ses meurtrissures,
Et s'avoue insensible aux crocs de la douleur,
Si vous glissez sans cesse en lui votre chaleur.
N'êtes-vous pas un jet de la Vie Éternelle,
L'Illimité laissant tomber une parcelle
De son Être divin sur nos fragilités,
Pour défendre, animer, ravir leurs jours comptés?
Esprit, Esprit, Esprit, c'est vous le grand passage
Par où nous atteignons l'au-delà; le message
Que nous lance, du sein de son règne de feu,
Le rythme actif par qui chaque monde se meut.
Je viens à vous, je suis à vous, je vous contemple.
J'ai sur mon front ces bois plus solennels qu'un temple
Puisqu'ils laissent filtrer, à travers leurs rameaux,
Les gemmes de l'éther comme un fleuve d'émaux,
Et laissent deviner, au plus haut de l'espace,
L'immuable étendue où votre souffle passe.
J'ai soif de me plonger en cet abîme saint.
C'est vous que je poursuis, de vous que j'ai besoin.
C'est radieusement que mes lèvres exhalent
Un hymne en votre honneur, Esprit, zéphyrs, rafales,
Ouragans de splendeurs qui, sur l'aile du jour,
Promenez en tous lieux votre torrent d'amour.
Je ne cesserai pas de livrer à la brise
Les mots fougueux et fiers où, toute l'âme éprise

De vous, je fais entrer l'éclat de mon transport,
Comme un airain vibrant que frappe un battant d'or.
Je ne cesserai pas de puiser, o Sagesse,
Dans le trésor que me consent votre largesse,
De contempler, au soir, votre aveuglant éclair,
D'offrir à vos baisers mes cheveux et ma chair.
D'autres craindront vos beaux émois et vos extases,
L'enivrement subtil de vos secrètes phrases,
Les entretiens sacrés qu'on échange avec vous,
A l'heure où va tomber le crépuscule doux.
Ils fuiront votre austère et noble compagnie ;
Les nuits que vous peuplez d'un monde d'harmonie ;
Et, l'âme réfractaire à votre volonté,
Ils se détourneront des chemins de beauté...
Je les plains. Ils n'auront jamais sur leur visage
La brûlure que laisse, Esprit, votre passage.
Ils ne seront jamais, tendrement anxieux,
Le saignant tabernacle où vont dormir les Dieux.
Murés dans le rempart de leur indifférence,
Ils ne devineront jamais votre présence,
Et leur cœur, entouré d'un triple bouclier,
A vos appels, sur soi restera replié...
Je les plains. Ils vivront sans joie et sans délire
Dans la suite des jours, semblables à la lyre
Sans cordes, suspendue au seuil de la maison,
Mais, sous les doigts du vent, qui ne rend aucun son.
Ils ne comprendront pas l'aurore et son mystère.
Les soirs religieux ne sauraient leur complaire.
Ils n'épelleront pas ces livres éclatants
Des mois : l'Hiver, l'Été, l'Automne, le Printemps...
Je les plains... Car vous seul magnifiez la vie,
L'emplissez de bonté, d'espoir et d'eurythmie ;
En faites la montée au Sublime ; élevez
Le mortel au-dessus des pics et des névés ;
Galvanisant son corps qui sur le sol l'enchaîne,
Faites naître l'idée alerte qui l'entraîne ;
Peuplez son horizon d'aspects les plus divers ;
Et métamorphosez ses jours en univers.

CHANSON

Ces clématites dont ta main
Tresse une flexible guirlande,
Et qui ne verront pas demain
S'étendre sur la vaste lande :

Laisses-en tomber quelques brins
Aux pages de ce livre austère,
Où mon esprit creuse l'airain
De la pensée et du mystère :

Pour qu'un moment, sous mon regard
La fraîcheur de cette verdure
Oppose un flexible rempart
Aux leçons de la Raison dure.

*
* *

Ces plumes de tourtereaux blancs
Que tu recueillis dans les sentes,
Et dont les longs flocons tremblants,
Sont striés d'ondes frémissantes :

Harmonieusement fleuris
Mon buvard de leurs molles neiges;
Mêle-les à ces manuscrits;
Charges-en mes livres, mes sièges :

Pour que j'emprunte aux beaux oiseaux
Le grand élan de leurs corps frêles,
Et qu'au ciel des rêves, très haut,
Ma Muse monte à tire d'ailes.

*
* *

Et tes lèvres, qu'Éros posa
Dans le cher jardin, sur les roses,
Tes lèvres où l'air tiède osa
Faire mille amoureuses pauses :

Mets-les sur mes lèvres ; mets-les
Sur mon front, mes cheveux, ma joue,
Et que dans nos souffles mêlés
Mon âme à ton âme se noue :

Afin qu'aspirant longuement
Le parfum de ta jeune haleine,
Je sente partir mon tourment
Comme le vent fuit dans la plaine.

MÉDITATION PENDANT UNE ACCALMIE PRÈS DU FRONT

Ah Dieux ! dans l'abandon de cette solitude
Comme l'on se sent loin de la bataille rude !
Tout est si plein d'amour et de sérénité,
Que, malgré lui, mon cœur en est comme éclaté.
Les insectes, les fleurs, les arbres me caressent
De leurs bourdonnements extasiés d'ivresses,
De leurs vibrations, des tendres unissons
De leur souple branchage orné de cent façons.
J'aspire des parfums. Des vols d'oiseaux me touchent.
Je croise dans le val des sangliers farouches.
Sur ma main le contact des feuilles est si doux
Qu'un trouble ensorcelant fait trembler mes genoux.
A travers les rameaux que le soleil traverse
Un vent léger accourt ; sur le sol, sans bruit, berce
La fougère en dentelle et la mousse en velours
Sur lesquelles ce saule incline ses bras lourds.

Tandis qu'autour de moi, les ombres, les lumières,
Les bleuâtres lointains, les flexibles bannières
Des nuages, et les brumes traînant leurs plis
Sur la rivière, et les coteaux ensevelis
Sous le neigeux amas des blanches aubépines,
Et le champ de froment, et l'aune aux branches fines,
Et la coudraie qu'emplit l'hymne du rossignol,
Le bouton d'or ouvrant son étroit parasol,
Le thym, le chèvrefeuil, l'orchis, chaque fleurette,
Semblent me saluer avec un air de fête...

*
* *

Sur ma tête, très haut, très loin, le ciel d'azur,
Illimité, profond, étincelant et pur.
La feuille au clair vernis, l'herbe luxuriante
Se courbent devant moi comme une mer brillante...
Au revers d'un fossé, reposant sur un lit
De rouges cyclamens et de gazon, qu'emplit
L'air souple et tournoyant d'un embaumé murmure,
Je plonge allègrement dans la jeune verdure...
Contacts exquis ! O frais, moelleux attouchement !
Pur satin de l'éther, beauté du firmament.
Zigzags des moucherons aigus qui me survolent,
Autour d'un mince épi menant leurs rondes folles.
Pollens subtils des fleurs dont la poussière dort
Sur ma manche et, soudain, au vent prend son essor.

*
* *

Le regard ébloui, je fixe l'étendue,
Et sa voûte d'azur dans l'infini perdue...
Une musique, proche et lointaine à la fois,
Perçant la solitude, arrive jusqu'à moi.
Elle est faite du vol parfumé des abeilles,
De l'humble sauterelle aux élytres vermeilles,
Des crapauds coassant dans les prés, des grillons,
Du frais chuchotement des herbes et des joncs,

Du clapotis secret de l'onde étincelante,
Des frôlements de l'air courbant plante après plante,
De mille voix d'oiseaux dans l'arbre frémissant,
Et de tout ce qui court, rampe, bondit et sent.
Elle vient de l'épais beuglement de la vache
Qui met sur le pâquis sa blanche ou rousse tache ;
Du grand corps des coursiers pâturant au repos,
Ou sur l'herbage en fleurs promenant leurs galops.
Elle vit, elle ondoie, elle flambe, elle roule
Dans les vibrations multiples, dans la houle,
Dans le jusant flâneur ou rapide du vent.
Elle siffle, elle ronfle et court, métal vivant,
Dans les jeux éperdus de l'insecte ; elle forme
Des couleurs et des sons divers un rythme énorme
Dont la folle allégresse éclate en mille cris,
En hosannahs vainqueurs, en harmonieux bruits.
O beau rythme ! Il jaillit des tons du ciel splendide,
De la tranchée où Pan me prend sous son égide.
Il rit à mes côtés, gronde dans le lointain,
Disparaît sur la courbe où l'horizon s'éteint.
Et moi, saisi par lui, dans la fuite éternelle,
L'espace d'un éclair, avec lui je me mêle...
Chercher, avoir et perdre ; encor, toujours chercher ;
Tenir pour perdre encor ; et sans cesse joncher,
Hélas ! d'un peu de soi la route de la vie ;
Le changement perçant sous la monotonie ;
Toujours la même chose et toujours du nouveau,
De la première aurore à la nuit du tombeau :
Telle est la destinée, heureuse en apparence,
Avec ses chants couvrant ses clameurs de souffrance.

*
* *

Une musique proche et lointaine à la fois,
M'arrive : unique accord de cent millions de voix.
C'est l'hymne de ta force, o complexe Nature,
Qui jusqu'à mon *cosmos* infime s'aventure.

— ... Comment faire comprendre, hélas ! comment noter
Tous ces riens frémissants, ces sons, que vient guetter
La harpe d'or d'Éole et qu'au loin éparpille
Un souffle cristallin? Comment peindre ce trille
Du rossignol? Comment sur l'or de ces genêts
Esquisser vos essaims, ô papillons fluets?
Décrire ou transposer en un verbe assez rare
Cet ensemble de tons dont l'horizon se pare?
En tendre mélodie associer les mots
Pour exprimer le son de vos feuilles, ormeaux,
Qu'une brise paisible agite au bord de l'onde?
Pour traduire l'essor formidable du monde;
Dans ce ciel les oiseaux qui fendent la clarté;
Le soleil traversant ton vide, immensité;
Les pas souples du cerf que suit son faon sauvage,
Et le martin-pêcheur au lumineux plumage?
Tous les vols, tous les cris, tous les heurts, tous les sauts ;
Les pépiements des nids au sein des arbrisseaux ;
Le crissement ténu des grillons dans les chaumes ;
Vos poussières, pollens, et vos douceurs, aromes ;
Vos haleines, zéphyrs ; ailes, vos battements ;
Ces désirs amoureux et ces bouillonnements
Printaniers de la faune heureuse ou de la flore,
Qui suit tes saintes lois, Démèter, et t'adore?...
Mais le soir doucement tombe. La nuit descend
Derrière un crépuscule au jet éblouissant...
Silence, Muse... Entends sur mon cœur solitaire
Battre à grands coups le cœur immense de la terre.

LE PAYS

Dans la dentelle des nuages
Se glissent des rais de soleil.
La brume à l'horizon vermeil
Pose de brusques tatouages.

Les tranquilles bourgs, au lointain,
Dorment sur le bord des collines,
Enveloppés des mousselines
Du fertile climat latin.

Un train comme une flèche passe,
Et ses volutes de vapeur
Traînent à terre avec lenteur
Avant de s'enfuir dans l'espace.

Les miroirs des prestes ruisseaux
Réfléchissent le jeu des nues
A silhouettes biscornues
Que Zéphire met en lambeaux.

— ... Sans se lasser il faut décrire
Tes splendeurs, pays bien-aimé,
Où les Grâces ont essaimé
Et dont elles font leur empire.

Toi, qui, sous l'étreinte de fer
Du détestable Mars, demeures
Si français pourtant, à ces heures,
Si noble, si pimpant, si fier !

Et quand nos gars, que rien ne lasse,
Au front, reprennent, peu à peu,
Notre sol natal, sous le feu
De la plus agressive race,

Conserves, pour leur faire honneur,
Tes mêmes pittoresques charmes ;
Jusques au milieu de nos larmes
Es plaisant comme en plein bonheur ;

Et malgré les émois tragiques
Où la guerre aime à nous plonger,
Gardes, en dépit du danger,
Toutes tes douceurs géorgiques...

FIDÉLITÉ

Va, nous nous souviendrons de tes deuils, France, ô Mère.
Le temps peut s'écouler,
Toujours sur tes tombeaux notre douleur amère.
Viendra se désoler.

D'autres pourront, en proie à leur vanité vaine,
S'évader du passé ;
Sans mémoire, fouler sous l'herbe qui l'enchaîne,
L'humble tertre effacé ;

Ils pourront dans leur cœur, tel un champ, à l'automne,
Que dénuda le vent,
Chasser du souvenir, qu'ils jugeaient monotone,
Le regret décevant.

Ah ! laisse ces ingrats dont l'esprit faible oublie
Tes surhumains efforts,
Et qui, las du devoir, ne calquent pas leur vie
Sur l'exemple des morts...

Pour nous, quels que soient l'an, le mois et la journée,
Notre âme veut rester
L'asile où tous les heurts blessant ta destinée
Vont se répercuter.

PIERRE DE BOUCHAUD

JOURNAL

D'UNE

FRANÇAISE EN AMÉRIQUE[1]

Jeudi soir, 12 avril.

La rumeur circule à Washington, que le secrétaire Lansing aurait été l'objet de démarches en faveur de la paix, qui s'ajouteraient à plusieurs autres démarches non officielles en ces derniers temps. Chez Lansing, on nie toute l'affaire. Le colonel House, que L... a rencontré et à qui il parlait de ces bruits persistants, a dit qu'il ne savait rien, mais L... a cru comprendre qu'il savait, et que lui-même avait été sondé.

L... dit aussi que les amiraux de l'Entente, Browning (Angleterre) et Grasset (France), sont venus conférer avec Daniels. L'amiral Benson était là, et il expliqua ce que la marine américaine se proposait de faire : il paraît que les côtes, depuis le Canada jusqu'à Panama, vont être remises à ses soins.

La vie se simplifie ! On parle de renoncer aux chaussures et aux robes coûteuses : c'est Mrs Wilson, Mrs Marshall et les femmes des ministres de cabinet qui inaugurent cette réforme. Mais réduire la vie à sa forme la plus simple, ne plus faire, ne

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 septembre 1917.

plus recevoir de visites, se priver de toutes choses non absolument nécessaires, quel programme pour des Américaines de mes amies !

Vendredi soir, 13 avril.

C'est aujourd'hui que le Bill des sept milliards de dollars se discute à la Maison. On espère qu'il passera ce soir et nous attendons l'appel téléphonique avec impatience.

Le docteur est rentré de Washington, où ses services médicaux ont été acceptés. Dora lui a demandé : « Mais enfin, croit-on vraiment à la guerre? » car les événements semblent beaucoup traîner, et après tout ce bruit, on en vient à se demander s'il y aura quelque chose. Il a répondu : « J'ai posé la même question aux directeurs des services de santé. Ils m'ont dit qu'on s'attendait à de grandes difficultés, surtout sur la frontière mexicaine. » C'est un refrain... et nous sommes toujours dans l'attente.

On dit que Balfour est arrivé à Halifax, avec les membres de la mission anglaise, cet après-midi.

Dimanche matin, 15 avril.

La Maison a voté l'emprunt de guerre de sept milliards de dollars, sans *un* vote contraire. Conservateurs et républicains étaient, pour une fois, du même avis.

Trois milliards de dollars seront prêtés aux Alliés. Quelques membres ayant suggéré qu'on ne pouvait trop savoir s'ils seraient jamais rendus, les autres se sont montrés non seulement sans inquiétude à ce sujet, mais même désireux de *donner* cet argent aux combattants, si cela pouvait aider à terminer la guerre promptement. « On nous propose, a dit Mann, de prêter trois milliards aux Alliés, et je ne doute pas que, en une année, la somme ne soit doublée. Mais, si nous pouvons de cette façon mettre fin à la guerre, le don sera justifié. Notre plus grand devoir est de venir en aide à ceux qui se battent contre l'ennemi auquel nous avons déclaré la guerre. Je veux seulement espérer, je veux seulement prier pour que l'aide que nous fournirons ainsi soit assez effective

pour terminer la lutte avant que nous ayons à envoyer nos enfants aux tranchées. »

Fitzgerald a avoué aussi qu'il donnerait volontiers la moitié en plus si les Alliés, en terminant la guerre, évitaient aux Américains de verser leur sang, et Madden a parlé dans le même sens : « L'Amérique entre dans cette guerre pour maintenir ses droits. Si nous pouvons le faire en fournissant à quelqu'un de l'argent, pour se battre à notre place, tandis que nous nous préparons, il me semble que nous devons le faire. Il nous faudrait une année avant d'être capables d'envoyer un homme aux tranchées... »

Ces hommes-là restent des hommes d'affaires, généreux à leurs heures sans doute, mais ils ne sont pas des chevaliers. Ces gens qui peuvent lever encore *75* milliards de dollars contre l'Allemagne (c'est Milton Harrison, de l'Association des banquiers américains, qui l'a dit au docteur) cherchent donc des *remplaçants*. Heureusement, tout le monde ne pense pas de même, il s'en faut; le général Greene, qui est une autorité militaire, a dit au docteur que, si l'Amérique veut être un vrai facteur dans la guerre, elle devra envoyer ses troupes dans nos tranchées.

Enfin, espérons toujours que la marine américaine brillera. Dans moins de trois mois le Département de la Marine va avoir une flottille, et même plusieurs flottilles de *chasers* de sous-marins, qui surpasseront tout ce qu'on a vu dans ce genre depuis la guerre. Ils seront en service avant le 1er août.

Lundi, 16 avril.

Il y a tout un groupement de pacifistes qui voudrait bien empêcher l'*Army Bill*. Avec l'aide d'une société secrète, il essaye d'agir sur les membres du Congrès pour empêcher qu'on lève une armée. Les membres de la société secrète ont fait le serment de ne jamais prendre les armes pour cette guerre, dans aucune circonstance. Il semble que la campagne ait été conçue à Philadelphie ; mais on sait que les plus opposés à la conscription sont Jane Addams, de Chicago, et Marion Burrett, de New-York, du parti féministe de la paix ; Lilian Wald, de New-York, de l'Union américaine contre le milita-

risme ; Grant Hamilton, de la Fédération américaine du Travail, qui trouve que le service obligatoire est contraire aux idées traditionnelles de la liberté américaine, etc., etc.

Par contre, le sénateur Hughes demandait hier qu'on doublât la paye des soldats. Il voudrait que chaque simple soldat reçût 100 dollars par mois !

Jess Williard est arrivé en ville cette nuit, avec tout le cirque de Buffalo Bill : Indiens sauvages, cow-boys sauvages, employés sauvages, tout l'Ouest sauvage enfin, plus un champion de poids lourd, vainqueur de Johnson, qui n'a rien à craindre de la conscription. Il y eut grand désappointement hier soir, parmi la jeunesse de Philadelphie, de ne point voir la cavalcade attendue, mais quelque chose était allé de travers pour un des lourds wagons de bagages, et il y eut du retard.

Le recrutement s'est installé juste devant les tentes de ce pittoresque campement, et y fait déjà ses affaires.

Le soir.

Les envoyés des Puissances alliées viendront à Philadelphie, où ils seront reçus solennellement au Hall de l'Indépendance. On projette une grande démonstration patriotique, et je pense que Balfour, Joffre et Viviani verront l'esprit de la vieille Amérique au berceau même de sa liberté.

A l'*Honorable Woodrow Wilson, Président des États-Unis, Washington D. C.*, le maire de Philadelphie a écrit ce soir :

Cher Mr President,

En tant que cent huitième Premier Magistrat de la ville qui donna naissance à la République, et au nom des 1 750 000 âmes qui vivent à Philadelphie, *home* de la Déclaration, de la Constitution, du Drapeau et de la Cloche de la Liberté, je sollicite que vous vouliez bien présenter aux Représentants des Alliés une invitation officielle à visiter notre cité, pour permettre au patriotisme de ses citoyens de témoigner, par une procession dans les rues et un banquet, de la bonne volonté et des désirs ardents de notre peuple.

A la veille d'une active coopération avec les Grandes Puissances européennes, en un suprême effort pour apporter au Vieux Monde cette liberté sous la loi qui a donné à l'Amérique ses splendides institutions républicaines, il semble tout spécialement indiqué que les visiteurs d'au delà les mers viennent à l'autel de notre Liberté, le Hall de l'Indé-

pendance, prêter avec nous le serment de fidélité envers le gouvernement populaire, et recevoir un nouveau baptême de patriotisme.

Sincèrement vôtre.

THOMAS B. SMITH

Allons ! si les pacifistes se remuent, les patriotes ne dorment pas. Le Président recevra demain une commission pour dresser le programme, et nous sommes enchantées à la perspective de voir enfin Joffre.

Toutefois, si nos Français ont l'habitude du bon vin, ils auront à tirer la langue. Les antialcoolistes y vont aussi de leur campagne, et Dieu sait si ce pays est extrême dans ses dispositions. On veut l'interdiction du rhum, de tout.

C'est aujourd'hui que le suffrage des femmes va être sur la sellette en Pennsylvanie. Les avocats de la cause et ses opposants se proposent une chaude lutte, et Harrisburg entendra du bruit. Les suffragistes ayant proposé de tenir hautes leurs couleurs, les antisuffragistes n'ont pas voulu être en reste ; ils se sont mis en quête d'emblèmes et de drapeaux.

. . . . . .

M. le maire aura à faire traduire sa lettre s'il veut qu'elle soit comprise des bonshommes du cirque. J'y ai entendu parler italien, allemand, suédois, espagnol, irlandais, turc. Jess Williard a déclaré que sa principale affaire était avec *Buffalo Bill's Wild West*[1]. Si pourtant il est obligé de se faire soldat, il prendra son *rifle* dans le rang. « Que le maréchal Hindenburg amène ici ses soldats, un à un, et je termine la guerre tout seul! » Ce bon Jess Will, circulant en ville, dans son auto s'arrête devant une estrade de recrutement, offre au secrétaire de s'enrôler. Ce secrétaire, ignorant à qui il avait affaire, répond après un coup d'œil rapide : « Rien à faire. *Vous êtes trop gros* !... »

Le commandant Reid, qui s'occupe du recrutement naval, va demander à Jess Will de faire des *speeches* appropriés, quand il est sur l'arène, et il en attend de nombreux enrôlements parmi la jeunesse non dorée de Philadelphie.

Pendant la semaine du cirque, qui revient chaque année, les mères peuvent obtenir tout ce qu'elles veulent de leur progéni-

1. L'ouest sauvage de Buffalo Bill.

ture la plus récalcitrante; même les gamins des rues sont prêts à n'importe quoi pour obtenir un billet de cirque. Jess Williard est certainement un favori, mais comme on regrette Buffalo Bill et son cheval blanc !... Les tableaux étaient bien vivants de la vie de frontière, tels que nous la représentaient de *vrais* cow-boys en chemises roses et vertes, et des Peaux-Rouges en... rien du tout qu'un collier de verroteries brillantes.

Un détachement du 5e régiment de cavalerie a paradé dans l'arène, chargeant ses armes et tirant avec une sûreté miraculeuse. Les officiers de recrutement ne perdaient point de temps, et mettaient la même rapidité, la même précision à inscrire des noms et des noms. Il y a eu de nombreuses recrues !

Johny Baker, filleul et élève de Buffalo Bill, a fait pousser des cris de joie à la jeunesse, par ses prouesses à cheval et au fusil. Un cow-boy a pris ensuite au lasso *cinq* chevaux galopant à la fois — et le prince Charlie, le chimpanzé cycliste, s'est mis en frais, dans un « paysage » ébahissant de cow-girls et de gens de toutes couleurs.

Mardi, 17 avril.

L'émotion est grande ce soir, à Philadelphie : on y voit déjà l'Allemagne apportant la guerre jusque sur les côtes américaines : le destroyer *Smith* l'a échappé belle; un *U-boat* l'a manqué de trente yards à peine sur la côte de Jersey, à cent milles au sud de New-York. Le *Smith* envoya aussitôt un radiogramme. Washington ne divulgue pas ses informations, et je doute que nous sachions rien de plus, mais Mr Thomson, après avoir téléphoné à Washington, ne veut pas permettre à sa fille de partir demain pour Atlantic City.

Le vote du Sénat est unanime (84 voix contre 0) pour l'emprunt des 35 milliards. Et on croit aussi que la cause de la conscription gagne des adhérents.

Mercredi soir, 18 avril.

Le maire, accompagné de quelques citoyens éminents de notre bonne ville, a vu le secrétaire de Wilson et celui de Lansing. A l'ambassade française comme à la Maison Blanche,

on conçoit déjà bien des projets pour faire visiter les endroits historiques au Maréchal. Ici, des comités se forment. C'est le règne des comités. Les grandes industries suggèrent des processions interminables auxquelles leurs ouvriers prendront part. On parle de faire une démonstration à la tombe de Stephen Girard, un Français qui mourut ici, et laissa sa fortune au pays.

Les nouvelles de Russie sont meilleures, mais la situation économique y est déplorable. Celles du front français sont merveilleuses, même sans les exagérations de Dora qui lit les journaux bien drôlement, et depuis quinze jours ne fait que dire que nous avons repris Saint-Quentin depuis trois jours, que les Allemands ont quitté Lens et fait sauter la ville comme les Anglais y entraient ! Elle met une telle conviction dans ses descriptions que je suis bien déconfite, en sautant après elle sur les journaux, de voir que son défaut tout américain d'exactitude l'aide à se forger de si belles irréalités.

On prétend qu'il y aurait une bataille navale vers Cape-Cod ! Boston est brave, Washington paraît plein... d'appréhensions. Mon Dieu ! ce n'est pourtant que le commencement !

Jeudi soir, 19 avril.

Tous les terrains incultes ou mal cultivés jusqu'ici, sont mis activement en culture par la municipalité ou par des particuliers qui les louent gratuitement aux gens du peuple. C'est un bon résultat de la crise des vivres. On ne parle plus que de transformer les moindres cours en jardins potagers.

« Mr President » ne veut rien céder aux membres du Congrès qui, pour éviter la conscription tant redoutée, ont parlé d'une armée de volontaires; il ne veut point de cette substitution, et vient de l'écrire à Guy Helvering. Le débat général à ce sujet commencera lundi à la Maison : dix-huit heures de joutes en perspective pour ces messieurs. Après quoi, le bill sera soumis à la règle des cinq minutes par orateur, et il faudra attendre la fin de la semaine avant qu'on ait un résultat définitif. Le bill sur l'espionnage soulève de vives protestations, et le Président sera obligé de desserrer un peu la muselière qu'il préparait pour la presse. Les Américains sont chatouilleux !

Vendredi soir.

New-York, où nous avons passé la journée, célébrait avec grand enthousiasme le cent quarante-deuxième anniversaire de la course de Paul Revere. 60 000 femmes et plus de 15 000 enfants des écoles défilaient le long de la Cinquième avenue, brillamment pavoisée. Trois aéroplanes survolaient, laissant tomber des appels imprimés d'enrôlements. C'étaient les Paul Revere du jour ! Une femme représentait Paul Revere, ce descendant de huguenots français, lorsqu'il courut à cheval, électrisant le pays, sur la route historique de Boston à Lexington, préparant ainsi la bataille [1]. Il y avait là des délégations suffragistes, historiques, des scout-boys, des scout-girls, et tant de drapeaux !

Les femmes profitent de toutes les occasions pour se mettre en kaki. Elles affectionnent particulièrement le costume masculin. Tandis que les étudiants font l'exercice militaire en civil, mesdames les étudiantes le font en uniforme militaire. Et comme les voilà admises dans certaines sections du service militaire, elles ne se tiennent plus de joie. Les aviatrices sont les plus nombreuses. Mais nous avons vu une « cornettiste » dans la musique du 1er régiment d'artillerie lourde. Elle est la première femme qui entre dans la musique militaire et n'est pas peu fière de cette distinction !

Dieu merci, on voit encore quelques robes. Edith revient de Flushing, avec les plus ravissantes photographies : à une fête pour le bénéfice de la Croix-Rouge américaine, chez Mrs Arthur Sinclair, toutes les dames portaient le costume dix-huitième siècle que leur avaient laissé leurs arrière-grand'mères. Le plus ancien datait de 1740. La jolie idée !

Je n'ai pu aller entendre Billy Sunday, le vigoureux évangéliste ! Ce *Tabernacle* où il expose sa foi ardente est toujours

1. La bataille de Lexington fut le premier combat de la République américaine. Le général anglais Gage avait reçu l'ordre d'arrêter deux patriotes, Samuel Adams et Hancock, qui se cachaient à Lexington. Pendant la nuit du 18 au 19 avril 1775, un détachement anglais de huit cents hommes partit secrètement de Boston. Paul Revere, membre de la fameuse société des « Fils de la Liberté », veillait : parti de son côté sur un cheval rapide, il cria, devant chaque porte, la nouvelle de la venue des Anglais, arriva à Lexington à temps pour faire partir les deux patriotes menacés. Le pays, soulevé tout entier, accueillit par les armes, le lendemain, les troupes de Gage et leurs renforts. La Révolution était commencée.

plein à craquer. De temps en temps, pour se faire mieux voir et mieux entendre, il saute sur une chaise (son estrade est pourtant déjà assez élevée), et pose directement la question la plus inattendue à laquelle répondent, en général, des « *Yes* » frénétiques. Hier, la question était : « Désirez-vous la bénédiction de Dieu, sur vous, votre maison, votre église, votre nation, et sur New-York? Si oui, levez les mains. » Une forêt de mains s'agita, et les « *Yes* » accoutumés retentirent. — « Combien d'entre vous, hommes et femmes, — reprit l'infatigable prédicateur, — vont sauter sur leurs pieds et venir jusqu'à moi pour me dire : « *Billy, voilà ma main ; je l'engage au service de Dieu, de mon pays, pour vivre et conquérir des âmes au Christ.* Allons, en avant ! »

Ils étaient *deux mille.* Un record, dit-on. Il leur serra les mains, affectueusement penché sur son pupitre ! L'Armée du Salut sera jalouse, si « Bill » convertit tant de monde.

Dimanche soir, 22 avril.

Il n'est plus possible de se procurer, à New-York pas plus qu'à Philadelphie, un drapeau américain, anglais ou français, petit ou grand, à quelque prix que ce soit. Il n'y en a plus, tant on en a acheté. Toutes les automobiles en sont ornées.

Nous sommes arrivés à Washington une demi-heure après Balfour : c'était vexant. Il est vrai que nous n'aurions pu voir rien, ni personne, la foule ayant été tenue à distance. Le train spécial avait évité Boston, car on avait su qu'un complot était projeté pour le télescoper. Des troupes de cavalerie entouraient de très près ces « hôtes distingués ».

Mr Wilson est sur la sellette, comme toujours. On ne le comprend pas mieux : on lui reproche de ne pas employer des mesures assez radicales. Mais que peut-il? Il ne sent pas toute l'Amérique derrière lui. Sans doute les États-Unis sont-ils trop étendus : les intérêts de l'Est et ceux de l'Ouest sont trop contraires. L'unité ne se fait pas. Pourtant, on est unanime à vouloir donner aux Alliés argent, munitions et vivres. Des hommes? Laissons dire les journaux : il n'y en aura pas de prêts avant un an, et, dans six mois, ce sera la pleine guerre, dit le général, avec le Mexique.

Mais d'aucuns ne croient pas encore à la guerre avec l'Allemagne! Dans le train qui nous ramène, Mr et Mrs Brown nous disent : « La guerre? Oh ! cela nous paraît bien loin encore. »

Mercredi soir, 25 avril.

Le Maréchal, « idole militaire de la France » (nos journalistes sont devenus lyriques), est arrivé à Washington aujourd'hui. Il avait atteint Hampton Road hier, et hier soir remontait la baie de Chesapeake, sur le yacht présidentiel *Mayflower*. Et puis, il y eut le *Potomac*. On fit au maréchal un accueil comparable à celui que reçut l'amiral Devey après la victoire de Manilla Bay.

Jeudi, 26 avril.

Un effet de la visite du Maréchal : nous n'avions plus que deux courriers par mois ; nous recevons le second cette semaine ! Tout le monde en France paraît espérer une prompte paix, grâce à l'heureuse intervention des États-Unis ; mais, s'ils n'ont pas un homme à donner? Dora prétend que *cela n'a pas d'importance*, les Alliés ayant besoin surtout d'argent et de munitions, et ayant des hommes. Elle n'a pas l'air de se douter que des moissons humaines se fauchent à la guerre

Je ne sais plus rien de l'*Army Bill*. Mrs R... écrivait que l'opposition est surtout parmi les démocrates ! Les républicains, au contraire, se sont ralliés à l'avis du Président. La lutte est dure entre le système du service universel et celui de l'armée volontaire. On se plaint un peu que le Président ne donne pas tout l'effort qu'on attendait de lui. (Quand on emploie les formes, on dit « Administration » pour « Président ».) Mais à force d'entraver toujours ce pauvre Président, on doit le décourager pas mal !

Le système du volontariat a pourtant coûté cher à l'Angleterre ; on pourrait s'en tenir, ici, pour averti. Le plus précieux du sang anglais eut à couler avant que la leçon ait quelque peu porté. Sera-ce la même chose ici? Ah ! les Américains ont de la chance que l'Allemagne soit si loin, et leur permette ces tergiversations sempiternelles. C'était hier leur troisième jour de lutte à la Maison, et Mrs R. trouva l'affaire « affolante ». Elle croit que le plan du Président échouera.

Pendant ce temps, le Sénat discourait. Ces Sénateurs sont odieux : depuis la controverse sur les sous-marins, depuis même la déclaration de guerre, ils n'ont cessé de montrer leur hostilité aux plans de guerre de *l'Administration*. Si la réprobation publique les laisse indifférents, quelles sottises ne feront-ils pas? Il est vrai qu'ils prétendent « faire leur devoir » (ils appellent leur opposition « un devoir pénible ») ; ils prétendent qu'il ne leur est pas agréable de lutter contre le Président, surtout quand c'est un Président qu'ils ont aidé à réélire !... Peut-être saura-t-on, samedi, la fin du débat.

La section des vivres du Comité de Sûreté publique de Pennsylvanie demande à tous les directeurs d'écoles de fermer dès à présent collèges et écoles préparatoires, afin que les élèves puissent servir volontairement dans les fermes. Ils seront sous la direction d'inspecteurs qui veilleront à ce qu'ils ne se fatiguent pas trop et soient bien nourris. Je suis sûre qu'ils seront enchantés de laisser là leurs leçons pour vivre au grand air.

On n'a pas coutume ici de prendre quoi que ce soit sérieusement. Dora, qui jardine ardemment et encourage tout le monde à en faire autant, afin de pouvoir vendre des légumes (au prix de revient) aux pauvres, et soulager ainsi le marché de la ville, me dit d'un air tout étonné, en faisant préparer le champ que le complaisant docteur a mis à sa disposition : « Il paraît que c'est tout à fait sérieux. » Pourvu, Seigneur, que leur ferveur dure ! Déjà, celle des engagements volontaires s'est éteinte au point d'inquiéter l'armée ! On ne fait plus de recrues !

Samedi, 27 avril.

La Maison a refusé au colonel Roosevelt la permission d'organiser une division de volontaires pour servir dans nos tranchées. Le représentant Shirley eut peut-être raison de remarquer que si le colonel était si désireux d'aller là-bas, il pouvait prendre une commission et commander des soldats réguliers.

Au Sénat, vers minuit, comme les sénateurs se retiraient, La Follette annonça à ses collègues, dont les mines se firent douloureuses, qu'il avait l'intention de parler, et l'on sait, avec

lui, ce que cela veut dire! Il en avait pour plusieurs heures, apparemment, car une pile de livres et de paperasses se dressait devant lui!

Dimanche, 29 avril.

Le Sénat serait favorable à Roosevelt, et lui permettrait de lever quatre divisions d'infanterie pour le service de la France. (Ce que l'un refuse, l'autre croit devoir l'accepter aussitôt.)

Après bien des discussions dramatiques, le *Draft Bill* a été voté, à la Maison, par 397 voix contre 24 ; au Sénat, par 81 contre 8.

Que penser des deux cents membres du Congrès qui viennent de signer et de dépêcher à Lloyd George une pétition demandant la libération de l'Irlande? L'Angleterre va faire un œil si on ne lui accorde de secours qu'à ce prix ! Et tous ces bonshommes, qui discutent tant leur pauvre Wilson, invoquent ses principes pour demander le règlement de la question !

Le soir.

Une bagarre des mieux réussies a salué la conférence pacifiste de Joseph Elkinton, ce soir, au Forrest Theater. Il y avait là 500 marins et soldats de marine, qui sautèrent sur leurs pieds et se mirent à rugir quand ce bon quaker parla de paix. L'auditoire, visiblement, tenait pour les marins, qui hurlaient : « Traître ! » et : « Jetez-le dehors ! » Le peu prudent quaker prit à partie, dans son discours, George Wentivorth Carr, qui, comme secrétaire de la *Philadelphia Home Defense Reserve*, s'est dévoué corps et âme, depuis des semaines, à la cause de *Preparedness*[1]. Et celui-ci était assis sur l'estrade, en bonne vue ! Il se précipita devant Elkinton, et lui tendit un poing menaçant, en criant : « Vos paroles sont déloyales ! Si les quakers ne veulent pas se battre, qu'ils en laissent la responsabilité à ceux qui le désirent, et, pour l'amour de Dieu, ne nous embêtent pas ! » Abasourdi, Elkington... s'assit, et un *Reverend* implora le retour de l'Inspiration, et

1. Préparation à la guerre.

rappela les jeunes matelots qui s'en allaient, furieux. Il parla de la sainteté du jour et en décida quelques-uns à reprendre leurs sièges.

L'intérêt ayant décru dans le calme qui se fit, nous avons suivi le conseil de Dora et filé à une église presbytérienne. Là, le gouverneur Brumbaugh, venu tout exprès de Harrisbourg, conjura les Pennsylvaniens de ne point laisser de côté leurs obligations spirituelles à cause des occupations de la guerre ! Si nous oublions Dieu, ce ne sera point la faute de ses élus. Là encore il y avait nombre de *Jackies*[1], mais ils ne se levèrent que pour entonner, d'un même cœur, *America* et *the Star Spangled banner*. Nous sommes rentrées pleines d'onction et de componction. Mais Edith, dans le train, nous en fit perdre le bénéfice. Elle avait passé devant l'installation qu'on organise pour le cirque Barnum et Bailey, au coin de la Dix-neuvième rue et du Hunting Park. A la gare de Broad Street, il n'y avait pas moins de quatre-ving-neuf wagons, dont elle augure des merveilles. Sept cents chevaux, trente éléphants et onze chameaux défilaient dignement. (Elle les a comptés !) C'est tout juste s'il n'y eut pas, là encore, une bagarre ; la police dut intervenir pour que les gens laissassent passer les bêtes, ou les bêtes les gens. Edith avait vu, dans la grande tente de la ménagerie, douze ours, quatre girafes, et je ne sais combien de singes et de vaches sacrées, un seul rhinocéros — ce dont elle était déçue — elle était mécontente aussi d'une des girafes, Mary, qui montre un mauvais caractère. Un des éléphants jeta de la boue jusque sur l'auto d'Edith qui l'a trouvé plein d'esprit.

Lundi, 30 avril.

Joffre ne pourra venir cette semaine à Philadelphie : il a trop à faire à Washington.

Je crois que nos Français ont dû éprouver quelque surprise de voir l'Amérique si peu préparée ! Au point de vue marine, Balfour peut s'assurer qu'il manque plus d'un type de bateau qui serait nécessaire pour aider l'Angleterre. Au point de vue armée, Joffre demande instamment que les troupes soient

1. Les fantassins de marine et les matelots sont surnommés les *Jaquettes Bleues*, quelquefois *Jackies*.

envoyées en France pour leur préparation, et il a bien raison.

Ceux qui espéraient pouvoir tout payer, sauf l'impôt du sang, voient leur espoir s'éteindre. La majorité paraît enfin avoir conscience de la nécessité du sacrifice, et l'accepte. En attendant, le recrutement volontaire est tombé à rien; il y a même des défaillants parmi ceux des engagés qui s'entraînaient comme officiers de réserve. Dans l'infanterie de marine, les ardents appels du général ne reçoivent pas la réponse qu'il attendait.

Le Président vient d'appeler sous les drapeaux les officiers de réserve d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie de campagne. Ce serait bel et bien, si, dans les camps, on faisait autre chose que s'amuser, dit L... qui dînait hier ici. Nous étions revenus ensemble de Philadelphie, où il avait vu un jeune officier de marine de ses amis absolument découragé de l'*inefficacité* des choses.

Enfin, le vent est à la tristesse! Est-ce la pluie et le froid revenus après des jours trop chauds?

Le Sénat discourt : l'*Army Bill* n'est arrêté que dans ses grandes lignes. Il s'y ajoute mille détails toujours en suspens : questions de la limite d'âge, des divisions volontaires (Roosevelt), de la vente des liqueurs. La Follette, Gronna et quelques autres essayeront certainement d'attacher quelque amendement à la queue du Bill. La plupart des sénateurs sont toujours d'avis que « l'on peut attendre un jour ou deux ». Et il y a des désaccords, sur ce Bill, entre le Sénat et la Maison. Wilson et Baker (l'Administration !) se sont emparés de la différence. Wilson est en opposition avec la Maison, car il préfère la limite d'âge proposée par le Sénat (de vingt et un ans à vingt-sept) parce qu'elle se rapproche de celle que proposait le Département de la Guerre (de dix-neuf à vingt-cinq). La Maison proposait vingt et un à quarante, ce qui déplaît à l'Administration.

Le gouverneur Brumbaugh, aidé de sa femme, plante des pommes de terre dans son jardin de Germantown. Il a expliqué à Dora, abasourdie de les trouver la bêche à la main, que « jusqu'ici, nous vivions trop bien ». Il parlait pour lui, le monstre!

Les étudiantes de *Bryn Mawr College*, reconnaissantes

envers Philip Sharpless qui leur abandonne trois cents acres de la meilleure terre de West Chester, vont oublier les racines grecques et latines dans leur ardeur à en faire pousser de plus comestibles. On les appelle des « farmerettes ».

Ceci n'empêche pas les gens du peuple de comprendre bien mal la situation. Ce matin, nous étions, Dora et moi, chez le jardinier de Media. Dora, qui prend son potager de guerre très à cœur, l'a questionné sur le prix croissant des légumes et ne lui a pas caché qu'elle demanderait aux gens de Media de nous aider, en achetant nos légumes. Il a dit, avec dédain : « Que pouvez-vous planter, que des pommes de terre? — Mais des carottes, des navets ! — Oh! qui voulez-vous qui mange *ça.* »

Voilà des gens qui ne trouvent pas *ça* assez bon pour eux !

Ils n'ont pas davantage l'esprit d'économie. La fille de cuisine vient de s'acheter un piano, et choisit les chapeaux les plus chers pour sa face noire. Elle sait tout juste éplucher ses légumes, mais, quand elle rentre chez elle le soir, incapable qu'elle est de préparer un repas à son époux (un ouvrier), elle achète les choses les plus chères, poulet rôti, œufs d'esturgeons. Si son mari tombait malade, si elle avait un enfant, comme elle n'a pas un dollar d'économie, elle tomberait à la charge de qui voudrait.

Ce défaut est ici universel. Il y a huit ans que Dora lisait, dans le *Monthly Magazine*, les articles les plus intéressants, avertissant les Américains de leur gaspillage dans l'industrie, dans le commerce, partout. Les Américains qui allaient en France se moquaient de l'économie française, qu'ils appelaient avarice.

Jeudi soir, 3 mai.

Nous avons vu un professeur de collège, qui nous dit n'avoir plus d'élèves : tous vont passer plusieurs mois dans les camps de préparation, et on va licencier les grandes écoles. Beaucoup vont à Newport, se préparer pour la marine, qui est, ici, spécialement en faveur. Les magasins sont pleins de mères et de sœurs achetant les trousseaux et les petits cadeaux de leurs boys.

On croit à un départ assez prochain pour la France (on dit que ce sera la Garde nationale qui partira d'abord), mais on

demande des transports anglais pour les emmener : il semble que l'Amérique ait besoin de toutes ses unités pour la défense de ses côtes. Si même elle envoie les hommes qu'on lui demande, elle ne pourra envoyer les vivres; mais Joffre dit qu'on peut se passer plus facilement, chez nous, de vivres que de soldats. On enverra aussi de nombreuses ambulances et des médecins. Et il n'est pas jusqu'aux chemins de fer qui ne subiront des suppressions de trains, afin de permettre à une partie du matériel roulant et du personnel d'aller servir en France et en Russie. Personne ne proteste là contre, et l'Amérique montre, en vérité, la plus belle, la plus noble générosité.

B... dit que le colonel Repington n'en prédit pas moins, dans un article qu'il leur envoie pour le publier demain, qu'il faudra l'effort le plus formidable contre l'Allemagne. Il serait revenu du front « estomaqué » de la force des Allemands, qui auraient encore six millions d'hommes dans leur armée !...

Je vois qu'on commence, ici, à réaliser que la situation est grave. Mrs Stotesbury ne veut plus acheter tableaux ni œuvres d'art avant la fin de la guerre, et ne s'occupe plus que des œuvres de préparation, pour lesquelles elle délaisse entièrement l'embellissement du superbe château qu'elle faisait construire, sur le modèle de celui de Saint-Cloud, avec les plus merveilleux jardins vieille France. Mr Macfadden arrête aussi ses collections, ne songe plus qu'aux ambulances de son fils.

A Washington, l'*Administration* demandait aujourd'hui au Congrès l'autorisation absolue de régulariser à sa discrétion la production, la distribution et les prix des vivres durant la guerre. Le Président aurait le pouvoir que lui accorde la Constitution en cas de guerre, chaque fois qu'il le jugerait bon pour la nation, de prendre sur lui, la responsabilité des approvisionnements, de fixer les prix maximum et minimum des vêtements, des combustibles; de réquisitionner les usines, les mines, etc., ou d'obliger ceux qui les détiennent à un partage équitable des bénéfices; de régulariser les échanges en vue d'empêcher les manipulations de marchés ; d'obliger les chemins de fer à transporter avant tout les choses nécessaires; de limiter ou de prohiber l'usage des grains dans les fabriques de liqueurs, etc.

De nouveau de mauvais bruits sur le mouvement populaire

russe, qui voudrait bien renverser Milioukoff. Si ces bruits venaient de Berlin, on aurait la ressource de les ignorer, mais ce n'est pas toujours le cas. L'oncle d'Edith, qui fréquente beaucoup l'ambassade russe, dit qu'on n'y a pas reçu *un* journal russe depuis décembre ! Et nous sentons tous que nous ne savons rien de la terrible épreuve que traverse le pays.

Il fait froid, humide, avec des alternatives de chaleur intense. Si nous avons ce temps-là mercredi pour la réception de Joffre, il prendra, nous prendrons tous, une crise de rhumatismes !

Vendredi soir, 4 mai.

La première armée de guerre organisée par le service « sélectif » sera de 528 659 hommes et 18 538 officiers, formant dix-huit divisions de chaque arme, avec, comme supplément, seize régiments d'artillerie lourde, munis de howitzers de gros calibre. Tous les détails ont déjà été étudiés au Département de la Guerre, et la « sélection » des hommes commencera aussitôt que la mesure sera devenue loi, par la signature présidentielle. On pense que la Maison et le Sénat se mettront dès demain d'accord sur les points en conteste, et que le Bill sera retourné au Président pour être signé au début de la semaine prochaine.

Il y aura, de plus, des divisions de cavalerie sur la frontière mexicaine. Les officiers seront entraînés dans un des seize camps spéciaux qui vont être inaugurés d'ici quelques jours, et qui ont déjà en perspective 40 000 élèves.

Il n'est pas vrai, ainsi que l'ont dit trop tôt les journaux, que la nouvelle flotte destinée à tenir tête aux *U-boats*, sera construite uniquement en bois. Une partie sera d'acier. On fait des plans de belle envergure. Les États-Unis veulent être prêts, avant la fin de l'été, à remplacer chaque navire coulé par un navire lancé, et cela quel que soit le nombre de navires coulés, quelle que soit la durée de la guerre !

Mr G... rentre de New-York où il a vu les chefs de la Maison Pierpont Morgan, qui, cessant d'agir comme agents des Alliés, puisque le gouvernement prend directement l'affaire en mains, vont consacrer leur puissante organisation à la Croix-Rouge. Davison était à Washington en consultation avec les autorités de la Croix-Rouge nationale, dont il est d'ailleurs depuis des

années, membre pour le comité d'exécution de la section de New-York.

J'ai été seule à la maison toute l'après-midi, tout le monde étant au Country Club à jouer au golf, ou au cinéma... Bientôt, cela coûtera un peu plus cher d'appartenir à des clubs, ou d'aller aux théâtres et aux *movies*, le Congrès ayant voté aujourd'hui une mesure qui taxe de 10 p. 100 ces aimables passe-temps. Le clubman qui payait cent dollars son abonnement le verra augmenté de dix dollars, et le moindre ticket de dix sous, pour les *movies*, en coûtera onze. On espère lever ainsi quatre millions de dollars.

Cette semaine était dite *the Baby Week*, et, dans toutes les écoles de la ville, on a lu ce matin une lettre du gouverneur, conseillant aux jeunes filles et aux garçons d'aider à la conservation des bébés, par une véritable croisade contre la mauvaise santé et la saleté. Il leur a dit que la bonne santé est la base de toutes les vertus, civiques et morales; que la maladie et la mort sont les ombres de la vie, et que nous devons faire notre possible pour les écarter ; que tant de choses menacent les tout petits, qu'eux, les grands frères et les grandes sœurs, doivent veiller, avec leurs parents, à les maintenir en santé. Petits garçons et petites filles doivent former une armée volontaire, organisée et entraînée en vue de coopérer avec la ville et l'État, pour lutter contre tout ce qui pourrait nuire à la vie des tout petits frères et sœurs. Ce sera pour eux le moyen de s'enrôler, de montrer leur patriotisme, en ces « jours du drapeau ». Je trouve admirable, géniale, l'idée du gouverneur : il a fait organiser, dans la ville, six sections où l'on enseigne aux mères ce qu'elles doivent faire, et l'on distribue partout, dans les rues, des traités avertissant les parents des dangers de la tuberculose. Mais je ne sais rien de plus beau que cet appel à la jeunesse, et je ne serais pas étonnée qu'il donnât les meilleurs résultats.

Le maire, Smith, va appliquer les mesures par lesquelles les généraux Gœthals et Gorgas débarrassèrent la zone du canal de Panama de ses moustiques et autres pestes. Les comités se créent, les crédits sont votés : si je connais, quelque part sous le ciel, une municipalité inerte, ce n'est toujours pas celle de Philadelphie.

Le maire de New-York, Mitchell, ne croit pas non plus au-dessous de lui de s'occuper des enfants. Il a fait distribuer aux fillettes de l'école Wadleigh des carrés à cultiver dans le parc Thomas Jefferson; il encourage l'enfance new-yorkaise à se rendre utile; il a convié les écoliers et écolières de la ville à une grande démonstration patriotique devant l'Hôtel de Ville, où ils formaient le plus joli spectacle, avec leurs blouses marines blanches, leurs jupes ou pantalons bleus, et leurs milliers de petits drapeaux flottants ; il leur a parlé, et je suis sûre que les petits cœurs ont battu de fierté et n'oublieront pas.

C'est donc qu'on comprend enfin ce dont on me semblait si éloigné quand je suis arrivée : que le vrai besoin d'une démocratie est la discipline de la jeunesse ; que la responsabilité doit s'y harmoniser avec la liberté ; qu'on ne doit pas chercher à faire aux enfants un paradis dénué de toute obligation. Ainsi, l'épreuve porte déjà ses fruits.

Dimanche, 6 mai.

Nous avons vu hier un étudiant de Harvard qui nous a dit que c'était des officiers français, envoyés par notre gouvernement, qui entraînaient le *Harvard regiment* pour le service de campagne [1], et il nous a cité leurs noms : les commandants Azan, de Riviers de Mauny, le capitaine du Pont, les lieutenants Morize, Giraudoux, etc. Lui-même ne fera point partie de ce régiment, s'étant enrôlé comme marin; il est déjà à se préparer sur le *Harvard*, autrefois le *New-York*, que son propriétaire donna à l'Université dès le début de la guerre. Il leur est arrivé, dernièrement, une aventure : remontant une de ces larges embouchures qui abondent ici, ils s'aperçurent, quand ils furent sous les lourdes et terribles batteries du rivage, qu'ils n'avaient rien pour se faire reconnaître, pas de drapeau, pas de signal, l'ancien nom effacé, le nouveau pas encore peint ! Les voilà très émus devant les gueules des canons, incapables même de crier, et ne songeant qu'à filer le plus vite possible. Ils eurent la chance qu'on ne leur tira pas dessus.

1. Cette université a son régiment spécial dans toutes les guerres américaines.

Cet étudiant dit qu'on travaille ferme chez eux. Son père, qui était avec lui, et avec qui nous parlions des discordes russes, ne croit pas que l'agitateur Lenine reçoive de l'argent de l'Allemagne. Il voit en lui un de ces mélanges assez communs d'extrême radicalisme et de vanité! C'est son chauffeur qui l'a documenté sur le personnage, qu'il a bien connu.

En fait, que Lenine ait traversé l'Allemagne sans aucune peine, recevant toute l'aide avec toute la courtoisie possible de la part des Allemands, cela prouve seulement que les Allemands sentent qu'il peut leur être utile. Mais quelle étrange chose, et bien russe, que ce Lenine haranguant la foule de Pétrograd du balcon de l'hôtel d'une danseuse illustre, pour la paix à tout prix?

Les Russes de New-York le connaissaient depuis longtemps. On n'aurait, pour obtenir des renseignements sur lui, qu'à grimper les nombreux et sombres étages d'une maison de la Septième rue et entrer aux bureaux d'un journal russe qui paraît là; ou bien qu'à descendre au sous-sol, presqu'une cave, où s'édite une autre feuille, ou encore à bavarder avec les libraires faméliques de la Grande-Rue ou de East Broadway. C'est, disent les uns, un allumeur d'incendies, un des Russes pour qui la destinée de la Russie n'est rien en comparaison du progrès du socialisme international. Il a dû se cacher en Russie, puis vivre en exil. Dans sa famille, la rébellion fut chronique. Un de ses frères, étudiant à Pétersbourg en 1887, fut pendu pour complicité dans un complot d'assassinat du tsar Alexandre II. Les sœurs sont du même tempérament.

Intéressée, je suis allée causer avec le chauffeur à la cuisine. Dans un anglais affreux, il m'a décrit Lenine comme un homme de quarante-cinq ans environ, éloquent comme la flamme, avec les mots et les phrases les plus simples. C'est un ami de Gorki et d'autres grands écrivains russes, et il exerce une immense influence sur ses compatriotes, depuis des années. Mon bonhomme parle de lui avec des yeux d'extase, tout en caresssant Mathieu, le chat de la concierge, auquel il tire de temps en temps brutalement la queue, ce qui me déplaît fort.

Ce chauffeur va partir pour la France avec son maître, un des premiers chirurgiens de New-York, le gouvernement ayant

destiné à servir en France l'*Army Medical Reserve Corps*. Dans les unités appelées la semaine passée, comme dans les villes qui attendent l'appel, se trouvent les principales autorités médicales des États-Unis. Le docteur cite un chirurgien de New-York qui gagnait, bon an, mal an, ses cent quarante mille dollars; la moyenne du gain dans cette profession est de cinquante mille dollars. Comme chirurgiens militaires, leur plus haute paye sera trois mille dollars, et seulement pour le plus haut grade! Ce sera le cas du docteur Emerson Brewer, chef d'hôpital de l'Université de Columbia, envoyé en France la semaine passée, et qui avait un des plus grands revenus professionnels du pays.

Chaque *unité* médicale américaine comprend un personnel de 225 à 250 personnes, avec 20 ou 25 docteurs (chirurgiens, spécialistes, internes), 50 à 60 nurses. Elle emporte tout l'équipement pour 50 lits. Celles qui viennent de partir pour la France vont être dirigées tout de suite, croit-on, à l'arrière de l'armée de Haig, où on prépare un immense hôpital. Le docteur évalue à 7 500 le nombre des médecins déjà partis.

Le soir.

La *New Republic*, que je n'ai eu le temps d'ouvrir que ce soir, voit le monde, non seulement en guerre, mais en révolution. Il semble bien qu'elle n'a pas tout à fait tort. Voici nos perspectives : disette de vivres, disette de matières premières, disette de navires. La productivité de la terre entière est diminuée, et la destruction du capital file à une allure qu'aucune nation ne semble avoir la faculté d'arrêter. Si la guerre se prolonge au delà de cette année, ce sera la pire calamité ; à nourrir le monde et le fournir du nécessaire quelle ingéniosité suffira?

Je crois volontiers qu'en supprimant le gaspillage on ferait ici des merveilles, et qu'on pourrait se nourrir soi-même et les Alliés. On dit qu'il se perd annuellement en gaspillage sept cent millions de dollars!

En attendant, nos boys-scouts sont grands patriotes, s'en vont aux champs sous cette bannière : « *Trop jeunes pour nous battre, mais non pas trop fiers pour le travail de la terre !* » ou sous celle-ci : « *L'Amérique mobilise !* »

Lundi, 7 mai.

Dora rentre de New-York : elle y a vu les fusiliers marins de l'escorte française, se promenant dans la *Fifth avenue* avec les camarades américains désireux de leur montrer la ville.

Le soir.

L'ordre patriotique des « Fils de l'Amérique » célébrait hier le cent trente-sixième anniversaire de l'élection de George Washington comme Président. Que d'anniversaires sacrés chez ce peuple que l'on accuse de manquer de traditions ! Ce fut la débauche accoutumée de parade, de drapeaux, de chants et de discours, mais je ne regrette pas de n'en avoir rien vu... On se blase?

Voici le texte de la bienvenue que le *Public Ledger* publiera demain, en français et en anglais, pour célébrer l'arrivée des envoyés français. C'est ce journal en effet qui a eu la première idée de l'invitation, et qui, avec le maire Smith, a tout organisé :

SOYEZ LES BIENVENUS

Soyez les bienvenus, Messieurs les Représentants de notre grande Sœur, la République française, dont vous êtes les élus ! Honneur à votre Excellence, Monsieur Viviani, vous qui représentez son Gouvernement, en ces heures d'épreuve ; à vous, monsieur l'Amiral Chocheprat, qui représentez sa brave Marine ; à vous, Monsieur Hovelacque, qui représentez sa Science ; à vous surtout, Monsieur le Maréchal Joffre, le vainqueur de la Marne, le sauveur de Paris, qui avez droit à la reconnaissance du monde occidental. Car, nous vous le demandons, que serait-il advenu du monde des arts, des sciences, des lettres, si Paris, la capitale de notre monde intellectuel, avait été détruite?

Vous nous apportez un souffle de gloire, d'héroïsme, mais aussi, hélas, un écho des souffrances de la France.

Il y a plus de deux ans que le cœur de l'Amérique — de l'Amérique de Washington, de Franklin, celle qui n'a pas oublié La Fayette, ni de Grasse, — bat à l'unisson de votre cœur, et que nous autres Américains tâchons de notre mieux de hâter le moment de cette union fraternelle que nous savions inévitable. Pendant ces deux années d'impotence *(sic)*, nous avons cherché à alléger quelque peu vos fardeaux, à étancher le sang de vos blessures, à soulager les peines des victimes de cette guerre infâme, qui cependant est devenue si glo-

rieuse pour vous, — tout en rêvant de cette alliance nouvelle qui vient d'être conclue entre les descendants des hommes de Washington et ceux de La Fayette.

Désormais, comme par le passé, côte à côte, et fièrement, nous ferons ensemble face à l'ennemi.

A votre noble et digne Mission, Messieurs, Honneur et Salut.

Ces membres de la mission française ont été, ce soir, fortement secoués, mais non blessés, par le déraillement de leur train spécial non loin de Arcola, comme ils revenaient vers l'Est. On nous prie de n'en rien dire, et le public ne sera informé que demain naturellement ; encore en cachera-t-on la cause (des rails volontairement enlevés). Joffre, dit-on, n'en perdit pas une bouchée de son dîner; Viviani et les autres descendirent pour explorer la voie. Les wagons ne versèrent pas, mais il y eut réel danger.

Mardi soir, 8 mai.

La récolte de blé sera si médiocre qu'elle ne laissera rien pour les Alliés, et même dans les États on devra se réduire. Depuis treize ans on n'avait rien vu de si mauvais. Or, les réserves en magasin sont déjà très basses.

Le docteur reçoit lui aussi son ordre de départ pour la semaine prochaine ; il attend son uniforme flambant neuf. Les départs vont se suivre sans interruption. 12 000 ingénieurs, dit-on, sont appelés à servir en France (ces gros chiffres m'étonnent) et je ne sais combien de mécaniciens, de locomotives, etc.

Les discussions sur la division Roosevelt amènent de tels retards qu'on demande au Président de la trancher lui-même et d'en finir. Quand on sait comme ces deux hommes s'aiment, c'est mettre le Président dans une pénible situation, car s'il refuse l'autorisation, comme il le doit, on ne manquera pas d'en tirer des conclusions désagréables : L... qui téléphone très tard, pour dire qu'il ne peut venir ce soir mais sera demain à Philadelphie, a été retenu par un discours de Roosevelt à Brooklyn. Il a dit sans ambages que les États-Unis et les Alliés, « n'ayant pas su se préparer pour la guerre en temps de paix, payeront cette folie avant la fin de la guerre ». Merci

bien ; mais nous avons assez payé, nous, j'espère. En attendant, il pousse les Américains « à payer de leur sang », et à « filer au front ». Ça, c'est bien.

Après avoir félicité le Congrès d'avoir adopté le Bill de conscription, il a dit encore : « Je demande seulement qu'on me permette de rendre un service que je sais pouvoir rendre ; neuf sur dix de ceux qui s'opposent à me le voir accorder, ne le font que parce qu'ils sentent que je le rendrais trop bien. » Allons, mon colonel, vous exagérez.

Mercredi matin, 9 mai.

Nous partons à huit heures pour Philadelphie, où des amis ont mis une grande maison à notre disposition dans Chesnut Street; de là, nous pourrons voir tout le défilé. A cause du déraillement, les envoyés français n'arriveront qu'à neuf heures à la gare de Broad street : qu'ils vont être fatigués !

On prépare une réception unique dans les annales de la ville : les affaires privées sont arrêtées, par ordre du maire. Les enfants des écoles sont sous les papillottes et sous le savon à l'heure qu'il est.

Mrs Stotesbury, qui devait recevoir les grands hommes hier soir à dîner, se voit privée de cet honneur ; et Joseph Widener ne pourra leur offrir son lunch qu'au Bellevue Stratford, non dans sa belle propriété, car ils repartent à deux heures pour New-York. Encore est-ce la municipalité qui fait les honneurs du banquet.

On ne s'arrêtera pas non plus à l'Hôtel de Ville, et, de la gare, le maire, ses adjoints et les membres du comité de réception conduiront directement « les Français » sous la garde de la *First City Troop* (toute composée de gentlemen), et le long de la rue Chesnut, au vieux bâtiment historique, en briques, où, en 1824, le marquis de La Fayette reçut une réception si enthousiaste [1].

1. Il y avait quarante ans que La Fayette n'avait vu le pays pour l'indépendance duquel il avait lutté. Il avait décliné, pour venir, l'offre par le Président Monroe d'une frégate du gouvernement. C'est à New-York qu'il célébra son soixante-septième anniversaire, le 6 septembre de la même année. Il ne devait repartir qu'en septembre 1825.

4 heures.

Nous rentrons, fourbues, pour les douceurs du thé...

... Dès l'arrivée à Philadelphie —, après qu'un malotru vous a écrasé le pied et estropiée pour la journée, — ça été la course : la ville entière a fait à Joffre et à Viviani une ovation monstre. Les hurlements de bienvenue grondaient dans les longues et larges rues traversées par le cortège, comme si tous les vents étaient déchaînés. Les braves gens ne sont restés que cinq heures, heureusement pour leur santé et la nôtre. Ils sont arrivés à l'heure, par un soleil lumineux et doux. Tout de suite derrière le corps de police montée, la musique de la marine, très semblable à celle de l'Armée du Salut, jouait la *Marseillaise* et la *Star Spangled banner* alternativement ; la foule entière donnait l'accompagnement ! J'ai vu des gens pleurer, et se frotter les yeux d'une main, tandis que l'autre agitait le drapeau français. Mon étage surélevé m'empêchait de faire des photos, je suis descendue dans la rue, qui était secouée d'émotion.

Immédiatement avant les autos de Joffre et Viviani venait un détachement de la fameuse *First City Troop* dont les culottes de peau blanche, le mirifique plumet, la tenue impeccable et les chevaux magnifiques furent un merveilleux spectacle, qui nous reporta loin en arrière. L'uniforme, en effet, n'a jamais été changé et voilà la bannière de la Révolution. Edith, en bonne Philadelphienne, s'écrie : « Oh ! la Garde est divine ! » Dora lui clôt le bec : « Oh ! ma chère, admirez la France d'abord. » Tout le monde rit autour de nous.

Le pauvre Joffre avait l'air très las : des tours pareils sont pour tuer un homme : il avait à peine la force de sourire, et devait soupirer après la France, où l'on avale de moindres longueurs kilométriques en chemin de fer. Viviani était très chic, avec des yeux vifs intéressés à tout, et désireux de ne rien perdre ; il souriait encore moins et gardait l'air fatal, ce qui convient, à un Français « qui s'est trouvé face à face avec les Furies et s'est battu avec elles », dit L..., que l'emballement égare dans le tragique, ou qui garde encore quelque vapeur du champagne de la veille. Enfin, cet air sombre et un tailleur chic font un Viviani très sympathique.

Suit un défilé d'autos dont une remplie de fleurs superbes que l'on va déposer tout à l'heure sur la tombe de Franklin. Nous nous précipitons, et, les voitures allant lentement, nous nous retrouvons, pantelantes, devant le Hall de l'Indépendance, attendant la sortie des héros de l'heure, qui font des discours. Viviani reparlera sur le tombeau de Benjamin Franklin, mais je n'aurai pas la chance de l'entendre, car nous avons suivi les rues bariolées de drapeaux, de couleurs gaies, de banderoles, de nègres et de négrillons, pour aller au Ritz, nous assurer une place pour déjeuner, puis au Bellevue-Stratford quand nous apprenons que nous pouvons retenir une table de quatre personnes.

Nous nous installons enfin dans la salle à manger du Belvue pour nous reposer : cris et tempêtes ! Nous voulons sortir : on ferme les portes vitrées, on tire les rideaux pour nous vexer ! C'est trop fort : nous déjeunerions dans le même hôtel que Joffre et nous ne le verrions pas? Nous voilà dans la rue, par je ne sais quelle issue ; un agent de police nous querelle ; Edith, qui étudie l'argot, crie : « Zut ! » La bousculade est affreuse, les cris déchirants, quand les autos arrivent, l'une après l'autre, et ce sont des « *Vive la France* », si drôlement articulés que je ne puis m'empêcher de rire. Quand c'est le tour de Fabry, un gentleman s'écrie : « Vivent les chasseurs alpins », et le charmant colonel, qui boite assez bas, malgré sa canne, s'arrête et tend la main. C'est très spontané, très touchant. Mon Dieu ! ils ne pourront pas dire qu'on les a mal reçus ! Autour de nous, des jeunes femmes, des jeunes filles parlent de se passer de déjeuner, et de rester là deux heures pour attendre leur départ ! Tout ce monde défile comme au cinéma, grimpe les degrés et disparaît.

Nous rentrons dans la salle à manger.

Il est écrit que nous aurons toutes les chances : d'abord, nous jalousons bassement Mrs M... qui fait son apparition en *uniforme bleu horizon*, je vous prie, impressionnante, volubile, faisant grand fracas de ce que son époux (un dentiste de Wilmington qui a travaillé deux ans en France et y est envoyé à la tête d'une *unité*) lunche avec le Maréchal. Elle nous demande si nous irons le saluer à une heure et demie et nous montre sa carte d'invitation pour nous faire pleurer ; elle nous

apprend qu'elle travaille avec la baronne d'Eichtal pour reconstituer les *homes* détruits par « ces sales Boches ». Je m'éberlue que madame d'Eichtal soit en Amérique : « Oh ! non ! répond la babillarde, je travaille avec elle, mais à distance si je puis dire (!), et je ne voudrais pas que l'État de Delaware se montrât mesquin. » C'est une bonne idée de reconstituer les *homes* détruits avec salles de bains, chauffage central, confort américain, etc. Songeant aux paysans du Pâtis-Mittainville en face d'une salle de bains américaine, je suis prise d'un rire insensé que je précipite dans une tasse de café. Nous apprenons encore qu'Anatole Le Braz a écrit, dans les deux derniers numéros de la *Revue des Deux Mondes*, un bel article consacré à « notre œuvre ». L'avons-nous lu? — Hélas ! non! — La dame nous chuchote à l'oreille qu'Anatole Le Braz est actuellement en Amérique, *incognito, mais il y est.* Nous retenons nos souffles : « Est-il à Phila?... — Non ! Non ! vous ne me ferez pas trahir un secret ; tout ce que je puis dire, c'est *qu'il* est ici. » Là-dessus, serrements de pattes, salamalecs, deux faux départs...

Notre place est bonne : nous voyons les officiers de la *First City Troop*, les bourgeois cossus, les officiers des fusiliers marins, qui déambulent au fond de la salle à manger vers la fameuse réception, grandis par là de cent coudées aux yeux de leurs concitoyens, aux nôtres, aux leurs surtout. « Que n'ai-je songé à épouser un dentiste ? » continue à soupirer douloureusement Dora.

Mais voici une autre avalanche : Fanny, dont la mère est fort déçue de ne pas *luncher* avec Joffre à Lymewood, où son français du Sacré-Cœur serait venu en aide à Joseph Widener, vient dire qu'elle va essayer de grimper aux tribunes qui dominent la grande salle de bal où se tient le banquet. A-t-elle des cartes? Point — mais, en plus de son sang-froid ordinaire, la carte de visite d'un ami... Nous voilà dans les tribunes ! Joffre est debout, il dit, pour tout discours à peu près ceci : « Je ne sais pas faire de phrases, je suis soldat ; à tous je dis : merci. » Cela fait grand effet !

Viviani, lui, sait parler. Fanny est émerveillée, elle n'a jamais entendu pareil français, diction si parfaite. Je ne puis écouter, je ne sais pourquoi. La voix pourtant est sympathique, mais Joffre attire toute mon attention. Il mange, ma foi ! il a l'air

content de n'avoir plus, pour un temps, rien à dire. Je crois bien, oui, avoir vu son coude sur la table. Je me demande quel vin lui aura été servi, et si on lui a donné de ce poulet grillé, spécialité d'Amérique, que je savourais tout à l'heure, et qui ne peut être préparé qu'avec des poulets extrêmement jeunes et tendres. La musique joue la *Marseillaise*. Fanny déclare que tout cela est « très émouvant » (le plus grand compliment que puisse faire une Américaine !)

Quand nous voulons sortir, corridors, escaliers et halls sont noirs de monde... Nous arrivons pourtant sur le perron... Nous voyons partir « les grands Français », mais il pleut, et les autos, couvertes, brillantes de pluie, me font un effet funèbre...

Devant le Ritz, Joseph Widener montre à des envieuses un carnet où il eut la bonne idée de faire signer nos héros ; chacun y est allé d'une petite phrase, mais J. Widener a si peur de laisser mouiller les pages, bien qu'on soit sous la marquise, que nous ne pouvons rien lire, sinon les mots *Amérique, Berceau de la Liberté*, qui reviennent tout le temps... C'est un abus, mais il faut tout pardonner aux martyrs.

Maintenant, c'est le vent et la tempête. C'est le retour au logis, qui fut vide tout le jour de ses habitants, noirs et blancs ; les chats, fort en colère d'avoir attendu leur lunch soigné, viennent en procession se plaindre aussi et miauler.

Puis arrivent les derniers retardataires, qui se vantent naturellement d'avoir vu plus que nous. L'un parle de Joffre, « le Sauveur de la France » ; au « Berceau de la Liberté », *Independance Hall*, le maréchal a baisé le bout de ses doigts avant de les poser sur la fente qui déchira la Cloche de la Liberté, quand elle sonna si puissamment l'Appel de la Délivrance... Le bâton de maréchal qu'on lui a donné est sculpté dans une des poutres du Hall. Il est monté en or, superbement... Une autre analyse le sourire de Joffre et la grâce de Viviani... Et quand celui-ci en a fini, un autre raconte la visite au tombeau de Franklin, à la maison de Betty Rosse, à l'École supérieure de filles, à la statue de Jeanne d'Arc, dans le parc Fairmount où dix mille enfants des écoles publiques chantèrent ; une toute petite, en fastueuse toilette, présenta une épée ; ce fut enfin la visite, à l'Université, où les grades de docteurs honoraires furent conférés aux deux visiteurs...

C'est pourtant Edith qui ramassera le plus gros succès, comme toujours. Rentrée après nous, elle venait de voir, cachée dans un wagon à la gare de Reading, le départ de tout ce monde. Arrive alors un monsieur distingué, avec deux porteurs pour ses bagages. Il se jette sur la barrière :

— *Monsieur, monsieur*, où sont-ils?

— Où sont qui?

— Qui? Mais le Maréchal, *notre* Joffre, et monsieur Viviani, et l'amiral... — répond le gentleman, frénétique.

— Sur le chemin de New-York, — dit l'employé, placide.

— *Mon Dieu !* Je les ai perdus. Comment les rejoindre à l'Hôtel de Ville de New-York?

C'était M. Jusserand ! Il avait manqué son train. Un inspecteur principal des postes, Cortelyon, que connaît Edith (qui ne connaît-elle pas?) vint au secours du cher ambassadeur. Il fila chez Agnes Rice, président de la Compagnie, qui fut trop heureux d'accourir avec un beau ticket pour l'express de trois heures. Un inspecteur fut donné en escorte au retardataire, qui eut encore le temps de prendre des arrangements avec New-York par téléphone... Je parie qu'il sera arrivé à New-York avant les autres?...

Quand on a fini de parler, on se jette sur les journaux, pour relire les mêmes histoires. Voici, pour les gourmets, les deux portraits, en prose américaine, que nous offre *The Evening Bulletin* :

LE MARÉCHAL JOFFRE ET RENÉ VIVIANI

Deux des plus grands hommes de la France.

VIVIANI	JOFFRE
Il a cinquante-quatre ans.	Il a soixante-six ans.
Il est natif de la colonie française d'Algérie, où il naquit le 8 novembre 1863.	Il naquit à Rivesaltes, en France, le troisième de onze enfants.
Il est Vice-Président de France.	Fils d'un tonnelier.
Il fut Premier.	Sans ancêtres guerriers.
Il est un *self-made man*.	Sous-lieutenant à dix-huit ans, durant le siège de Paris.
Il est distingué, avec l'œil expressif d'un Italien, le teint ambré d'un Maure, la dignité d'un Espagnol.	Grand de cinq pieds dix pouces; corpulent, mais alerte ; type de montagnard.

Il est gros, avec d'énormes épaules, la taille épaisse, le nez fort, et une puissante tête grisonnante.

Il est juge infaillible en fait d'art et de lettres.

C'est un avocat, un journaliste et un homme d'État célèbre.

Il est socialiste-opportuniste.

Opposé à l'union de l'Église et de l'État, on l'a appelé un ennemi de la religion.

Il est avocat-conseil des Employés des Chemins de fer de son pays.

Il gagne de gros honoraires, mais il est comparativement un homme pauvre.

C'est le plus brillant orateur de la France.

Paternel mais ferme ; combinant la force et la simplicité.

Yeux bleus, cheveux blancs, lèvres rouges et pleines, grosse moustache blanche; tête exceptionnellement large, mâchoires et oreilles grandes, sourcils si broussailleux qu'il les fait raser.

Adore sa femme, son fils et ses deux filles.

Aime la musique classique et la pêche à la ligne ; exècre la musique américaine.

Sans ambition politique.

Ne parle pas l'anglais.

C'est pour lui que la France fit revivre le titre de Maréchal.

Il gagna, le 6 septembre 1914, la bataille de la Marne, jusqu'ici la plus grande du monde.

Mais qu'ils doivent être harassés, nos Français ! Leur traversée de l'Ohio et de l'Indiana, pour venir ici, fut gaie, dit-on. Ils avaient, en arrivant, un wagon plein de toutes les fleurs reçues. Et que d'épées ! de quoi fournir un régiment.

Les médecins partent demain pour l'Europe : on ne le publiera pas, car leurs vingt vaisseaux courront déjà assez de dangers. Demain aussi, recevront leurs ordres de départ par la poste les officiers du camp d'entraînement de Fort-Niagara. Beaucoup de Philadelphiens, des plus anciennes familles de l'Est, en font partie.

ALTIAR

(La fin prochainement.)

LES

IDÉES DE J.-J. ROUSSEAU

SUR LA GUERRE

S'il est vrai que l'histoire de presque toutes nos idées d'aujourd'hui nous montre Jean-Jacques Rousseau rêvant près de leur source et qu'il ait pressenti souvent leurs cours aventureux, il est naturel, à l'heure où nous sommes, de rechercher, de recueillir et de méditer ce que l'auteur du *Contrat social* p nsait de la guerre. Peut-être trouvera-t-on qu'il a vu juste et qu'il a vu loin.

Ses sentiments déjà — bien qu'on les devine sans peine — peuvent nous intéresser, car, dans leur humaine et douloureuse complexité, nous reconnaissons ceux de la France actuelle. Rousseau déteste la guerre : il n'en peut imaginer l'horreur sans frémir d'indignation et de pitié; l'homme lui semble fait pour la paix; comment vivre selon la nature, si l'on est privé de ses plus doux bienfaits, l'innocence, la confiance, le repos ? Mais Rousseau n'est point l'homme des gémissements résignés, encore moins de la douceur à tout prix : ce n'est pas en vain que Plutarque a nourri son âme d'enfant d'enthousiasme pour les héros ; d'instinct, il aime Sparte plus qu'Athènes, mais c'est Rome qu'il admire par-dessus tout, et pour sa vertu militaire autant que pour l'excellence de ses lois. Pour lui, le bien suprême est la liberté : or, c'est un bien qu'il faut conquérir et défendre. Dans le fameux chapitre sur

la Religion civile, il refuse à l'Évangile le droit de former l'âme de la cité, par crainte que ses maximes de douceur et de pardon ne détruisent l'ardeur guerrière : au chrétien, qui saura « plutôt mourir que vaincre », il préfère le citoyen antique et « ces peuples généreux que dévorait l'ardent amour de la gloire et de la patrie ». Tout le *Contrat social*, toute l'œuvre de Rousseau respirent, en même temps que l'amour de la paix, le courage et la plus mâle fierté.

Mais sur la guerre elle-même, sur ses causes et sa nature, sur ses lois et ses conséquences, Rousseau avait conçu une théorie neuve, précise et profonde. A vrai dire, il l'esquisse plutôt qu'il ne la développe. S'il avait donné au *Contrat social* le vaste complément tout d'abord projeté, un traité sur les « relations externes » ou la politique internationale, elle y eût sans doute occupé une place importante et pris une forme plus systématique et complète. Mais les points essentiels en sont déjà nettement marqués dans le *Contrat* lui-même et d'importants fragments manuscrits, maintenant rassemblés et publiés, permettent de la dégager sans trop de peine[1]. Nous essaierons, après quelques autres, d'en montrer la signification et la portée.

*
* *

Peut-être n'y a-t-il pas une seule théorie de Rousseau qui ne soit née d'une révolte de son cœur ou de son bon sens contre quelque doctrine à la mode. Son indolence l'eût empêché souvent de chercher de lui-même des vérités nouvelles. Mais vient-il à se heurter à l'erreur, au mensonge, aux conventions plus ou moins hypocrites, surpris d'abord, bientôt une sorte d'instinct l'inquiète et l'avertit : son imagination s'émeut, sa raison travaille et le voilà qui bâtit. Au fond, il argumente toujours contre quelqu'un.

Sa théorie de la guerre, en tout cas, est incontestablement,

1. Les textes principaux sont le ch. IV du liv. Ier du *Contrat social*, le ch. II du liv. Ier du *Ms. de Genève*, et les fragments du *Ms. de Neuchâtel*; presque toutes les citations de cet article y sont puisées. On les trouvera notamment rassemblés dans l'édition du *Contrat social* de Dreyfus-Brisac, Paris (1896), et dans le livre de M. Windenberger, *Essai sur le système de politique étrangère de J.-J. Rousseau*, Paris (1899), où les manuscrits ont été soigneusement publiés et très judicieusement étudiés.

et de son aveu même, une réfutation des doctrines alors régnantes parmi les politiques et les philosophes. Tous s'accordaient en effet, dans le parti des encyclopédistes, Diderot comme Helvetius et Montesquieu comme Voltaire, sur une même conception implicite ou expresse des origines de la guerre et, partant, de son avenir. Or l'inspirateur de toutes ces théories, Rousseau le découvre avec clairvoyance, c'est le vigoureux et dangereux sophiste qui, avec plus de franchise et de logique que tous les autres, a osé se faire l'apologiste du despotisme : c'est Hobbes. C'est donc contre Hobbes et contre les philosophes, ses disciples plus ou moins conscients et plus ou moins fidèles, que Rousseau va dresser sa théorie nouvelle de la guerre.

L'idée fondamentale de Hobbes, c'est que la guerre a ses racines et son principe dans la nature même de l'homme. Mille causes, physiques et psychologiques, la font surgir de sa condition primitive et originelle. *Homo homini lupus* : par nature, l'homme est porté à la peur et à la haine, et, voulant les mêmes biens que son semblable, il se trouve son ennemi. L'état de nature est la guerre de tous contre tous, la guerre constante, universelle. Mais à la nature, qui détruirait la lamentable espèce humaine, s'oppose heureusement la société, qui la sauve et la divinise. Ce sera l'œuvre de la civilisation que d'organiser de plus en plus puissamment des forces coercitives, et de purger peu à peu la terre des monstres qui l'habitaient avant elle : l'hydre de la guerre était le plus ancien et le plus terrible ; le plus évident bienfait de la société sera de réussir à l'enchaîner. A la nature donc, la responsabilité première de la guerre ; à la société, l'honneur et le mérite de tous nos progrès vers la paix.

On le voit, tout ce qui pouvait échauffer la bile de Rousseau, toutes ses « bêtes noires », toutes les idées qu'il redoute et qu'il déteste, se trouvent ici, comme à plaisir, rassemblées : la nature humaine est défigurée, la liberté méconnue, le progrès glorifié ; l'hypocrite vanité du civilisé ferme les yeux à ses misères, célèbre l'approche du règne de la paix, et en glorifie la sagesse des ministres et des rois ! Aussi, vigoureusement, Rousseau attaque, à ses fondements, ce fragile et dangereux échafaudage.

Il s'écroule tout entier dès que l'on restitue à l'homme sa vraie nature. « L'erreur de Hobbes et des philosophes est de confondre l'homme naturel avec les hommes qu'ils ont sous les yeux et de transporter dans un système un être qui ne peut subsister que dans un autre. » Hobbes n'a pas poussé assez loin ni assez profondément son analyse : « il observe des âmes une fois repétries et fermentées dans le levain de la société et croit avoir observé l'homme ! » Si nous écartons au contraire ce qui est l'œuvre de la civilisation même, nous ne trouverons, ni dans la nature des choses, ni dans la nature humaine, rien qui puisse expliquer la guerre.

« *Homo homini lupus* » : en étendant à l'humanité primitive ce mot cruel de Plaute, Hobbes a transformé la juste boutade d'un observateur de la société en une erreur philosophique insoutenable. Le loup lui-même n'est loup que pour l'agneau, non pour les autres loups, ses semblables. Hormis d'exceptionnels combats, qu'explique l'amour ou la faim, tous les êtres de même espèce vivent en paix dans la nature. Faudrait-il donc attribuer à l'homme seul le dégradant privilège d'échapper à la règle universelle? — Mais non : naturellement il est « pacifique et craintif » ; il veut son propre bien, sans doute, mais il est confiant et compatissant. Ses besoins, ses forces, ses passions, faibles et limités, peuvent bien susciter quelque conflit momentané, mais rien qui ressemble à la guerre et qui en ait la durée, la violence, l'universalité. « L'homme a un terme de force et de grandeur fixé par la nature et qu'il ne saurait passer. De quelque sens qu'il s'envisage, il trouve toutes ses facultés limitées : sa vie est courte, ses ans sont comptés, son estomac ne s'agrandit pas avec ses richesses ; ses passions ont beau s'accroître, ses plaisirs ont leur mesure, son cœur est borné comme tout le reste, sa capacité de jouir est toujours la même. Il a beau s'élever en idée, il demeure toujours petit. » Puisque nous ne trouvons en lui, comme forces constantes, qu'un innocent égoïsme, la douceur et la sympathie, ce n'est donc pas dans son cœur d'homme que naît et se développe le germe terrible de la guerre.

Faut-il en croire davantage les philosophes, quand ils nous montrent la société, instituée pour combattre la guerre, la

forçant à reculer devant ses incessants progrès? Hélas, il suffit ici de confronter la théorie et la réalité.

J'ouvre les livres de droit et de morale, j'écoute les savants et les jurisconsultes, et, pénétré de leurs discours insinuants, je déplore les misères de la nature, j'admire la paix et la justice établies par l'ordre civil, je bénis la sagesse des institutions publiques et me console d'être homme en me voyant citoyen. Bien instruit de mes devoirs et de mon bonheur, je ferme le livre et regarde autour de moi... J'aperçois des feux et des flammes, des campagnes désertes, des villes au pillage. Hommes farouches, où traînez-vous ces infortunés? J'entends un bruit affreux. J'approche : quel tumulte, quels cris ! Je vois un théâtre de meurtre, dix mille hommes égorgés, les morts entassés par monceaux, les mourants foulés aux pieds des chevaux : partout l'image de la mort et de l'agonie. C'est donc là le fruit de ces institutions pacifiques ! La pitié, l'indignation s'élèvent au fond de mon cœur. Ah ! philosophe barbare, viens nous lire ton livre sur un champ de bataille !

Puisque la guerre, impossible dans l'état de nature, est toujours à nos portes ou même à nos foyers après des siècles de vie civile et policée, ouvrons les yeux à l'évidence qu'ont méconnue les philosophes : c'est la société même qui, bien loin de la détruire, l'a engendrée, la maintient et la perfectionne. « Il n'y a pas de guerre entre les hommes, il n'y en a qu'entre les États. » Regardons, non plus l'état de nature, mais l'état social, et « nous allons voir les hommes, unis par une concorde artificielle, se rassembler pour s'entr'égorger et toutes les horreurs de la guerre naître des soins qu'on avait pris pour la prévenir. »

C'est que les hommes ne peuvent s'unir sans se trouver profondément transformés et qu'un État est bien autre chose qu'une simple agglomération d'êtres naturels. L'association des individus crée un être nouveau qui, bien que moral et non plus physique, n'en est pas moins réel et a aussi ses lois propres et, pour ainsi dire, sa nature. Or, par la force même des choses, l'État réunit en lui tous les caractères qui manquaient à l'individu : il joint à l'indépendance et à la puissance la constance des besoins et la violence des passions, si bien que la guerre est, entre les États, naturelle et inévitable.

Un État est nécessairement indépendant : la liberté naturelle de l'individu se transforme bien, grâce aux lois, en une

sujétion relative ; mais la contrainte des lois s'arrête aux frontières et ne peut enchaîner l'État lui-même. Allèguera-t-on le Droit des gens? Mais, faute de sanction, c'est une chimère sans force efficace. Comment empêcher un État, qui sent sa force et sa durée, que des rapports constants rapprochent ou éloignent des autres peuples, de s'affranchir de toute règle? « C'est en vain qu'on pense anéantir la nature : elle renaît et se montre où on l'attendait le moins. L'indépendance qu'on ôte aux hommes se réfugie dans les sociétés et ces grands corps livrés à leurs propres impulsions produisent des chocs plus terribles, à proportion que leurs masses l'emportent sur celles des individus. »

D'ailleurs, si l'homme naturel dépend très peu des autres hommes et trouve sans trop de peine la satisfaction de ses besoins limités, l'État dépend constamment de tout ce qui l'environne. Son existence est nécessairement et essentiellement relative.

L'État..., étant un corps artificiel, n'a nulle mesure déterminée ; la grandeur qui lui est propre est indéfinie, il peut toujours l'augmenter ; il se sent faible tant qu'il en est de plus forts que lui. Sa sûreté, sa conservation demandent qu'il semble plus puissant que tous ses voisins ; il ne peut augmenter, nourrir, exercer ses forces qu'à leurs dépens ; et s'il n'a pas besoin de chercher sa subsistance hors de lui-même, il y cherche sans cesse de nouveaux membres qui lui donnent une consistance plus inébranlable, car l'inégalité des hommes a des bornes posées par les mains de la nature, mais celle des sociétés peut croître incessamment jusqu'a ce qu'une seule absorbe toutes les autres. Ainsi, la grandeur du corps politique étant purement relative, il est forcé de se comparer pour se connaître ; il dépend de tout ce qui l'environne et doit prendre intérêt à tout ce qui s'y passe, car il aurait beau vouloir se tenir au dedans de lui sans rien gagner en grand, ni perdre, il devient faible ou fort selon que son voisin s'étend ou se répare, se renforce ou s'affaiblit.

Or, ce corps artificiel a grand'peine à se donner les forces, l'unité, la consistance que possèdent sans effort les créatures naturelles et dont il a encore bien plus besoin qu'elles, puisqu'il est exposé à de bien autres dangers. Être moral, l'État tirera toute son activité des passions et des volontés communes qui animent ses membres. Des sentiments exaltés, des haines tenaces, des desseins longuement poursuivis pourront seuls

donner aux nations la tension nécessaire et faire accepter par l'individu tous les sacrifices. Ou bien l'amour de la patrie, de la gloire et de la liberté précipitera sans cesse l'État vers des luttes nouvelles, ou bien, immobile et apathique, sans ressort et sans vitalité, l'anarchie ou la conquête le détruiront bientôt.

Mille écrivains ont osé dire que le corps politique est sans passions et qu'il n'y a point d'autres raisons d'État que la raison. Comme si l'on ne voyait pas au contraire que l'essence de la société consiste dans l'activité de ses membres et qu'un État sans mouvement ne serait qu'un corps mort. Comme si toutes les histoires du monde ne nous montraient pas les sociétés les mieux constituées être aussi les plus actives, et, soit au dedans, soit au dehors, l'action ou réaction continuelle de tous leurs membres porter témoignage de la vigueur du corps entier.

Ce n'est donc point dans l'homme, tel que l'avait fait la nature, mais dans la société, dans l'État, que nous découvrons les raisons de la guerre. Une philosophie superficielle et dangereusement optimiste se plaisait à voir en elle une survivance de la barbarie primitive, destinée par conséquent à disparaître graduellement et presque automatiquement devant les progrès de la civilisation. Bien au contraire, la guerre est liée au progrès même, puisqu'elle est inséparable de la société. C'est un fléau que l'homme lui-même a fait surgir — avec bien d'autres — lorsque, renonçant à la vie innocente et paisible que lui conseillait la nature, il a été assez avide ou inconsidéré pour s'engager dans la voie trompeuse de la civilisation. Dans ses grandeurs comme dans ses misères, la guerre est l'œuvre de la société, de la société seule : la nature n'en est pas responsable. Voilà le ferme principe que Rousseau oppose à Hobbes et aux philosophes. Nous allons le voir en déduire d'importantes conséquences.

*
* *

Il ne faudrait pas imaginer, en effet, que toutes ces recherches sur les fondements et les origines de la guerre soient des spéculations purement théoriques. C'est une vérité féconde en conclusions pratiques, capable de renouveler bien des

notions juridiques et morales, que Rousseau a prétendu formuler. Elle va lui permettre de combattre, non plus seulement ses grands ennemis, les philosophes, sur le terrain des principes, mais tous les auteurs de théories juridico-politiques dans leurs applications, et surtout, selon sa méthode constante, leur chef et maître à tous, Grotius, l'auteur du livre fameux sur *le Droit de la guerre et de la paix* qui faisait autorité depuis plus d'un siècle.

Aux yeux de Rousseau, la théorie de Grotius n'est guère moins fausse et moins dangereuse que celle de Hobbes, car elle admet la même erreur initiale et, par une autre voie, aboutit à des conséquences analogues. Grotius ne voit dans la guerre qu'un conflit entre des hommes peu à peu généralisé et régularisé : il en vient donc naturellement à justifier le droit par la force et à reconnaître aux vainqueurs les plus exorbitants pouvoirs. Des hommes se haïssent et se battent : quels qu'ils soient, quel que soit le motif et l'objet de la querelle, ils sont en guerre, déclare Grotius, du moment qu'ils prétendent trancher leur différend par la force : guerre privée entre des particuliers, guerre publique entre des États ou guerre mixte entre des États et des particuliers, c'est toujours la lutte violente, c'est donc toujours la guerre. La force met le vainqueur en état de tuer son adversaire : il en a donc le droit, puisque aussi bien c'était le but du combat. Lui plaît-il de laisser au vaincu cette vie dont il est devenu maître, il peut du moins lui enlever sa liberté, et voilà l'esclavage admis comme un droit et presque comme un bienfait. Or, si l'on reconnaît la légitimité de l'esclavage, tous les pires abus politiques en peuvent dériver : les hommes se donneront à un maître pour leur vie ou leur sécurité et le roi paîtra son troupeau, en maître absolu. De la guerre, si elle n'est que la force, découlent l'un après l'autre l'esclavage et le despotisme. Mais à toutes ces déductions fort logiques, sinon morales, le principe posé par Rousseau coupe court, radicalement.

« La guerre n'est point une relation d'homme à homme, mais une relation d'État à État. » Il ne peut y avoir de guerre entre les hommes « ni dans l'état de nature, où il n'y a point de propriété constante, ni dans l'état social où tout est sous l'autorité des lois ». Des rixes, des querelles, des vengeances,

sans doute : mais rien de tout cela n'est la guerre et ne saurait créer ou confirmer aucun droit. « Les combats particuliers, les duels, les rencontres sont des actes qui ne constituent point un état. » Les guerres privées du moyen âge ne sont que des abus momentanés de l'absurde gouvernement féodal. Que l'on imagine les hommes vivant indépendants et sous la loi de nature, qu'on les envisage policés et sous la loi civile, la guerre n'est pas concevable entre eux. Et quand un État traque et punit un meurtrier, il ne lui fait point la guerre. Il faut donc réserver ce nom, si on veut lui donner un sens et en tirer un droit, aux seuls conflits d'État à État, lorsque l'un croit nécessaire à son intérêt, et l'autre à son salut, d'employer leur force à se détruire.

Or un État n'est point un homme, ni un groupe d'hommes, encore moins une multitude : un État est un « être moral », qui a ses fins, son pouvoir et sa volonté, et qui ne peut avoir pour ennemi qu'un autre être moral, essentiellement semblable à lui.

La guerre met donc en jeu des intérêts et des forces entièrement différents des intérêts particuliers et des forces de l'individu. Les hommes, en tant que personnes, ne comptent pour rien dans de pareils conflits. Lorsqu'Athènes lutte contre Sparte, lorsque Rome veut détruire Carthage, leur objet est d'assurer leur existence en tant qu'État ou de conquérir la domination du monde, et non pas sans doute de tuer un plus ou moins grand nombre d'hommes particuliers. « Les particuliers ne sont ennemis qu'accidentellement, non point comme hommes, ni même comme citoyens, mais comme soldats, non point comme membres de la patrie, mais comme ses défenseurs. » A la rigueur, « on peut tuer l'État sans tuer un seul de ses membres », car l'État est détruit, n'importe comment, s'il a perdu sa souveraineté. Ainsi donc « c'est le rapport des choses et non des hommes qui constitue la guerre ; et l'état de guerre ne (peut) naître des simples relations personnelles, mais seulement des relations réelles ».

La guerre ainsi ramenée à son principe essentiel, les règles qu'elle suppose, les droits qu'elle justifie se trouvent implicitement déterminés. Acte de souveraineté, lutte de puissance à puissance, elle exige pour être légitime, à son

début comme à sa fin, la déclaration manifeste de la volonté nationale.

Je démontrerais aisément qu'il (l'état de guerre) ne peut résulter que du libre consentement des parties belligérantes ; que si l'une veut attaquer et que l'autre ne veuille se défendre, il n'y a point d'état de guerre, mais seulement violence et agression ; que l'état de guerre étant établi par le libre consentement des parties, ce libre et mutuel consentement est aussi nécessaire pour rétablir la paix, et qu'à moins que l'un des deux adversaires ne soit anéanti, la guerre ne peut finir entre eux qu'à l'instant que tous deux en liberté déclarent qu'ils y renoncent.

D'autre part, la guerre ne saurait conférer aux belligérants d'autres droits que ceux qui résultent de son principe et de sa fin. « La fin de la guerre étant la destruction de l'État ennemi, on a droit d'en tuer les défenseurs tant qu'ils ont les armes à la main, mais sitôt qu'ils les posent et se rendent, cessant d'être ennemis ou instruments de l'ennemi, ils redeviennent simplement hommes et l'on n'a plus de droit sur leur vie. » La victoire ne donne donc nullement un droit illimité sur la vie, la liberté et les biens du vaincu. Comment le donnerait-elle au soldat individuel? Il n'avait pas querelle particulière avec l'adversaire qu'il a trouvé devant lui ; il combattait pour son pays : il ne peut donc s'ériger en juge, de par son intérêt privé ou son caprice, du sort de son prisonnier, qui relève de l'État seul. Mais l'État vainqueur lui-même ne faisait pas la guerre à des individus : leurs droits personnels sont étrangers à la querelle qu'il avait avec un autre État ; s'il cessent de pouvoir le défendre, ils ne sont plus des ennemis. Le massacre des prisonniers ou des blessés, l'esclavage, le pillage ne sont donc qu'un brigandage, public ou particulier, mais ne sauraient s'abriter sous le droit de la guerre.

Ce principe est même conforme aux maximes établies de tous les temps et à la pratique constante de tous les peuples policés... L'étranger, soit roi, soit particulier, soit peuple, qui vole, tue ou détient les sujets, sans déclarer la guerre au prince, n'est pas un ennemi, c'est un brigand. Même en pleine guerre, un prince juste s'empare bien, en pays ennemi, de tout ce qui appartient au public ; mais il respecte la personne et les biens des particuliers ; il respecte des droits sur lesquels sont fondés les siens.

A plus forte raison, la guerre ne saurait laisser après elle et d'une manière durable des droits qu'elle ne confère même pas quand elle est dans toute sa rage. « Si la guerre ne donne point au vainqueur le droit de massacrer les peuples vaincus, ce droit, qu'il n'a pas, ne peut fonder celui de les asservir. » Tant que le vainqueur prétend fouler aux pieds les droits individuels, c'est la guerre qui continue et nulle autorité morale ne s'ajoute à la force. « Un esclave fait à la guerre ou un peuple conquis n'est tenu à rien du tout envers son maître qu'à lui obéir autant qu'il y est forcé. » Elle ne peut donc avoir pour effet légitime de soumettre un homme à un autre homme, mais seulement un État à un autre État. Un traité de paix ne peut rien changer à la condition des hommes, mais seulement à l'état des choses qui était l'objet de la guerre.

Rousseau a donc aperçu que la guerre véritable et, si je puis dire, digne de ce nom avait, non seulement ses lois qui dérivent de la nature des choses, mais aussi sa grandeur et même sa justice. Fondée sur une nécessité que la raison est bien forcée de reconnaître, elle pourra, si elle s'impose les règles qu'implique son objet propre et ne revendique d'autres droits que ceux qui sont nécessaires à sa fin, fonder des obligations respectables. Il y a donc comme un code de la guerre légitime, de la guerre honorable, que Rousseau assurément n'a pas prétendu écrire tout entier, mais dont il a posé avec autant de fermeté que de noblesse les principes essentiels. En fait, jusqu'ici, ce droit de la guerre ne peut faire appel à d'autres sanctions qu'à l'indignation publique et à la conscience du genre humain : mais il a pour lui la force mystérieuse qui oblige le cœur des hommes à s'incliner devant le devoir et la raison.

*
* *

L'état de guerre naît naturellement de l'état social. La guerre a ses conditions, ses règles et sa justice. Est-ce donc à ces constatations, qui pour être fondées sur des raisons solides n'en sont pas moins amères, que s'arrête définitivement la pensée de Rousseau? N'a-t-il condamné les cruautés inutiles et barbares que pour laisser libre champ aux horreurs inévitables de la guerre légitime? N'a-t-il confondu l'opti-

misme superficiel des « philosophes » que pour aboutir à un pessimisme sans espoir? — Non. Les idées de Rousseau sont toujours complexes et, par là même, prêtent aux méprises. Comme il rattache à leurs causes sociales nos vices et nos misères, il n'a que dédain pour les palliatifs à la mode et les espoirs inconsidérés : voyant la profondeur du mal, il le sait difficile à guérir. Mais pourtant, par la plus intime et la plus constante de ses croyances, Rousseau reste optimiste : pour lui, le mal ne tient pas à la nature même de l'homme, mais aux conditions factices de la vie sociale. Si la guerre était, comme le voulait Hobbes, inhérente à la personne humaine, et si, comme un mal spécifique, elle renaissait toujours du fond de notre cœur et de notre intelligence, il faudrait désespérer, puisque d'ailleurs c'est chimère de compter sur la société pour la détruire. La pensée de Rousseau n'est pas ici sans analogie avec la pensée chrétienne : pour lui, la nature humaine est viciée, non mauvaise ; comme un autre péché originel, la société l'a profondément corrompue, mais le fonds primitif était sain. Dès lors le salut n'est ni absurde ni impossible et Rousseau voit clairement quelles en sont les conditions.

La première chose que je remarque, en considérant la position du genre humain, c'est une contradiction manifeste dans sa constitution qui la rend toujours vacillante. D'homme à homme, nous vivons dans l'état civil et soumis aux lois ; de peuple à peuple, chacun jouit de sa liberté naturelle ; ce qui rend au fond notre situation pire que si ces distinctions étaient inconnues, car, vivant à la fois dans l'ordre social et dans l'état de nature, nous sommes assujettis aux inconvénients de l'un et de l'autre sans trouver la sûreté dans aucun des deux. La perfection de l'ordre social consiste, il est vrai, dans le concours de la force et de la loi ; mais il faut pour cela que la loi dirige la force, au lieu que, dans les idées de l'indépendance absolue des princes, la seule force, parlant aux citoyens sous le nom de loi et aux étrangers sous le nom de raison d'État, ôte à ceux-ci le pouvoir et aux autres la volonté de résister, en sorte que le vain nom de justice ne sert pour tous que de sauvegarde à la violence.

Comment faire disparaître cette contradiction radicale? — On ne peut supprimer aucun de ses deux termes. Le retour pur et simple à la nature, à l'innocence de la vie primitive, est, aux yeux de Rousseau lui-même, la plus vaine chimère. L'œuvre, bonne ou mauvaise, de la société est trop profonde

pour que l'homme civil puisse redevenir jamais l'homme naturel : elle a créé des besoins, des habitudes et des forces qu'aucun effort volontaire n'est capable d'anéantir. Bon gré mal gré, c'est sous la forme sociale que l'humanité est bien forcée maintenant d'envisager son avenir. Mais nous ne pouvons pas davantage étouffer définitivement la nature et laisser aller la société d'artifice en artifice et de violence en violence, sans plus nous inquiéter désormais de nos tendances instinctives ni des ordres de notre conscience. La nature n'est que la force même des choses qui s'exprime, au fond de nos cœurs, par des sentiments ineffaçables, dans le monde, par des nécessités invincibles. C'est en vain, nous l'avons vu, qu'« on pense anéantir la nature » : elle sait bien frapper d'impuissance tout ce qu'on fait contre elle ou sans elle.

Un seul moyen de salut reste donc à l'homme : reprendre, à la lumière de la raison, l'œuvre grossière et passionnée que l'humanité a accomplie dans les ténèbres et comme au hasard, et, par un effort prodigieux, rapprocher la société de la nature, autant qu'il est possible, pour établir au moins entre elles la ressemblance et l'harmonie.

> Loin de penser qu'il n'y ait ni vertu ni bonheur pour nous, et que le Ciel nous ait abandonnés sans ressource à la dépravation de l'espèce, efforçons-nous de tirer du mal même le remède qui doit le guérir. Par de nouvelles associations, corrigeons, s'il se peut, le défaut de l'association générale... Montrons... dans l'art perfectionné la réparation des maux que l'art commencé fit à la nature.

C'est le plan de la cité parfaite, selon cet « art perfectionné », que le *Contrat social* a prétendu tracer. Tout y est combiné pour donner à la loi civile, œuvre de la volonté raisonnée, les caractères mêmes de la loi naturelle et pour assurer au citoyen, sous la nécessaire contrainte de lois générales, équitables et saintes, le bien sans lequel il cesserait d'être un homme, la liberté. Mais l'humanité n'a pas moins à craindre la guerre que la tyrannie : tant que cet « art perfectionné » se borne à la construction de l'État ou de la cité, l'œuvre reste incomplète : il faut l'étendre aux rapports des États entre eux si l'on veut, à la liberté, joindre le bienfait de la paix.

Mais, ici même, Rousseau s'est arrêté. Le *Contrat social* se termine sur un aveu d'impuissance : devant cet « objet

trop vaste », Rousseau se récuse et se tait. Dans les manuscrits mêmes, où les principes du droit de la guerre sont posés avec tant de fermeté, les indications positives sur l'organisation pacifique des relations internationales sont brèves et vagues. Quelques conseils précis à l'adresse des Corses ou des Polonais ont encore un caractère trop spécial pour nous éclairer complètement. Mais si nous devons renoncer à connaître les moyens que Rousseau jugeait capables de réaliser une telle fin, si lui-même sans doute n'a jamais réussi pleinement à se contenter sur ce point, pourtant nous savons sûrement dans quelle direction il avait cherché.

Comment faire régner entre les États le même ordre pacifique que chacun d'eux assure, grâce à la loi, à ses propres citoyens? Le peuple particulier, qui pourrait se charger de cette tâche et la remplir, serait le maître du monde et ferait acheter la paix au prix de la servitude. Il faudrait donc trouver dans les États eux-mêmes, par leur association, les forces et les volontés capables d'imposer la paix à tous sans détruire la liberté d'aucun. Une confédération des peuples, assez souple pour laisser entière la souveraineté de chaque État, assez étroite pour constituer une force coercitive efficace, volontairement consentie par tous pour être librement obéie et commander le respect, voilà la formule idéale qui seule satisfait aux conditions de la question.

Mais comment réaliser cette merveille? Rousseau, qui avait critiqué avec clairvoyance les livres de l'abbé de Saint-Pierre, voyait mieux que personne la chimère du projet de paix perpétuelle. Il n'y a rien à espérer, déclare-t-il, dans l'état de l'Europe moderne, de nations corrompues par leurs traditions et leurs mœurs autant que par leurs mauvaises institutions. Pourtant une telle confédération serait peut-être réalisable entre de petits États, tels que Genève, tels que la Corse, tels qu'avaient été à leur origine la plupart des États d'autrefois. Toutes les fois que Rousseau désespère de la réalisation de ses vues politiques, qu'elles concernent la vie intérieure des États ou les relations internationales des peuples, c'est par cette vision d'un avenir de petites républiques qu'il console son imagination et rassure sa raison. — Utopie sincère ou défaite ingénieuse? On en a parfois discuté. A moins peut-être encore que,

par une habileté inconsciente ou réfléchie, il trouve, à réduire ainsi le champ d'application de ses théories, l'avantage d'exposer plus librement et prudemment sa pensée, d'affaiblir les résistances que sa hardiesse pourrait susciter et de préparer les hommes, quand ils se seront familiarisés avec elle sous cette forme restreinte, quand ils l'auront comprise et aimée, à la vouloir réaliser de plus en plus complètement.

*
* *

Si Rousseau ne nous apporte pas une solution définitive et précise du problème qu'il a si profondément posé et si vigoureusement étudié, — et il serait sans doute aussi naïf de s'en étonner qu'injuste d'en triompher, — il est intéressant de reconnaître qu'en fondant, il y a cent cinquante ans, la doctrine démocratique de la société, l'auteur du *Contrat social* l'a liée, dès l'origine, à une théorie de la guerre et de la paix, à un « pacifisme », si l'on veut, qui exclut toute lâcheté, condamne toute cruauté, interdit toute illusion.

« La tyrannie et la guerre ne sont-elles pas les plus grands fléaux de l'humanité? » demandait le précepteur d'Émile. Mais le *Contrat social* se refuse à les mettre sur le même rang et répond fièrement que le premier est bien plus grave encore : « Ce qui fait vraiment prospérer l'espèce est moins la paix que la liberté. » Et toutes les horreurs de la guerre, toutes les morts et tous les sacrifices ne paient pas trop cher l'indépendance d'un peuple.

La guerre, si nous y voyons, avec Rousseau, le conflit de deux États, de deux êtres moraux, ne saurait plus être la lutte barbare et sans règles de deux forces déchaînées. En se mettant au service de la Patrie, la force doit se montrer digne d'elle. Défendre l'État, c'est combattre pour des droits sacrés et reconnaître, en même temps que les nécessités de l'action violente, le pouvoir de la justice et de la raison. C'est l'honneur de Rousseau que d'avoir pu condamner avec autant de fermeté que de logique toutes les cruautés qu'absolvaient les Grotius et les théoriciens du despotisme et d'avoir déduit du droit des hommes et du droit des nations la lumineuse formule de la guerre légitime et humaine.

Mais la doctrine de Rousseau n'est pas seulement fière et généreuse, elle est aussi clairvoyante. Nul mieux que lui n'a combattu la dangereuse illusion qui attend la disparition de la guerre des seuls progrès du savoir et de la civilisation. Rousseau a vu profondément que le danger de la guerre était inhérent à la vie sociale elle-même et d'autant plus menaçant que les États acquièrent plus de besoins, de forces et d'indépendance. Pourtant, n'allons pas le ranger parmi les dédaigneux contempteurs de tout effort pacifiste : ce serait fausser radicalement tout le sens de son œuvre politique et méconnaître l'espoir le plus profond de son âme. Mais, si les peuples libres réussissent un jour à s'assurer le bien qui complète et qu'appelle la liberté, la paix universelle, Rousseau nous enseigne que ce ne sera pas par l'aveugle et nécessaire déroulement des forces naturelles et sociales : ce sera par un effort nouveau, par une organisation spéciale, par une révolution auprès de laquelle toutes nos révolutions intérieures sembleront faciles et petites. La doctrine politique de Rousseau, même s'il ne l'avait crue sérieusement applicable qu'à de petits États, n'en a pas moins fait un assez beau chemin, même parmi les plus grands. Malgré ses erreurs et ses chimères, il a été en quelque mesure le prophète et l'inspirateur de l'œuvre démocratique de l'âge qui s'achève. Qui sait si, par sa théorie de la guerre, il n'a pas aussi pressenti et préparé l'œuvre d'organisation internationale du siècle de demain?

GEORGES BEAULAVON.

LA MARINE MARCHANDE DU JAPON

I

Aucune puissance maritime n'a sa destinée si clairement écrite que le Japon. La figure même qu'il dessine sur la carte est un symbole : une longue et mince nef, ancrée au large des mers de Chine comme le veilleur et le pilote de l'Extrême-Orient; au Sud, elle pointe sa proue vers l'empire du Milieu, la Malaisie, l'océan Indien; à l'Est, elle regarde par le travers toutes les routes du Pacifique.

Ni le Royaume-Uni, ni la Grèce, ni même la Norvège n'offrent, par rapport à la superficie des terres, un pareil développement de côtes. Ce chapelet d'îles étroites et étranglées, très riches en havres et en baies découpées, fait penser à trois ou quatre Bretagnes grandies d'échelle, coupées du continent et mises bout à bout, étirées. De l'une à l'autre côte, entre la rive concave de la mer du Japon et le flanc Est, largement déployé sur le Pacifique, si l'on trace des perpendiculaires à l'axe du Nippon, nulle part la terre ferme ne mesure beaucoup plus de trois cents kilomètres, la distance à vol d'oiseau de Paris à Saint-Malo. Partout on retrouve la mer prochaine. La structure montagneuse du pays lui refuse les grandes voies terriennes, larges vallées, routes de plaine, fleuves au cours égal. Pour le trafic intérieur même, le chemin naturel c'est toujours ou surtout l'eau libre. Les villes notables s'égrènent au long des rivages ou à leur portée, et presque toutes sont des ports.

Avant la révolution du Japon moderne, la violence faite, pendant deux siècles, à la vocation de cet empire de la mer, demeure un paradoxe unique dans l'histoire. En 1636, le maire du palais Iyevitsu ordonnait la destruction des jonques d'assez fort tonnage pour naviguer au long cours, et défendait d'en construire de pareilles à l'avenir. Cet édit, qui fermait l'empire, avait pour objet d'y mettre fin à la prédication du christianisme et d'y abolir désormais l'émigration. On l'appliqua avec rigueur. Autrefois florissante, pendant la période qui correspond au Moyen Age et à la Renaissance de l'Occident, la marine marchande du Nippon, à l'époque shogounale, n'était plus, bientôt, qu'un souvenir.

Le réveil du Japon, à l'aurore de l'ère du Meiji, devait avoir pour premier effet de rendre la nation à sa destinée maritime. Dès 1853, le gouvernement lève les interdits qui la paralysaient. En 1870, il commence d'encourager les achats de navires du type européen, et l'on voit la marine marchande du Japon moderne naître humblement avec la première compagnie de navigation qui inaugure un service régulier entre Tokyo et Osaka.

Dès le moment où le Japon, après sa longue réclusion, entrait en communication avec le reste du monde, le progrès de sa marine marchande était lié à celui de son commerce avec le dehors. De 1868 à 1913, le trafic extérieur du pays a grandi dans la proportion de 1 à 73 pour l'importation, de 1 à 46 pour l'exportation. Dans le même temps, la flotte de commerce japonaise passait de 17 000 à 1 938 000 tonnes, et, sur ce total, les navires à vapeur comptaient pour plus des trois quarts. En moins d'un demi-siècle, le parent pauvre, parti de rien et tard venu, avait conquis le sixième rang dans la marine marchande mondiale. A la veille du conflit européen, il prenait place immédiatement après l'Angleterre, les États-Unis, l'Allemagne, la Norvège et la France.

Dans ce développement rapide, un fait domine et éclaire tout le tableau : des guerres marquent les étapes de ce progrès, les trois guerres qui, en l'espace d'une génération, ont rendu au Japon son prestige en Extrême-Orient, lui ont valu un ample domaine colonial, et ont transformé l'empire du Soleil Levant en grande puissance mondiale.

A la campagne de Formose (1874), bientôt suivie de la guerre civile japonaise, répondait l'acquisition de nombreux navires étrangers, destinés comme transports aux nécessités militaires du moment, et passés peu après à la marine marchande. L'ouverture de la première ligne de navigation extérieure du Japon, celle de Shangaï, en résultait immédiatement. Puis, l'impulsion donnée, c'était, en 1884 et 1885, la mémorable fondation des deux grandes compagnies analogues à notre *Compagnie Générale Transatlantique* et à nos *Messageries Maritimes*, l'*Osaka Shosen Kaisha*, la *Nippon Yusen Kaisha*.

Cette courbe ascendante atteint son point décisif aussitôt après la guerre de Chine. L'État adopte une politique navale énergique et systématique. Il institue des primes à la construction et à la navigation[1], puis il assure le recrutement national du personnel de la marine marchande en organisant, par la loi de 1899, l'instruction des cadres et des équipages. Les lignes japonaises, jusque-là bornées, ou presque, aux mers de Chine, s'étendent désormais à l'Australie, à l'Amérique du Nord, à l'Europe, et vingt-six ports nouveaux s'ouvrent au commerce étranger.

Entre l'année qui suit la guerre sino-japonaise et celle qui précède la lutte avec la Russie, la flotte commerciale à vapeur avait presque doublé. Grossie des steamers achetés en masse au dehors ou construits sur place pendant la campagne de Mandchourie, elle porte alors, d'un coup, son effectif de 660 000 à 795 000 tonnes, puis, au lendemain de la paix, à 1 040 000 tonnes. Ainsi, en dix ans seulement, de 1896 à 1906, les deux guerres avec la Chine et avec la Russie ont eu pour résultat d'accroître la marine marchande japonaise dans la proportion de 1 à 3. En même temps, les territoires ou les concessions économiques acquises à Formose, en Corée, dans la péninsule du Liao-Toung et la Mandchourie du Sud, procurent au trafic extérieur du Japon, sous forme de domaine privilégié, un nouveau et vaste champ d'exploitation. L'année même du traité de Portsmouth, les armateurs japonais achevaient de prouver l'audace et le succès de leurs ambitions

1. Cf. l'exposé de cette législation dans une étude de M. G. Lecarpentier, *la Marine marchande japonaise*. (*Bull. de la Ligue maritime*, mars 1913.)

mondiales en inaugurant une ligne régulière vers l'Amérique du Sud.

Si l'on dégage les conclusions de cet examen rétrospectif, en bornant le coup d'œil aux années écoulées depuis la paix de Shimonoseki jusqu'au conflit européen, ce qui ressort, c'est l'extraordinaire efficacité des lois protectrices à la faveur desquelles la flotte marchande du Japon a pu accomplir ses progrès les plus remarquables et les plus récents. Tandis que le tonnage total des vaisseaux au long cours, dans les ports japonais, a passé du simple au double, l'armement japonais se révèle, sans comparaison, comme le principal bénéficiaire de cette expansion : entre 1896 et 1910, dans le trafic extérieur de l'empire, la part du pavillon national a grandi de 18 à 46 p. 100.

Le mouvement de la statistique n'est pas moins éloquent, à considérer la nationalité non plus des vaisseaux, mais du personnel de la navigation. Dix ans [1] ont suffi pour augmenter de 9 000 le nombre des nationaux, s'il s'agit du cadre des officiers marchands, et, s'il s'agit des équipages, pour grossir les effectifs de 129 000 marins japonais régulièrement qualifiés et instruits, alors que le personnel des capitaines ou matelots étrangers au service de l'armement japonais demeurait presque stationnaire, et du reste infime.

Sans pouvoir avancer du même pas que la navigation, la production des chantiers navals japonais a marqué cependant une progression continue et singulièrement rapide. A tenir compte des seuls bâtiments à vapeur, on constate que, pour la période 1896-1911, cette production fournit déjà plus de 36 p. 100 du tonnage immatriculé [2]. En outre, si l'on prend les dates extrêmes, on observe que dans l'augmentation de la flotte marchande, le contingent fourni par les chantiers japonais a grandi proportionnellement deux fois et demie plus vite que celui des navires achetés à l'étranger [3]. Pour apprécier ces résultats, il importe de rappeler que les constructeurs

1. 1901-1911.

2. Tonnage des navires construits au Japon de 1896 à 1911 : 500 000 tonnes.
— au dehors de 1896 à 1911 : 860 000 —

3. Steamers construits au Japon : 1896, 3 500 tonnes ; 1911 : 43 000 tonnes.
— achetés à l'étranger : 1896, 22 000 — 1911 : 129 000 —

ont dû triompher de la pauvreté du pays en minerais de fer. Le défaut, au Japon, de la matière première essentielle, les obligeait d'y suppléer sans cesse par des importations coûteuses.

Cet effort avait répondu à la multiplication et à la prospérité de compagnies de navigation solidement organisées. On n'en comptait pas moins de 309 en 1912. Sur le tonnage total qu'elles représentaient, plus du quart appartenait aux trois grandes raisons sociales qui ont été les forces dirigeantes de la marine commerciale du Japon contemporain. La puissante *Nippon Yusen Kaisha* dominait avec une masse globale de 257 000 tonnes, répartie sur 69 bâtiments. Elle dessert principalement les ports australiens (Sydney, Melbourne), ceux de l'Inde (Calcutta, Bombay), la côte Pacifique des États-Unis, les ports américains de l'Atlantique, enfin Londres, avec escales à Shangaï et aux principales villes maritimes des colonies anglaises qui jalonnent la route : Hong-Kong, Singapour, le Cap, etc. La flotte de l'*Osaka Shosen Kaisha* tenait le second rang avec 150 000 tonneaux et 108 navires, et celle de la *Toyo Kisen Kaisha* le troisième avec 9 unités jaugeant ensemble 78 000 tonnes. Les lignes qui dépendent de ces deux dernières compagnies atteignent les ports chinois, Hong-Kong, les Philippines d'une part, Honolulu, San-Francisco et l'Amérique du Sud d'autre part. Ainsi la navigation régulière japonaise avait développé un réseau océanique complet : elle mettait le pays en communication directe avec la Chine, la Malaisie, l'Hindoustan, l'Afrique du Sud, la Grande-Bretagne, avec l'Australie, les îles océaniennes et tout le continent américain.

La concentration voulue du commerce extérieur dans un nombre limité de ports japonais avait beaucoup contribué à cette expansion mondiale du trafic maritime de l'Empire. Sur les 759 ports du Japon proprement dit, 37 seulement ont été ouverts au commerce étranger. En outre, parmi ces ports libres, l'État réservait aux plus importants la majeure partie des crédits d'aménagement dont il disposait, et, de la sorte, il a pu doter quelques centres d'attraction privilégiés d'une organisation et d'un outillage capables de rivaliser avec les grands ports européens. Aussi Yokohama et Kobé

sont-ils restés en mesure d'absorber la majeure partie du trafic extérieur, 81 p. 100 du total des importations et des exportations en 1912 ; Osaka, débouché d'un puissant district industriel, a continué de grandir, et, au second plan, alors que l'antique Nagasaki dépérissait, une croissante prospérité a favorisé un petit nombre de villes maritimes plus modestes, mais bien situées : Moji et Shimonoseki, forts de leur position en face de la Corée, Yokkaïchi et Shimuzu sur la côte du Pacifique, enfin, dans l'île du Nord, les ports locaux du Hokkaïdo et Hakodate.

Telle était, à la veille de la guerre européenne, la situation de la marine de commerce japonaise envisagée de trois points de vue : l'importance de la flotte marchande, le rôle joué dans la formation de cette flotte par la construction indigène et l'organisation de la navigation. Quant au trafic extérieur que le Japon s'était ainsi assuré, il s'élevait en 1913 pour l'exportation à 632 millions de yen, pour l'importation à 729 millions de yen, soit une valeur totale de 1 361 millions de yen, en chiffres ronds 3 milliards 350 millions de francs [1].

II

Bien loin d'arrêter cet essor, la guerre européenne devait être pour la marine marchande du Japon l'occasion de nouveaux et extraordinaires progrès.

Le destin bornait, dans le conflit, l'effort militaire de l'empire aux courtes opérations de Kiao-Tchéou, et le rôle de sa marine de guerre à la garde de l'océan Indien et du Pacifique. L'accomplissement même de ses devoirs d'allié et la force des choses exigeaient du Japon qu'il consacrât toute son énergie à tendre son activité économique au maximum. La guerre lui épargnait les lourdes pertes de capital et des dépenses improductives qui se chiffrent par dizaines de milliards chez les autres belligérants : par là, et en raison de sa durée même, elle a été pour nos alliés d'Extrême-Orient la cause efficiente d'un développement industriel et commercial sans précédent.

1. Au pair, un *yen* équivaut à 2 fr. 58. Il se divise en cent *sen*.

La charge incombait au Japon, d'abord de suffire, dans une large proportion, au ravitaillement de la Russie en armes et en munitions. Il trouvait, d'autre part, dans les besoins économiques pressants des autres nations de l'Entente, la faculté d'accroître notablement ses exportations européennes. L'occasion, ensuite, s'imposait de suppléer, sur plusieurs grands marchés extra-européens, à la diminution ou à la suppression des importations habituelles des puissances occidentales : il s'agissait naturellement, surtout, soit de la Chine, soit des colonies ou Dominions anglaises de l'Asie et de l'Océanie, l'Inde, l'Australasie. Enfin, tributaire régulier du Royaume-Uni pour un grand nombre d'articles essentiels, le Japon a dû, dans l'intérêt de sa propre consommation, suppléer lui-même au déficit des importations de son fournisseur principal.

L'abondance de la main-d'œuvre nationale et l'accumulation rapide de profits inespérés ont permis à l'industrie japonaise de répondre à cet appel de la fortune. La multiplication des entreprises nouvelles, l'extension ou la fusion des entreprises existantes, se mesurent en 1915 par une majoration de capital égale à 292 millions de yen, plus de 750 millions de francs. Ce mouvement a continué même avec plus d'ampleur en 1916 : pour cet exercice le supplément de mise atteint 658 millions de yen, soit plus de 1 700 millions de francs.

En affectant surtout la production manufacturière, cette augmentation a profité largement aux industries essentielles : produits chimiques, constructions mécaniques, mines, métallurgie. Tandis que le rendement des ressources métalliques propres du sol japonais (cuivre, zinc) dépassait, en 1915, de 57 p. 100 celui de l'année précédente, les besoins de la consommation indigène en fer et en acier doublaient, et il y était pourvu soit par une extension des importations américaines, soit par l'exploitation intensive des usines que des sociétés japonaises possèdent en Chine, en Mandchourie, en Corée[1].

Au dehors, on assistait à un progrès parallèle de la production agricole de Formose et de la Corée, et à un effort com-

1. Exportations de la Corée en 1915, comparées à celles de 1914 : plus-value, 43 p. 100.

mercial hardi, tenace, omniprésent : les hommes d'affaires du Nippon multipliaient partout en Extrême-Orient leurs nouvelles entreprises financières ou industrielles, et, non contents de développer le trafic de l'Empire sur ses anciens marchés d'Asie et d'Amérique, ils s'efforçaient, avec leur opiniâtreté de gagne-petit, de conquérir des débouchés jusque dans l'Afrique du Sud.

Ralenti pendant les derniers mois de 1914, le mouvement commercial du Japon avait subi, pour l'ensemble de cette année, une moins-value prononcée aux exportations : 591 millions de yen contre 632 en 1913. Mais c'était là un fléchissement tout momentané. Dès 1915, les exportations rebondissaient à 708 millions de yen, chiffre sans précédent. Atteintes par une réduction de 50 p. 100 du côté des fournitures anglaises [1] et par la disparition du commerce maritime de la Belgique et des Puissances centrales [2], les importations, sans doute, tombaient à 532 millions de yen. Au total toutefois, il résultait que le Japon, de débiteur qu'il avait été auparavant, passait au rang des créditeurs sur le marché mondial. Fait presque unique jusque-là dans son histoire économique, il soldait la balance de son commerce à son profit, avec un excédent de 166 millions de yen au bénéfice des exportations. Cette brusque avance s'est accentuée en 1916 : le montant des exportations de l'année entière a dépassé de 288 millions de yen celui des importations.

Ces augmentations concernent surtout la Grande-Bretagne et l'Empire russe, où les ventes japonaises de 1915, comparées à celles de 1913, doublaient et décuplaient respectivement, alors que le total des échanges avec l'Europe fléchissait d'un tiers. Elles ont marqué aussi des plus-values substantielles du côté des États-Unis, de l'Inde anglaise, de l'Australie, qui d'un coup doublait son trafic avec le Japon, à la fois à l'exportation et à l'importation [3]. Elles accusaient encore une majo-

1. Importations britanniques au Japon : en 1913, 123 millions de yen; en 1915. 58 millions de yen.

2. Importations des Puissances centrales et de la Belgique au Japon : en 1913, 81 millions de yen; mouvement total des échanges de ces États avec le Japon, la même année : 99 millions de yen.

3. Plus-value des échanges de l'Australasie avec le Japon, en 1915, par rapport à 1913 : 21 millions de yen.

ration très appréciable pour le Canada, les îles Hawaï, la Malaisie anglaise, les Philippines.

Le nouvel accroissement de 1916 fait apparaître d'autres traits significatifs. S'il s'agit moins du volume des affaires que de l'industrie des exportateurs, on note que chez tels clients récents et secondaires comme la République Sud-Africaine, en 1916, par rapport à 1913, les ventes japonaises ont quadruplé. Par ailleurs, à considérer l'ensemble du tableau, on observe que l'avance s'est manifestée spécialement sur les marchés immédiats et naturels du Nippon, dans l'Asie méridionale, orientale et sud-orientale. A défaut de statistiques détaillées, non encore établies, des estimations dignes de foi montrent que les exportations japonaises aux Indes anglaises, aux Indes néerlandaises, dans la péninsule de Malacca, au Siam, en Indo-Chine française, ont, pour l'année écoulée, dépassé de 100 p. 100, au total, les résultats de 1913. En Chine aussi elles avaient repris avec un succès grandissant, après un malaise temporaire en 1915, et après le règlement des troubles politiques qui avaient gêné l'épanouissement des affaires du Japon dans un domaine prédestiné.

Telle était l'énorme surcharge de trafic à laquelle les armateurs japonais ont dû faire face à bref délai. La disparition de la flotte de commerce allemande avait réduit à proportion les disponibilités de la navigation mondiale. Les flottes marchandes des Alliés et des autres puissances maritimes ne suffisaient qu'avec une difficulté croissante aux besoins les plus nécessaires de l'Entente ou des neutres européens, et la guerre sous-marine leur infligeait, par surcroît, des pertes sensibles. Déjà très diminué à la fin de 1914, le tonnage représenté dans le Pacifique par les pavillons étrangers tombait de 50 p. 100 en 1915. Enfin, du fait même de la crise, les achats de bâtiments en Europe ou en Amérique ne pouvaient fournir aux armateurs japonais qu'un appoint extrêmement limité.

Il fallait construire. Le développement considérable que les industries métallurgiques du Japon ont pris à la suite du conflit européen a puissamment secondé l'effort sans précédent des chantiers nationaux. Dès à présent, le nombre des chantiers pour vaisseaux de 1 000 tonnes et au-dessus a passé de 18 à 37. Ces chantiers tirent des aciéries d'État de Waka-

matsu la majeure partie de leurs fournitures en pièces de fer et d'acier. Déjà doublée, la production de Wakamatsu en matériel de construction a augmenté encore de quelque 100 000 tonnes au cours de 1916, et une loi récente escompte la progression régulière de ce rendement dans un avenir prochain.

Pendant chacune des cinq années précédant la guerre, la construction indigène avait mis à flot, en moyenne, 49 000 tonnes de vaisseaux à vapeur. Ce chiffre a été porté à 80 000 tonnes en 1915, puis triplé pendant les huit premiers mois de 1916.

Ce n'est là qu'un commencement, si l'on tient compte des bâtiments actuellement en chantier. Au 20 février 1917, le tonnage des steamers en construction au Japon s'élevait à plus de 650 000 tonneaux [1]. Ce total imposant équivaut à plus du tiers de la flotte commerciale à vapeur exploitée par les armateurs japonais à la fin de 1915, excède la moitié du tonnage existant en chantiers aux États-Unis au mois de mai 1916, et égale le tonnage lancé par les chantiers anglais en 1915 (650 000 tonneaux).

La production de 1916 a été de 200 000 tonnes, celle de 1917 est évoluée à 281 000 tonneaux. Or l'ensemble de la flotte de commerce japonaise jaugeait 2 253 000 tonnes au début de 1916. Cette flotte, en outre, n'a subi du chef de la guerre sous-marine que des pertes insignifiantes auprès de celles des Alliés ou des neutres dans les mers européennes. Quand tous les bâtiments en construction dans les chantiers du Japon auront été mis à la mer, c'est-à-dire au plus tard en 1918, la marine marchande de l'Empire comptera bien près de 3 millions de tonnes, et davantage, si à la flotte immatriculée au Japon même on ajoute celle qui s'enregistre au port mandchou de Daïren (Dalny), et qui dépasse déjà 250 000 tonneaux. Ainsi l'on peut prévoir avec certitude que, gagnant deux rangs en moins de deux années, le Japon classera bientôt sa flotte marchande quatrième au tableau des marines de commerce du monde entier. Il aura laissé loin derrière lui la France et la Norvège, et suivra immédiatement les trois grandes puissances maritimes : Angleterre, États-Unis, Allemagne.

Cette augmentation volumineuse et continue de la produc-

1. Les seuls établissements d'Osaka ont des ordres correspondant à un tonnage qui dépasse celui des bateaux construits à Osaka depuis *trente-cinq ans*.

tion des chantiers japonais s'est poursuivie malgré la hausse considérable du prix des matériaux de construction navale depuis le début de la guerre européenne. D'après le directeur de la Navigation au Ministère des Communications de Tokyo, on peut évaluer ce renchérissement à 50 p. 100. Sans doute il a affecté la construction dans le monde entier; mais au Japon il était compensé par un avantage refusé à toutes les autres puissances maritimes, belligérantes ou neutres : le bon marché et la surabondance de la main-d'œuvre.

Le Japon, ainsi, a disposé de facilités exceptionnelles pour remployer dans la construction les bénéfices inattendus que la crise prolongée du fret valait, chez les Alliés ou chez les neutres, à tous les armateurs. Par surcroît, les armateurs japonais jouissaient encore, à cet égard, d'un autre privilège de fait. Plus favorisés même que ceux des puissances maritimes neutres, Hollande, pays scandinaves, États-Unis, ils profitaient sans restrictions de ce don de la fortune : en pleine prospérité économique, le Japon n'a pas eu besoin, jusqu'ici, de taxer lourdement les bénéfices de guerre de ses nationaux.

L'élévation du fret japonais devait coïncider avec la diminution du tonnage étranger dans le Pacifique, et avec l'accroissement des exportations de l'Empire. La hausse s'est accentuée au Japon, d'une manière continue, depuis le début de 1915, à la fois sur le marché du fret local et sur celui du fret international. Pour le cabotage local, on considère comme régulateur des frets le taux du transport des charbons entre Moji et Yokohama. Après avoir atteint 1 yen 85 sen en décembre 1915, ce fret de base montait à 2 yen 30 sen en mars 1916, soit respectivement plus de trois et quatre fois la moyenne correspondante de janvier 1914, 55 sen. Hausse modérée, d'ailleurs, si on la compare à celle du fret extérieur : pendant la même période, pour le trafic étranger, on payait aux armateurs japonais de 13 à 18 yen par tonne, dix ou quinze fois plus qu'au début de 1914[1].

Les plus grosses aubaines sont allées souvent aux petits armateurs, qui n'avaient à rémunérer que des capitaux

1. En juin 1917, le fret Moji-Yokohama s'est élevé au chiffre incroyable de 10 yen 50 par tonne. Les frets extérieurs avaient d'ailleurs augmenté à peu près suivant la même proportion.

modestes. On cite telles sociétés secondaires qui ont pu distribuer des dividendes de 220 p. 100, voire de 600 p. 100. Les grandes compagnies réalisaient des profits moins éclatants, mais réguliers et toujours substantiels. Pendant les cinq semestres compris entre octobre 1914 et mars 1917, la *Nippon Yusen Kaisha* a vu ses bénéfices nets passer de 6 millions de francs à 50 millions de francs en chiffres arrondis.

Les chefs des principales entreprises de navigation ont appliqué la majeure partie de ces vastes surplus de gains à consolider et à développer leurs affaires. Tournée vers l'avenir, leur politique réfléchie et ambitieuse a visé à garder et à étendre les positions conquises, en accroissant leurs flottes suivant un programme méthodique, et en ajoutant de nouvelles lignes à leurs réseaux.

En juillet 1914, les flottes des trois compagnies maîtresses, *Nippon Yusen Kaisha, Osaka Shosen Kaisha, Toyo Kisen Kaisha,* jaugeaient ensemble 515 000 tonneaux. En mai 1916, ce total montait à près de 800 000 tonnes soit, en moins de deux années, un accroissement supérieur à 50 p. 100. La *Nippon Yusen* et l'*Osaka Shosen,* en outre, avaient donné aux établissements d'Osaka des commandes échelonnées sur cinq années et portant respectivement sur la construction de 60 000 et 20 000 tonnes de navires par exercice, à compter de 1917, soit, de 1917 à 1922, une prévision d'augmentation égale ou supérieure, pour chacune de ces compagnies, à la flotte dont elles disposaient en 1912[1].

Dès à présent, la *Nippon Yusen Kaisha* exploite deux nouveaux services. Profitant de la réouverture du canal de Panama, elle a rétabli la ligne qui relie les ports japonais et Hong-Kong, Manille, Shangaï, à New-York, en passant par l'isthme. Elle a inauguré d'autre part des relations rapides et régulières avec la Nouvelle-Zélande, *via* Sydney. Elle envisage l'institution d'une troisième ligne de communications directes entre Yokohama et le Brésil : le trafic japonais à destination de la côte atlantique de l'Amérique méridionale, qui suivait jusqu'ici la voie d'Europe, éviterait de la sorte les transbordements à Londres et à Marseille. D'autres plans

1. On prête à ces compagnies l'intention d'alléger quelque peu ce programme, en raison des difficultés qu'éprouvent actuellement les constructeurs.

sont à l'étude. La Chambre de commerce d'Osaka a dressé tout un programme. Il comprendrait d'abord un service de circumnavigation mondiale, intéressant l'Afrique du Sud et les deux Amériques, par Singapour, Capetown, la côte Est de l'Amérique du Sud, New-York et Panama ; ensuite, un groupe de lignes desservant les ports chinois, l'Indo-Chine, le Siam, l'Australie, les mers du Sud. L'originalité de ce dernier projet, c'est que, avec des ports d'attache situés cette fois en dehors du Japon même, à Shangaï et à Singapour, il vise à drainer systématiquement au profit des armateurs japonais tout le trafic local des mers de Chine, de l'Insulinde et des mers du Sud.

III

Ainsi, la guerre européenne a eu pour résultat, en Asie, de stimuler puissamment les ambitions commerciales et maritimes de l'Empire japonais. Dans son effort pour s'affranchir de toute dépendance étrangère en matière de construction et de navigation, le Japon a fait des pas de géant. Par la vertu de la force acquise, sa marine marchande se trouvera, au lendemain du conflit, en mesure d'accaparer une part de plus en plus large du trafic international, surtout en Extrême-Orient, dans le Pacifique et dans l'océan Indien. Évidemment elle ne prétend pas surpasser l'armement de la Grande-Bretagne, ni même celui des États-Unis. Mais quant à la France, il est à craindre que l'avance prise sur elle ne soit d'ores et déjà définitive; à la paix, la hausse certaine du taux des salaires ajoutera une difficulté de plus à la solution de cette question vitale : la reconstitution et l'augmentation de notre flotte de commerce, appauvrie par l'arrêt presque complet jusqu'ici des constructions navales pendant la guerre.

Si l'on escompte un avenir plus lointain, il apparaît que tous les facteurs économiques dont la marine marchande japonaise dépend, garantissent une longue suite à ses progrès.

S'agit-il des matériaux de construction? Dans son programme économique actuel, le gouvernement de l'Empire a mis au premier plan l'accroissement régulier des fournitures

métallurgiques nécessaires à l'industrie nationale. Une commission officielle enquête en ce moment dans l'Extrême-Orient et en Océanie, à la recherche de nouveaux dépôts de minerais de fer. Dans les vastes ressources sidérurgiques de la Chine, si incomplètement exploitées encore, le Japon trouvera de quoi se libérer, de plus en plus, à cet égard, de sa dépendance à l'égard de la Grande-Bretagne et des États-Unis. Sous les auspices des principaux hommes d'affaires du Nippon, une grande société, l'*Oriental Iron Smelting Company*, vient de se constituer à cet effet ; elle absorbera tout le rendement des importantes mines de Tao-Chun, dans la province d'An-Hui, et en le traitant sur place, avec des minerais d'autres provenances, dans les puissants établissements métallurgiques qu'elle construit, elle ajoutera d'un coup 170 000 tonnes de lingots de fer, 150 000 tonnes de barres d'acier par an à la production japonaise.

S'agit-il de trafic maritime? La condition essentielle de son augmentation, le développement des facultés industrielles de l'Empire, correspond à une population en voie de croissance régulière et rapide, qui compte aujourd'hui 70 millions d'âmes, en faisant état des annexes du Nippon, la Corée, Formose, etc., et qui a doublé ainsi, depuis quarante ans, le capital humain de l'empire. On ajoutera à l'éloquence de cette constatation si l'on observe qu'au point de vue des capacités individuelles de production et de consommation le Japon n'en est probablement encore qu'à ses débuts. Pour la dernière année normale, 1913, le trafic extérieur par tête d'habitant ne dépassait pas environ 65 francs, soit dix fois moins qu'en Angleterre, et sensiblement moins qu'en Espagne ou en Portugal [1].

Comment ne pas présager favorablement de l'avenir si, d'ailleurs, dès avant la guerre, l'examen d'un passé récent manifeste que le commerce du Japon avec ses principaux clients ou fournisseurs obéit à une progression rapide et constante? En dix ans, de 1902 à 1912, les échanges du Japon avec les États-Unis, avec la Chine, avec l'Inde, ont respectivement doublé, triplé et presque quintuplé. De plus,

1. Commerce extérieur par tête d'habitant en 1913 : Grande-Bretagne 548 francs ; Portugal, 101 francs ; Espagne, 97 francs.

dans le cas particulier de l'Empire du Milieu, un autre fait ressort, plein de promesses. Au cours des toutes dernières années précédant la guerre, dans la majoration d'ensemble du trafic extérieur de la Chine, la part du commerce japonais n'a cessé, proportionnellement, de grandir aux dépens de l'Empire britannique et des États-Unis. De 1908 à 1912, dans le commerce étranger de la Chine, le pourcentage afférent aux États-Unis tombait d'un point, celui de la Grande-Bretagne perdait deux points, celui de tout l'Empire britannique, cinq[1], alors que celui du Japon montait de 14 à 18 p. 100 et même à 20 p. 100, si, dans les échanges de la Chine, on considère seulement ses importations. Appelé à recueillir un bénéfice croissant des immenses ressources économiques de la Chine, le Japon apparaît spécialement destiné à jouer aussi auprès d'elle en Extrême-Orient, comme courtier maritime, le même rôle que l'Angleterre pour le trafic de l'Occident.

Un dernier trait complète ce tableau des avantages économiques durables que le destin confère à l'empire japonais en Asie orientale. De son alliance avec la Russie, le Japon vient de tirer des privilèges nouveaux dans sa zone d'influence réservée. La voie japonaise Dalny-Karbin se prolonge au nord, vers Chang-Choun et le fleuve Sungari, par une ligne que la Russie exploitait jusqu'ici. Le Japon a obtenu une moitié de cette ligne et le droit de navigation sur une portion du fleuve Sungari. Dès maintenant, il contrôle ainsi la majeure partie du principal chemin de fer de la Mandchourie, et il tient l'accès à un affluent de l'Amour. Le commerce de la Mandchourie du Nord débouchait jusqu'ici exclusivement à Vladivostok : ces concessions auront pour effet de le dériver désormais de plus en plus vers le port japonais de Dalny.

A ces garanties permanentes s'ajoutent, en dernier lieu, les chances que le Japon peut avoir de conserver ses positions là où il a supplanté les exportations allemandes d'avant-guerre. Il est décidé à n'épargner aucun effort pour se maintenir, et il a prouvé dans le passé qu'il sait conserver ce qu'il

1. Grande-Bretagne : fléchissement de 12,7 à 10,6 p. 100. Empire britannique, de 55,8 à 48,5 p. 100. États-Unis (avec les Philippines), de 9,92 à 8,7 p. 100 (de 8,4 à 5,8 p. 100 si dans le commerce extérieur de la Chine on envisage seulement les importations).

a une fois saisi. Certes il serait prématuré de présager dans quelle mesure, les conditions normales rétablies, il sera possible au Japon de faire, pour sa part, pièce à l'Allemagne sur les marchés de l'Extrême-Orient. Mais, sur un autre terrain, dans les Dominions anglais, surtout en Australasie, le Japon continuera d'être favorisé par la politique radicale de défense économique antiallemande qu'ont inaugurée les républiques anglaises d'outre-mer. A ses produits manufacturés, l'Australie et la Nouvelle-Zélande offrent un débouché grandissant; d'autre part, elles sont, comme le Canada, à portée de lui fournir en échange une partie des matières premières ou des denrées alimentaires nécessaires à son industrie et à sa consommation. Tandis que le Japon augmentera au Canada ses achats de bois, de pâte à papier, il importera d'Australasie une quantité croissante de plomb, de laines, de cuirs, de céréales.

Qu'on mesure le passé, qu'on explore l'avenir, tout concourt donc à démontrer que la prospérité actuelle du commerce et de la marine marchande du Japon n'est ni l'effet du hasard, ni le temporaire résultat d'un effort fiévreux et court d'haleine, mais simplement un brillant épisode dans la trame d'un développement continu. Au delà du présent, les visées les plus hardies des armateurs japonais ont une première caution dans la force acquise et dans la nature des choses. Elles en ont une seconde, plus solide encore, dans la volonté des hommes. En définitive, ce qui les justifie, c'est le sens pratique et l'esprit d'entreprise qui imprègnent toute la vie économique du Japon d'aujourd'hui, c'est l'activité multiple et infatigable qui y fermente, et c'est un sentiment national vivace, fort des succès, jusqu'ici sans exception, de la politique de l'Empire, et dans le plein de sa vertu d'expansion. Enfin, les ambitions de l'armement japonais trouveront toujours un ferme appui dans l'énergique coopération d'un État qui sait qu'une flotte marchande florissante constitue la première condition de sa puissance. Le pavillon du Soleil Levant n'est pas au terme de ses conquêtes sur les routes de la mer.

A.-W. MONOD et M. DEWAVRIN

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

POR FRANCIA Y POR LA LIBERTAD,
par **Alberto Insua.**

« Pour la France et pour la liberté ». Sous ce titre M. Alberto Insua réunit plusieurs études écrites à Paris pendant la guerre sur les sujets les plus passionnants que lui ont fournis, tour à tour, les événements militaires et la vie intérieure de la France observée avec une sympathie toujours judicieuse. M. Insua nous aime d'autant mieux qu'il a su nous connaître et nous pénétrer. Nous ne pouvons qu'être honorés et émus du témoignage qui nous est rendu par un écrivain dont les lecteurs de cette Revue connaissent le talent robuste et sincère.

LA BATAILLE ÉCONOMIQUE DE DEMAIN,
par **Victor Boret.**

Instruit des questions économiques par son expérience du commerce et ses travaux de parlementaire, M. Victor Boret montre que l'Allemagne, la paix signée, continuera la lutte économique, et il explique ce que nous devrons faire pour la combattre. Favoriser l'esprit d'initiative, appuyer notre exportation par une bonne organisation consulaire, développer les institutions de crédit, telles sont les tâches qui s'imposent : M. Boret les étudie dans un esprit réaliste, inspiré par le désir patriotique d'accroître la richesse nationale.

LE DROIT A LA VIE,
par **Pierre de Valrose.**

M. Pierre de Valrose a traité un sujet douloureux et dramatique entre tous : celui d'une femme qui subit, pendant les ignobles horreurs de la guerre à l'allemande, le supplice de la plus effroyable maternité. A-t-elle le droit de supprimer les conséquences de l'attentat? Tel est le sujet du livre ; on n'en saurait méconnaître l'intérêt ni la portée. Il convient aussi de signaler le choix heureux des circonstances romanesques qui entourent le fait tragique, la façon délicate et profonde dont l'auteur a étudié ce martyre d'une âme féminine.

DEVANT L'HISTOIRE,
par **Paul Giraud.**

Utilisant les documents diplomatiques publiés par les belligérants, M. Giraud suit au jour le jour les négociations qui se sont déroulées du crime de Serajevo au début des hostilités. Il divise cet historique en chapitres et paragraphes qui ordonnent les faits et dégagent les origines du conflit. Le volume se termine par la réfutation des arguments qu'emploient souvent les Allemands pour justifier leur agression ; il met en lumière la lourde responsabilité qui pèse sur les empires centraux.

LES ALLIÉS ET LES NEUTRES,
par **Ernest Lémonon.**

Les livres ne manquent pas sur la politique européenne depuis le début de la guerre. M. Lémonon a eu le mérite de rassembler en un même volume des études précises et judicieuses sur l'effort militaire, économique, diplomatique des Alliés et sur l'état d'esprit des gouvernements et des peuples neutres. Il arrête son travail à la fin de 1916 ; depuis cette époque de grands événements se sont accomplis, telle l'intervention américaine. Mais aucune histoire contemporaine ne saurait conduire l'exposé des faits jusqu'à l'actualité immédiate. M. Lémonon a très heureusement défini les caractères de la période qu'il a choisie.

LA SOCIÉTÉ DES NATIONS,
par **Maxime Leroy.**

Depuis l'appel du Président Wilson au monde civilisé en faveur de l'organisation juridique de la paix, plusieurs ouvrages ont paru sur la société des nations. Inspiré par une généreuse confiance dans les idées qu'il défend et par le souci de préciser les rapports internationaux de l'avenir, le travail de M. Leroy montre que cette confédération pacifique dépend d'une double condition : le développement du sentiment de la solidarité humaine fondée sur le droit naturel, et la création d'institutions assurant à la société internationale le fonctionnement régulier des trois pouvoirs constitutifs de l'État moderne. On voit par là le grand intérêt de cette étude qui s'accorde avec les aspirations profondes de notre temps.

LES ÉTATS-UNIS CONTRE L'ALLEMAGNE,
par **Gabriel Alphaud.**

Dans un précédent ouvrage, M. Alphaud relatait l'histoire de l'action allemande aux États-Unis pendant la première année de guerre. Son nouveau volume conduit le récit des faits jusqu'à la rupture ; il fait très bien comprendre la succession des événements qui amenèrent peu à peu les États-Unis à la pleine intelligence de la politique allemande qui multipliait contre eux les difficultés intérieures et extérieures. La « patience attentive » du chef du gouvernement sut allier la prudence et la fermeté. Les documents diplomatiques essentiels sont joints au volume ; on les relira volontiers à l'heure où le Président Wilson, par ses déclarations et ses actes, a pris en quelque sorte la direction morale de la guerre.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première **Table Décennale** (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.